

Extrait de la brochure de l'Union
Nationale des Femmes de France
publiée par le Comité National
de Paris

Comité National des Femmes de France
Paris

Le Comité National des Femmes de France
a l'honneur de vous adresser
ci-joint le prospectus de la
brochure de l'Union Nationale
des Femmes de France, publiée
par le Comité National de Paris.
Cette brochure est destinée à
faire connaître aux femmes
de France les droits qu'elles
ont acquis par la loi du 21
mars 1901, et les moyens
de les faire valoir.

Le Comité National des Femmes de France
a l'honneur de vous adresser
ci-joint le prospectus de la
brochure de l'Union Nationale
des Femmes de France, publiée
par le Comité National de Paris.

Le Comité National des Femmes de France
a l'honneur de vous adresser
ci-joint le prospectus de la
brochure de l'Union Nationale
des Femmes de France, publiée
par le Comité National de Paris.

Le Comité National des Femmes de France
a l'honneur de vous adresser
ci-joint le prospectus de la
brochure de l'Union Nationale
des Femmes de France, publiée
par le Comité National de Paris.

Le Comité National des Femmes de France
a l'honneur de vous adresser
ci-joint le prospectus de la
brochure de l'Union Nationale
des Femmes de France, publiée
par le Comité National de Paris.

Le Comité National des Femmes de France
a l'honneur de vous adresser
ci-joint le prospectus de la
brochure de l'Union Nationale
des Femmes de France, publiée
par le Comité National de Paris.

Le Comité National des Femmes de France
a l'honneur de vous adresser
ci-joint le prospectus de la
brochure de l'Union Nationale
des Femmes de France, publiée
par le Comité National de Paris.

Le Comité National des Femmes de France
a l'honneur de vous adresser
ci-joint le prospectus de la
brochure de l'Union Nationale
des Femmes de France, publiée
par le Comité National de Paris.

Le Comité National des Femmes de France
a l'honneur de vous adresser
ci-joint le prospectus de la
brochure de l'Union Nationale
des Femmes de France, publiée
par le Comité National de Paris.

Le Comité National des Femmes de France
a l'honneur de vous adresser
ci-joint le prospectus de la
brochure de l'Union Nationale
des Femmes de France, publiée
par le Comité National de Paris.

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

TOME SEIZIÈME.

IMPRIMERIE DE BETHUNE,
RUE CAILLON, 20, A LILLE.

ÉD
COL

Nota. L'ordre des matières ayant forcé les Editeurs de la Bibliothèque des Amis de la Religion à ne faire que cinq feuilles et demie du seizième volume des *Lettres édifiantes*, ils dédommageront MM. les Souscripteurs dans le volume suivant.

—————●●●●●—————

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,

RUE PALATINE, N° 5, A PARIS.

LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

COLLATIONNÉES SUR LES MEILLEURES ÉDITIONS

ET ENRICHIES DE NOUVELLES NOTES.

MÉMOIRES D'AMÉRIQUE.



Imprimerie de Béthune.



A PARIS,
AU BUREAU, RUE PALATINE, N° 5,
PRÈS SAINT-SULPICE ;
ET CHEZ GAUME FRÈRES,
RUE DU POT-DE-FER SAINT-SULPICE, N° 5.

—
1831.

LETTERS
DIPLANTES ET CUNIBUS

1851

PAN DES MISSIONNAIRES

DE LA SOCIÉTÉ DE JÉSUS

ALLIANCE DES LES MISSIONS DE JÉSUS

ET MISSIONS DE JÉSUS

MISSIONS D'AMÉRIQUE



Imprimerie de M. L. L.

A PARIS

AD. GONZALEZ, RUE CAZATON, 27

1851

ET CURE GARET, 1851

1851

ÉD

De Do
neur
Roi.

Je
que,
besoin
sous
des en

LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

~~~~~  
MÉMOIRES D'AMÉRIQUE.

## LETTRE

De Don Bruno Zabala, maréchal de camp, gouverneur et capitaine général de Buenos-Ayres, au Roi.

SIRE,

Je dois rendre témoignage à Votre Majesté que, dans toutes les occasions où l'on a eu besoin du secours des Indiens Tapes, qui sont sous la conduite des pères Jésuites, soit pour des entreprises militaires, soit pour travailler

aux fortifications des places , j'ai toujours trouvé dans ceux qui les gouvernent une activité surprenante, et un zèle très ardent pour le service de Votre Majesté. Un nombre de ces Indiens, ainsi que je le mande séparément à Votre Majesté, sont actuellement occupés aux ouvrages qui se font à Monte-Video, et ils avancent ces travaux avec une promptitude et une vivacité incroyables, se contentant pour leur salaire d'aliments grossiers dont on les nourrit chaque jour.

Je n'ai garde d'exagérer quand je parle à Votre Majesté, et j'ose assurer que si nous n'avions pas eu le secours de ces Indiens, les fortifications qu'on avoit commencé de faire à Monte-Video, et à la forteresse de cette ville, n'auroient jamais pu être achevées. Les soldats, les autres Espagnols et les Indiens du voisinage qui travaillent à la journée, sont incapables de soutenir long-temps cette fatigue. Ils sont assez ponctuels les trois ou quatre premiers jours, après quoi ils veulent être payés d'avance. Qu'on leur donne de l'argent ou qu'on leur en refuse, c'est la même chose, ils quittent l'ouvrage et s'enfuient. La paresse et l'amour de la liberté sont tellement enracinés dans leur naturel, qu'il est impossible de les en corriger.

Il y a une différence infinie entre ces lâches Indiens et ceux qui sont sous la conduite des missionnaires. On ne peut exprimer avec quelle docilité, avec quelle ardeur et avec quelle constance ils se portent à tout ce qui est du service de Votre Majesté, ne donnant aucun sujet de plainte ni de murmure, se rendant ponctuellement aux heures marquées pour le travail, sans jamais y manquer, et édifiant d'ailleurs tout le monde par leur piété et par la régularité de leur conduite, ce qu'on ne peut attribuer, après Dieu, qu'à la sagesse et à la prudence de ceux qui les gouvernent. Aussi M. l'évêque de cette ville m'a-t-il souvent assuré que toutes les fois qu'il a fait la visite de ces missions, il a été charmé de voir la dévotion de ces nouveaux fidèles de l'un et de l'autre sexe, et leur dextérité dans tous les ouvrages qui se font à la main. .

Quoique quelques personnes mal intentionnées, soit par jalousie, soit par d'autres motifs, tâchent de décrier le zèle et les vues les plus pures d'une compagnie qui rend de si grands services dans tout le monde, et en particulier dans l'Amérique, ils ne viendront jamais à bout d'obscurcir la vérité de ces faits, dont il y a une infinité de témoins. Ce que j'en dis à Votre Majesté n'est pas pour

exalter ces pères, mais pour lui rendre un compte sincère, tel qu'elle a droit de l'attendre d'un fidèle sujet qu'elle honore de sa confiance; et pour la prévenir sur les fausses impressions que la malignité et les artifices de certaines gens voudroient donner à Votre Majesté, en renouvelant des plaintes et des accusations qu'elle a tant de fois méprisées.

J'ajouterai à Votre Majesté que les Indiens des trois peuplades établies aux environs de cette ville, seroient bien plus heureux si, dans la manière de les gouverner, on suivoit le plan et le modèle que donnent ces pères dans le gouvernement de leurs missions. Ces trois peuplades sont peu nombreuses, et cependant ce sont des dissensions continuelles entre le curé, le corrégidor et les alcades; ce n'est pas pour moi une petite peine, de trouver des curés qui veuillent en prendre soin; le grand nombre de ceux qui ont abandonné ces cures, dégoûte presque tous les ecclésiastiques que je voudrois y envoyer.

C'est uniquement, SIRE, pour satisfaire à une de mes principales obligations, que j'expose ici les services importants que rendent les Indiens Tapes, qui sont sous la conduite des missionnaires Jésuites, dont Votre Majesté connoît l'attachement plein de zèle, pour tout

ce qui est de son service. Je ne doute point qu'elle ne leur fasse ressentir les effets de sa clémence et de sa bonté royale. Pour moi, je ne cesserai de faire des vœux pour la conservation de Votre Majesté, qui est si nécessaire au bien de toute la chrétienté.

A Buenos-Ayres, le 28 mai 1724.

---

CLAUSES insérées dans le décret que le Roi Philippe V envoya au Gouverneur de Buenos-Ayres, le 12 novembre 1716.

A l'égard du troisième article qui concerne les Indiens des missions, dont les pères Jésuites sont chargés dans ces provinces, faites attention qu'il y a plus de cent treize ans que ces pères, par leur zèle et leurs travaux, ont converti à la foi et soumis à mon obéissance une multitude innombrable de ces peuples; que ce qui a facilité en partie l'accroissement de ces missions, c'est que nous et nos prédécesseurs n'avons jamais voulu permettre qu'ils fussent mis en commanderies, comme on le voit par plusieurs patentes et ordonnances expédiées en différents temps, et spécialement en l'année 1661, où, entre autres choses, il fut ordonné au gouverneur du Paraguay d'u-

nir et d'incorporer à la couronne tous les Indiens des peuplades qui étoient sous la conduite des Jésuites, et de n'exiger pour le tribut qu'une piastre de chaque Indien, en déclarant qu'ils ne la payeroient pas avant quatorze ans, ni après cinquante, laquelle grâce fut plus étendue en l'année 1684, où, pour procurer une plus grande augmentation des peuplades, il fut ordonné qu'ils cesseroient de payer après quarante ans, et que les trente premières années depuis leur conversion à la foi, et leur réunion dans les peuplades, ils seroient exempts du tribut.

Par une autre patente expédiée en la même année 1684, et envoyée aux officiers royaux de Buenos-Ayres, il fut ordonné qu'on conservât aux Indiens des peuplades des Jésuites le privilège de ne payer aucun droit, ni pour l'herbe du Paraguay, ni pour leurs autres denrées; et il étoit marqué dans la même patente, que ces Indiens payoient neuf mille piastres par an.

Une patente fut expédiée en 1669, laquelle ordonnoit aux officiers royaux qui recevoient les tributs des Indiens de Parana et d'Uruguay, de payer chaque année, sur leur caisse, à chacun des vingt-deux missionnaires qui ont soin des vingt-deux peuplades, quatre cent

qua  
antr  
lem  
trib  
qua  
pris  
nou  
aut  
qu'  
A  
il es  
peu  
mis  
d'I  
tug  
des  
fère  
cen  
aus  
L  
do  
per  
ver  
dés  
d'u  
qu  
pr  
me

quarante-six piastres et cinq réaux. Et par une autre patente expédiée en 1707, il est pareillement ordonné que, sur ce qui se perçoit du tribut des Indiens, on paye trois cent cinquante piastres à chaque missionnaire (y compris son compagnon), qui a soin des quatre nouvelles peuplades appelées Chiquites, et autant à ceux qui gouverneront les peuplades qu'on fondera dans la suite.

A l'égard des armes qu'ont lesdits Indiens, il est certain qu'à mesure que se formèrent ces peuplades, les missionnaires obtinrent la permission de distribuer des fusils à un nombre d'Indiens, afin de pouvoir se défendre des Portugais et des Indiens infidèles, qui exerçoient des actes continuels d'hostilité, et qui en différentes occasions avoient fait plus de trois cent mille prisonniers. Ces hostilités cessèrent aussitôt qu'on eut pris le parti de les armer.

Et quoique par une patente de 1654 on ordonne au gouverneur du Paraguay de ne pas permettre que les Indiens des peuplades se servent des armes à feu que par son ordre, on dérogea depuis à cette résolution, ayant égard d'une part à la conservation de ces peuples, qui ont donné en tant d'occasions de si fortes preuves de leur zèle et de leur attachement à mon service; et, considérant d'une autre part

l'utilité qui en résultoit pour la sûreté de la ville de Buenos-Ayres, et de toute l'étendue de sa juridiction, comme on l'éprouva en 1702, que deux mille de ces Indiens firent, par ordre du gouverneur, plus de deux cents lieues, par des chemins très difficiles, pour s'opposer au sacagement et au pillage que faisoient les Indiens infidèles, nommés *Mamelucs du Brésil*, que les Portugais mettoient en œuvre. Les Indiens des missions les combattirent durant cinq jours, et les défirent entièrement; ce qui me porta, dès que j'en fus informé, à témoigner par une patente adressée aux supérieurs de ces missions, combien j'étois satisfait de la valeur et de la fidélité de ces peuples, attribuant le succès de cette expédition à la sagesse avec laquelle ils les gouvernoient, et en les chargeant de les assurer qu'ils éprouveront en toute occasion les effets de ma bonté et de ma royale protection.

Ces Indiens ont eu aussi beaucoup de part à une autre expédition non moins importante, lorsqu'il fut question de chasser les Portugais de la colonie du Saint-Sacrement. Ils s'y trouvèrent en 1680, au nombre de trois mille, avec quatre mille chevaux, deux cents bœufs, et d'autres provisions qu'ils conduisirent à leurs frais, et firent dans cette expédition des actions

prodigieuses de valeur; et en l'année 1705, qu'enfin on se rendit maître de cette colonie, les Indiens qui y vinrent au nombre de quatre mille, avec six mille chevaux, s'y distinguèrent également par leur courage. Il y en eut parmi eux quarante de tués, et soixante de blessés, ainsi que j'en fus informé par les lettres de Don Juan Alonso de Valdès, gouverneur de Buenos-Ayres.

En 1698, Don André-Augustin de Roblès, craignant que douze vaisseaux de guerre qu'on armoit en France, et qui allèrent à Carthagène, ne fussent destinés à envahir la ville de Buenos-Ayres dont il étoit gouverneur, appela les Indiens à son secours; ils vinrent au nombre de deux mille avec une célérité surprenante. Ce gouverneur et tous les officiers qui composent ce gouvernement, ainsi qu'il nous en ont informé, furent étonnés de voir le grand ordre et l'adresse de ces Indiens, qui pouvoient tenir tête aux troupes les mieux disciplinées.

Ce fut dans la même occasion qu'ils donnèrent une autre preuve de leur zèle et de leur générosité pour mon service, n'ayant point voulu recevoir leur solde, qui se montoit à quatre-vingt-dix mille piastres pour cette campagne, à raison d'une réale et de-

mie qu'on paye à chaque Indien. Ils cédèrent cette somme pour garnir de munition les magasins de la place. Le gouverneur et les officiers du gouvernement s'exprimoient dans les termes les plus énergiques, pour me faire connoître jusqu'où va l'attachement de ces Indiens à mon service, et combien il est important de les conserver, pour assurer la tranquillité de ces provinces.

Et quoiqu'en l'année 1680, sur les représentations du même gouverneur, il eût été résolu de tirer de leurs peuplades mille familles de ces Indiens, pour former une peuplade aux environs de Buenos-Ayres, Charles II ayant fait réflexion que ce changement de climat pourroit chagriner ces fidèles Indiens et leur causer de violentes maladies, en respirant un air auquel ils n'étoient pas accoutumés, révoqua cet ordre par une patente expédiée en 1683.

Enfin, comme il est constant que dans toutes les occasions, et aux premiers ordres des gouverneurs, les Indiens de ces missions accourent avec zèle et promptitude, soit pour travailler aux ouvrages de fortification, soit pour la défense de cette ville, et pour tout ce qui concerne mon service; nous, voulant leur donner des marques de notre royale protection,

et v  
peut  
non  
tion  
en a  
port  
sinc  
sup  
dien  
tout  
peu  
liez  
fran  
avo  
sur  
plo  
qui  
rag  
qu'

OB

Pa  
pè  
E

et veiller à leur conservation et à tout ce qui peut leur donner contentement, vous ordonnons de vous conformer en cela à mes intentions, et non seulement de ne les pas inquiéter en aucune chose; mais encore, ce qui est important pour mon service, d'être d'une union sincère et d'une parfaite intelligence avec les supérieurs de ces missions, afin que ces Indiens soient persuadés que je contribuerai de tout mon pouvoir à la conservation de leurs peuplades : ordonnons de plus que vous veilliez avec soin à l'observation des exemptions, franchises, libertés et privilèges que nous leur avons accordés, afin qu'étant satisfaits et assurés de notre bienveillance, ils puissent employer leurs armes et leurs personnes à tout ce qui est de notre service, avec le même courage, la même exactitude, et la même fidélité qu'ils ont fait jusqu'à présent.

---

OBSERVATIONS géographiques sur la carte du Paraguay, par l'auteur de cette carte.

Je me suis servi pour composer la carte du Paraguay, de plusieurs cartes données par les pères Jésuites, missionnaires dans ce pays-là. En 1727, ces pères adressèrent une grande

carte du Paraguay au révérend père général Michel-Ange Tamburini; cette même carte, comme il m'a paru, renouvelée néanmoins par des changements en plusieurs endroits, a été représentée au révérend père général François Rets, en 1732. On avoit déjà connoissance d'une ancienne carte du Paraguay, dédiée au révérend P. Vincent Caraffa, qui a rempli la septieme place de général de la Compagnie, depuis l'an 1645 jusqu'en l'an 1649. Cette première carte, laquelle doit céder aux cartes plus récentes pour l'emplacement des lieux habités qui sont sujets à des changements, a paru en revanche conserver de l'avantage sur ces cartes, par rapport à une plus grande abondance et précision dans les détails, si l'on en excepte seulement les environs de la ville de l'Assomption. Indépendamment du mérite de ces cartes, et de ce qui pouvoit résulter de leur combinaison, il n'a pas paru indifférent d'y joindre plusieurs instructions particulières, qui pourroient influencer sur une grande partie de l'objet qu'on avoit à présenter.

Après avoir fait choix pour cette carte, de la projection la plus favorable, au moyen de laquelle l'intersection des méridiens et des parallèles se fait presque aussi régulièrement que sur la superficie convexe de la terre, j'ai d'a-

bord  
tronc  
La l  
déter  
nier  
51 m  
a serv  
laca  
et no  
été ti  
gnose  
suite  
qu'à l

On  
indisp  
tie du  
guay;  
avant  
carton  
comp  
qu'on  
jusqu  
être as  
et éta  
sition  
à laq  
porter  
entre  
Sud.

bord jeté les yeux sur plusieurs points fixés astronomiquement à la côte de la mer du Sud. La longitude de ces lieux, comparée avec la détermination de l'île de Fer, observée en dernier lieu par le P. Feuillé, minime, à 19 degrés 51 minutes 33 secondes du méridien de Paris, a servi de fondement à la longitude établie dans la carte; quelques circonstances particulières et nouvelles sur la côte de la mer du Sud, ont été tirées de plusieurs cartes manuscrites espagnoles qui sont entre mes mains, et j'ai tout de suite exposé le Chili avec assez de détail, jusqu'à la hauteur de la Conception.

On ne se doute peut-être pas qu'il a été indispensable de reconnoître une grande partie du Pérou, pour composer la carte du Paraguay; cependant je me suis trouvé engagé fort avant de ce côté-là, ensorte que dans un carton particulier que j'ai cru être obligé de composer sur un plus grand point que la carte qu'on publie actuellement, il a fallu s'étendre jusqu'aux positions de Lima et de Cusco, pour être assuré d'une correspondance plus générale, et établir avec quelque certitude plusieurs positions essentielles, telles que celle du Potosi, à laquelle un grand nombre d'autres se rapportent, et qui peut faire juger de l'intervalle entre certains endroits et la côte de la mer du Sud.

Mais un point tout à fait important à étudier a été la distance du Chili à Buenos-Ayres, d'où l'intervalle de la mer du Sud à la mer du Nord, dans toute l'étendue de la carte, semble dépendre. J'ai eu le bonheur de trouver là-dessus quelques instructions particulières dans des mémoires manuscrits, qui m'en ont fourni pour une grande partie des Indes espagnoles. Ce que j'ai appris de ce côté là m'a paru confirmé positivement par Laët, lequel dit avoir appris d'un de ses compatriotes des Pays-Bas, qui connoissoit le terrain pour l'avoir parcouru, que la distance de San-Juan de la Frontera dans la province de Cuyo, à la ville de Buenos-Ayres, n'est que de cent dix lieues, ce qu'on trouvera répété en deux endroits de la description du Nouveau-Monde de Laët, liv. 12, chap. 12, et liv. 14, chap. 12. Pour ne s'écarter que le moins qu'il est possible, de ce que les cartes précédentes ont donné à cet espace, on ne peut mieux faire que de mesurer ces cent dix lieues sur le pied des lieues hollandaises ou allemandes, qui passent l'étendue des autres lieues, et qu'on évalue d'ordinaire sur le pied de quinze pour l'équivalent d'un degré. Si même, au moyen d'une échelle de ces lieues, qui a été ajoutée exprès sur la carte aux lieues espagnoles et françaises, on mesure

l'int  
Buen  
on tr  
germ  
droit  
souff  
faire  
pu m  
que l  
où il  
que j  
fait. I  
suffi  
cette  
dans  
à peu  
les es  
éviden  
des co  
dû se  
dans l  
Con  
Buend  
trouv  
dans l  
grand  
les lie  
biné a

l'intervalle que j'ai mis entre les positions de Buenos-Ayres et de San-Juan de la Frontera, on trouvera que j'ai employé les cent dix lieues germaniques dans toute leur portée en ligne droite, quoique cette distance dût peut-être souffrir quelque déduction, comme on doit en faire sur les distances itinéraires. Mais n'ayant pu me dispenser d'ôter considérablement à ce que les cartes précédentes mettoient d'espace où il s'agit, je suis bien aise que l'on connoisse que j'ai encore usé de réserve dans ce que j'ai fait. Il ne faut pas croire même que cela eût suffi pour me déterminer sur un article de cette importance, si je n'avois observé que, dans toute la partie de la carte qui se trouve à peu près renfermée dans la même longitude, les espaces étoient correspondants. Car il est évident qu'une plus grande étendue dans un des côtés d'un même espace de terrain auroit dû se faire sentir avec quelque proportion dans l'autre.

Comme il y a une route très fréquentée entre Buenos-Ayres et le Potosi, de laquelle on trouve la description de plusieurs manières dans Laët, et que d'ailleurs j'en ai une assez grande carte manuscrite apportée de dessus les lieux, je me persuade que tout cela combiné avec les cartes des pères, peut avoir ré-

pandu un grand détail, et mis beaucoup de précision sur ce passage. Il y a une remarque à faire au sujet des noms de diverses nations indiennes, qui sont placées en quelques endroits de la carte, mais plus abondamment dans l'étendue du pays de Chaco, entre les établissements espagnols du Tucuman et le Paraguay : c'est qu'il ne faut pas regarder ces situations comme bien fixes et permanentes, ce qui est évident par les cartes des révérends pères, faites en divers temps, et qui diffèrent sur l'emplacement des noms de ces nations. On n'a pu exprimer dans la carte, ce qu'on sait d'ailleurs, que les diverses nations qui ont été amenées au christianisme, et rassemblées par les Jésuites aux environs d'un endroit du Parana et de l'Uruguay, où ces fleuves s'approchent l'un de l'autre, que ces nations, dis-je, divisées autrefois et éparses dans une étendue de pays beaucoup plus grande, ont un nom général et un langage commun, qui est *Guarini*.

J'ai eu l'avantage de prendre la vaste embouchure de Rio de la Plata, et le cours du fleuve en remontant jusqu'à la ville de Santa-Fé, avec une partie de l'Uruguay jusqu'à l'endroit appelé *Rosal*, sur des cartes manuscrites, faites sur les lieux en grand détail et par des

gens  
combl  
dista  
me s  
dix l  
partie  
Ayres  
lieues  
corde  
mand  
4 du  
lieues  
flamar  
tendu  
lieues  
deux  
font p  
J'ai  
raguay  
pères,  
trines  
dans l  
cet art  
cette d  
dans l  
sur les  
velle  
j'ai pr

gens de l'art; mais il étoit de conséquence de combiner l'échelle de ces cartes avec certaines distances connues d'ailleurs. Par exemple, je me suis déterminé à prendre les soixante et dix lieues, que j'ai mesurées sur des cartes particulières de l'embouchure, entre Buenos-Ayres et le cap de Sainte-Marie, pour des lieues françaises, parce que cette mesure s'accorde parfaitement avec les routiers des Flamands, qui, suivant Laët, à la fin du chap. 4 du liv. 14, ne comptent que quarante-deux lieues dans le même espace. Car si quinze lieues flamandes des routiers de mer remplissent l'étendue d'un degré, qui comprend vingt-cinq lieues françaises, il est évident que quarante-deux des premières et soixante-dix des autres, font précisément la même étendue.

J'ai cru devoir remonter le Parana et l'Uruguay avec la plus ancienne des cartes des pères, mais la position d'une partie des *doctrines* ou *peuplades*, m'ayant paru différente dans la carte récente, je m'y suis attaché sur cet article-là, parce que je ne doute pas que cette diversité ne procède de quelque mutation dans l'emplacement de ces lieux. C'est aussi sur les deux exemplaires différents de la nouvelle carte, combinés l'un avec l'autre, que j'ai pris le détail des environs de la ville de

**l'Assomption.** L'ancienne carte marque des villes ou établissements au Maracayu, que la nouvelle ne marque point. Si ces établissements ne subsistent plus (ce que je ne sais pas positivement), il n'est pas mal que la mémoire s'en conserve sur la carte, de même que d'un assez grand nombre de missions que les Jésuites avoient d'abord établies dans une grande étendue de pays au-delà des missions d'aujourd'hui, et que l'ancienne carte du Paraguay nous donne déjà pour éteintes.

La mer du Nord ferme la carte d'un côté, comme la mer du Sud la ferme de l'autre. Le gissement de la côte, depuis le cap de Sainte-Marie jusqu'à Saint-Vincent, est tel à peu près que dans d'autres cartes. Quoique ce gissement, s'il étoit exactement connu, fût établi par lui-même, ici il n'étoit pas inutile d'étudier s'il convenoit à quelque mesure de l'épaisseur des terres en des endroits principaux. La latitude de l'île de Sainte-Catherine, prise dans un de nos plus exacts voyageurs, étant plus septentrionale que dans les cartes précédentes, il a bien fallu renvoyer la côte du continent voisin. Ceux à qui le détail des autres cartes est connu ou qui le conféreront avec celles dont il s'agit, s'apercevront qu'elle donne un pays rempli de circonstances géographiques aux

envir  
ailleu  
tie du  
si elle  
fourni  
consta  
veront  
Il e  
que je  
sitiven  
divers  
Paragu  
phes,  
de plu  
lières  
guay,  
d'assign  
de dire  
de tout  
trouve  
dans le  
qui son  
constan  
mettre  
du tou  
district  
sont ra  
vitables

environs de Saint-Paul, qu'on ne voit point ailleurs, et que j'ai tiré des Portugais. La partie du Brésil qui tient à ce même quartier-là, si elle avoit été du sujet de cette carte, nous fournissoit un champ plus vaste à d'autres circonstances plus neuves encore, mais qui trouveront leur place autre part, Dieu aidant.

Il est peut-être nécessaire, avant de finir, que je m'excuse de n'avoir point établi bien positivement des bornes tout à fait précises aux diverses régions renfermées dans la carte du Paraguay. Je n'ignore point que des géographes, avant moi, n'y ont pas manqué, et que de plus ils ont inventé des provinces particulières de Rio de la Plata, de Parana, d'Uraguay, etc., à chacune desquelles ils ont eu soin d'assigner ses bornes. Mais qu'il me soit permis de dire que c'est par retenue qu'on s'est abstenu de tout cela dans la carte du Paraguay. On ne trouve point la distinction de telles provinces dans les cartes des révérends pères Jésuites, qui sont sur les lieux, et de plus il y a des circonstances qui ne permettent pas de les admettre. Car, par exemple, il ne semble point du tout convenable de couper ou diviser le district dans lequel les missions des Jésuites sont ramassées, et cependant on le fait inévitablement, en créant des provinces particu-

lières de Parana et d'Uruguay. Ces noms appartiennent et sont propres à des rivières; ils ne sont point attribués à des pays. Il est bien vrai que le nom de Paraguay, qui est proprement celui d'une rivière, a été pris aussi pour désigner la contrée : mais cette contrée qu'il désigne, ne se borne pas aux rives du fleuve de même nom. Il se répand également sur le Parana et sur l'Uruguay, et ne laisse point de place distincte pour des provinces de ces noms.

S'il s'agissoit ici d'une carte de l'Europe, où chaque état a ses limites déterminées bien précisément, il ne seroit pas pardonnable à l'auteur de cette carte de les avoir omis : il pécheroit en un point des plus intéressans ; mais sur un terrain vague et indécis, convient-il d'établir des limites aussi marquées ? Il est vrai néanmoins qu'il se trouve par-ci par-là certains points qui paroissent déterminés. Par exemple, on établit ordinairement pour borne au Chili, l'entrée du Rio-Salado dans la mer, comme on l'a marqué par une ponctuation sur la carte. Depuis ce commencement-là jusqu'à la hauteur de la province de Cuyo, qui est constamment de la juridiction du Chili, ce pays est censé borné par la Cordillière. Les vallées de Palcipa et de Rioxa sont du Tucuman. Ce pays de Tucuman a pour dernière ville Xuxui

du co  
dépen  
vérité  
Salad  
Cord  
sont  
gueur  
ville  
Le Cl  
Tucu  
lui at  
rija.  
distric  
dépen  
il est  
terres  
On  
mer,  
Portu  
ment  
Les E  
Jean  
tion  
qué  
cer le  
terre  
qu'il  
tngai

du côté du nord. La contrée des Chicas est une dépendance du Pérou auquel on attribue à la vérité tout le rivage de la mer, jusqu'au Rio-Salado; mais les vallées renfermées dans la Cordillère, ou qui pénètrent vers le Tucuman, sont de ce dernier district, qui s'étend en longueur du nord au sud, jusques et compris la ville et les environs de la Nouvelle - Cordoue. Le Chaco occupe les plaines qui sont entre le Tucuman et la rivière du Paraguay. On peut lui attribuer l'établissement espagnol de Tarija. Tout ce qui peut être regardé comme district de Santa-Cruz de la Sierra, paroît une dépendance du Pérou. A l'égard du Paraguay, il est constant qu'il a pour limitrophes des terres dépendantes du Brésil.

On ne conteste point au Brésil les bords de la mer, jusque dans la rivière de la Plata, où les Portugais ont une colonie du Saint - Sacrement, près des petites îles de Saint - Gabriel. Les Espagnols les bornent à la rivière de Saint-Jean qu'ils gardent; et cet endroit de séparation qui paroît décidé, est effectivement marqué par des points sur la carte. Mais de tracer les limites plus ou moins avancées dans les terres, à cette continuation du Brésil, c'est ce qu'il ne m'a pas paru permis de faire. Les Portugais ont réellement occupé un espace du pays

à l'ouest et au sud de Piratiningua ou Saint-Paul, et c'est aussi chez eux que je l'ai trouvé décrit.

Si j'ai tenu les méridiens un peu plus près les uns des autres que dans la proportion ordinaire, c'est par rapport à quelques sentiments particuliers sur le diamètre de la terre d'orient en occident.

Dans cette analyse de la carte du Paraguay on a négligé un menu détail qui auroit grossi excessivement cet écrit. Il reste seulement à dire que le Paraguay fait encore preuve de ce que la géographie doit aux révérends pères Jésuites, puisque sans eux nous serions peut-être bornés pour ce qui concerne l'intérieur de ce pays-là, à un petit nombre de circonstances, tirées avec peine de quelque histoire espagnole, ou à quelque route de voyageur que le dessein de bien décrire un pays n'eût pas conduit dans celui-là.

---

---

**EXTRAIT**

D'une lettre du P. Pierre Lozano , de la Compagnie de Jésus , de la province de Paraguay , au P. Bruno Morales , de la même Compagnie , à la cour de Madrid.

On a reçu de Lima et de Callao les nouvelles les plus funestes. Le 28 octobre 1746 , sur les dix heures et demie du soir , un tremblement de terre s'est fait sentir à Lima avec tant de violence , qu'en moins de trois minutes toute la ville a été renversée de fond en comble. Le mal a été si prompt , que personne n'a eu le temps de se mettre en sûreté , et le ravage si universel , qu'on ne pouvoit éviter le péril en fuyant. Il n'est resté que vingt - cinq maisons sur pied : cependant , par une protection particulière de la Providence , de soixante mille habitans dont la ville étoit composée , il n'en a péri que la douzième partie , sans que ceux qui ont échappé aient jamais pu dire ce qui avoit été l'occasion de leur salut : aussi l'ont-ils tous regardé comme une espèce de miracle.

Il est peu d'exemples dans les histoires ,

d'un événement si lamentable , et il est difficile que l'imagination la plus vive puisse fournir l'idée d'une pareille calamité. Représentez-vous toutes les églises détruites , généralement tous les autres édifices abattus , et les seules vingt-cinq maisons qui ont résisté à l'ébranlement , si maltraitées qu'il faudra nécessairement achever de les abattre. Des deux tours de la cathédrale , l'une a été renversée jusqu'à la hauteur de la voûte de la nef , l'autre jusqu'à l'endroit où sont les cloches , et tout ce qui en reste est extrêmement endommagé. Ces deux tours en tombant ont écrasé la voûte et les chapelles ; et toute l'église a été si bouleversée , qu'on ne pourra la rétablir sans en venir à une démolition générale. Il en est arrivé de même aux cinq magnifiques églises qu'avoient ici différents ordres religieux. Celles qui ont le plus souffert , sont celles des Augustins et des pères de la Merci. A notre grand collège de Saint-Paul , les deux tours de l'église ont été ébranlées du haut en bas ; la voûte de la sacristie et une partie de la chapelle de Saint-Ignace sont tombées. Le dommage a été à peu près égal dans toutes les autres églises de la ville , qui sont au nombre de soixante-quatre , en comptant les chapelles publiques , les monastères et les hôpitaux. Ce qui augmente les regrets ,

c'est que la grandeur et la magnificence de la plupart de ces édifices, pouvoit se comparer à ce qu'il y a de plus superbe en ce genre. Il y avoit dans presque toutes ces églises des richesses immenses, soit en peinture, soit en vases d'or et d'argent, garnis de perles et de pierreries, et que la beauté du travail rendoit encore plus précieux. Il est à remarquer que dans les ruines de la paroisse de Saint-Sébastien on a trouvé le soleil renversé par terre, hors du tabernacle, qui est demeuré fermé, sans que la sainte hostie ait rien souffert. On a trouvé la même chose dans l'église des Orphelins, le soleil cassé, les cristaux brisés et l'hostie entière.

Les cloîtres, les cellules des maisons religieuses des deux sexes, sont totalement ruinés et inhabitables. Au collège de Saint-Paul, dont j'ai parlé, des bâtimens tout neufs, et qui viennent d'être achevés, sont remplis de crevasses. Les vieux corps de logis sont encore en plus mauvais état. La maison du noviciat, son église, sa chapelle intérieure, sont entièrement par terre. La maison professe est aussi devenue inhabitable. Un de nos pères ayant sauté par la fenêtre, dans la crainte d'être écrasé sous les ruines de l'église, s'est cassé le bras en trois endroits. La chute des grands édifices a en-

traîné les petits, et a rempli de matériaux et de débris presque toutes les rues de la ville.

Dans l'épouvante excessive qui avoit saisi tous les habitants, chacun cherchoit à prendre la fuite : mais les uns ont été aussitôt ensevelis sous les ruines de leurs maisons, et les autres courant dans les rues étoient écrasés par la chute des murs : ceux-ci, par les secousses du tremblement, ont été transportés d'un lieu à un autre, et en ont été quittes pour quelques légères blessures; ceux-là enfin ont trouvé leur salut dans l'impossibilité où ils ont été de changer de place.

Le magnifique arc de triomphe qu'avoit fait construire sur le pont le marquis de Villagenera, dernier vice-roi de ces royaumes, et au haut duquel il avoit fait placer une statue équestre de Philippe V; cet ouvrage si frappant par la majesté et par la richesse de son architecture, a été renversé et réduit en poudre. Le palais du vice-roi, qui, dans sa vaste enceinte, renfermoit les salles de la chancellerie, le tribunal des comptes, la chambre royale et toutes les autres juridictions dépendantes du gouvernement, a été tellement détruit, qu'il n'en subsiste presque plus rien. Le tribunal de l'inquisition, sa magnifique chapelle, l'université royale, les collèges et tous les autres édifices

de quelque considération ne conservent plus que de pitoyables vestiges de ce qu'ils ont été.

C'est un triste spectacle et qui touche jusqu'aux larmes , de voir , au milieu de ces horribles débris , tous les habitants réduits à se loger ou dans les places ou dans les jardins. On ne sait si l'on ne sera pas forcé à rétablir la ville dans un autre endroit, quoique la première situation soit sans contredit la plus commode pour le commerce, étant assez avancée dans les terres, et n'étant point trop éloignée de la mer.

Une des choses qui a le plus ému la compassion , c'est la triste situation des religieuses qui se trouvent tout à coup sans asile , et qui , n'ayant presque que des rentes constituées sur différentes maisons de la ville , ont perdu dans un instant le peu de bien qu'elles avoient pour leur subsistance. Elles n'ont plus d'autre ressource que la tendresse de leurs parents, ou la charité des fidèles. L'autorité ecclésiastique leur a permis d'en profiter, et leur a donné pour cela toutes les dispenses nécessaires. Les seules Récolettes ont voulu demeurer dans leur monastère ruiné, s'abandonnant à la divine Providence.

Chez les Carmélites de Sainte - Thérèse, de vingt-une religieuses , il y en a eu douze d'écras-

sées avec la prieure, deux converses et quatre servantes ; à la Conception, deux religieuses, et une seule au grand couvent des Carmélites. Chez les Dominicains et les Augustins, il y a eu treize religieux tués, deux chez les Franciscains, deux à la Merci. Il est étonnant que toutes ces communautés étant très nombreuses, le nombre des morts ne soit pas plus considérable.

Nous avons eu à notre noviciat plusieurs esclaves et domestiques écrasés ; mais aucun de nos pères, dans nos différentes maisons, n'a perdu la vie. Il paroît que les Bénédictins, les Minimes, les Pères agonisants, les Frères de Saint - Jean - de - Dieu ont eu le même bonheur. A l'hôpital de Sainte - Anne, fondé par le premier archevêque de Lima en faveur des Indiens des deux sexes, il y a eu soixante-dix malades écrasés dans leur lit par la chute des planchers. Le nombre total des morts monte à près de cinq mille. C'est ce qu'assure la relation, qui paroît être la plus fidèle de toutes celles qu'on a reçues, parce qu'il y règne un plus grand air de sincérité, et que d'ailleurs, pour les différents détails, elle s'accorde plus parfaitement avec tout ce qui a été écrit de ce pays-là.

Parmi les morts, il y a eu très peu de per-

sonnes de marque. On nomme Don Martin de *Olivade*, son épouse et sa fille, qui, étant sortis de leur maison, se sont trouvés dans la rue, sous un grand pan de muraille, au moment qu'il est tombé. Don Martin est venu à bout de se tirer de dessous les ruines; mais lorsqu'il a appris que son épouse, qu'il aimoit tendrement, étoit écrasée, il en est mort de douleur. Une circonstance singulière, et qui semble ajouter au malheur de cette aventure, c'est que ce gentilhomme n'a péri que parce qu'il a cherché à se mettre en sûreté, et qu'il ne lui seroit arrivé aucun mal, s'il étoit resté chez lui, sa maison étant une de celles qui n'ont point été renversées.

Tous les morts n'ont pu être enterrés en terre sainte. On n'osoit approcher des églises, dans la crainte que causoient les nouvelles secousses qui se succédoient les unes aux autres. On a donc creusé d'abord des fosses dans les places et dans les rues. Mais pour remédier promptement à ce désordre, le vice-roi a convoqué la confrérie de la charité, qui, aidée des gouverneurs de police, s'est chargée de porter les cadavres dans toutes les églises séculières et régulières, et s'est acquittée de cette périlleuse commission avec une extrême diligence, afin de délivrer au plutôt la ville de l'infection dont elle

étoit menacée. Ce travail n'a pas laissé de coûter la vie à plusieurs, à cause de la puanteur des corps; et l'on appréhende avec raison que tout ceci ne soit suivi de grandes maladies, et peut-être d'une peste générale, parce qu'il y a plus de trois mille mulets ou chevaux écrasés qui pourrissent, et qu'il a été impossible jusqu'à présent de les enlever. Ajoutez à cela la fatigue, les incommodités, la faim qu'il a fallu souffrir les premiers jours, tout étant en confusion, et n'y ayant pas un seul grenier ni un seul magasin de vivres qui ait été conservé.

Mais où le mal a été encore incomparablement plus grand, c'est au port de Callao. Le tremblement de terre s'y est fait sentir avec une extrême violence à la même heure qu'à Lima. Il n'y a eu d'abord que quelques tours et une partie des remparts qui aient résisté à l'ébranlement. Mais une demi-heure après, lorsque les habitants commençoient à respirer et à se reconnoître, tout à coup la mer s'enfle, s'élève à une hauteur prodigieuse, et retombe avec un fracas horrible sur les terres, engloutissant tous les gros navires qui étoient dans le port, élançant les plus petits par-dessus les murailles et les tours jusqu'à l'autre extrémité de la ville, renversant tout ce qu'il y avoit de maisons et d'églises, submergeant tous les habitants : de

sorte que Callao n'est plus qu'un amas confus de gravier et de sable, et qu'on ne sauroit distinguer le lieu où cette ville étoit située, qu'à deux grandes portes et quelques pans de mur du rempart qui subsistent encore.

On comptoit à Callao six maisons de religieux, une de Dominicains, une de Franciscains, une de la Merci, une d'Augustins, une de Jésuites et une de Saint-Jean-de-Dieu. Il y avoit actuellement chez les Dominicains six de leurs religieux de Lima, tous sujets d'un mérite distingué, qui étoient occupés aux exercices d'une octave, établie depuis quelques années pour faire amende honorable au Seigneur. Les Franciscains avoient aussi chez eux un grand nombre de leurs confrères de Lima, qui étoient venus recevoir le commissaire général de l'ordre, lequel devoit y débarquer le lendemain. Tous ces religieux ont péri misérablement; et de tous ceux qui étoient dans la ville, il ne s'est sauvé que le P. Arizpo, religieux Augustin.

Le nombre des morts, selon les relations les plus authentiques, est d'environ sept mille, tant habitants qu'étrangers; et il n'y a eu guère que cent personnes qui aient échappé. Je reçois actuellement une lettre où l'on marque que par les recherches exactes qu'a fait

faire Don Joseph Marso y Velasco, vice roi du Pérou, on juge que le nombre des morts, tant à Lima qu'à Callao, passe onze mille.

On a appris par quelques - uns de ceux qui se sont sauvés, que plusieurs habitants de cette dernière ville, s'étant saisis de quelques planches, avoient flotté long-temps au-dessus des eaux, mais que le choc et la force des vagues les avoient brisés la plupart contre des écueils. Ils racontent aussi que ceux qui étoient dans la ville se voyant tout à coup enveloppés des eaux de la mer, furent tellement troublés par la frayeur, qu'ils ne purent jamais trouver les clefs des portes qui donnent du côté de la terre. Après tout, quand même ils auroient pu les ouvrir, à quoi cette précaution auroit-elle servi, sinon à les faire périr plutôt, en donnant entrée aux eaux pour pénétrer de toutes parts ? Quelques-uns se sont jetés par-dessus les murailles pour gagner quelque barque; entr'autres le Père Yguanco, de notre Compagnie, trouva moyen d'aborder au navire l'*Assembro*, dont le contre-maître, touché de compassion, fit tous ses efforts pour le secourir. Mais, vers les quatre heures du matin, un nouveau coup de mer étant survenu, et les ancres ayant cassé, le navire fut jeté avec violence au milieu de Callao, et le Jésuite y périt.

Dans les intervalles où les eaux baissoient , on entendoit des cris lamentables , et plusieurs voix d'ecclésiastiques et de religieux , qui exhortoient vivement leurs frères à se recommander à Dieu. On ne sauroit donner trop d'éloges au zèle héroïque du P. Alphonse de Losrios , ex-provincial des Dominicains , qui , au milieu de ce désordre effroyable , s'étant vu en état de se sauver , refusa de le faire , en disant : *Quelle occasion plus favorable puis-je trouver de gagner le ciel , qu'en mourant pour aider ce pauvre peuple , et pour le salut de tant d'âmes ?* Il a été enveloppé dans ce naufrage universel , en remplissant avec une charité si pure et si désintéressée les fonctions de son ministère.

Comme les eaux ont monté à plus d'une lieue par-delà Callao , plusieurs de ceux qui avoient pu prendre la fuite vers Lima ont été engloutis au milieu du chemin par les eaux qui sont survenues. Il y avoit dans ce port vingt-trois navires grands et petits , dont dix-neuf ont été coulés à fond , et les quatre derniers ont paru échoués au milieu des terres. Le vice-roi ayant dépêché une frégate pour reconnoître l'état de ces navires , on n'a pu sauver que la charge du navire *Elsocorro* , qui consistoit en blé et en suif , et qui a été d'un grand secours pour la ville de Lima. On a aussi tenté de tirer

quelque avantage du vaisseau de guerre le *Saint-Firmin*; mais la chose a paru impossible. Enfin, pour faire comprendre à quel point a été la violence de la mer, il suffit de dire qu'elle a transporté l'église des Augustins presque entière jusqu'à une île assez éloignée, où on l'a depuis aperçue.

Il y a une autre île, qu'on nomme l'île de Callao, où travailloient les forçats à tirer la pierre nécessaire pour bâtir. C'est dans cette île que le petit nombre de ceux qui ont échappé au naufrage, se sont trouvés après l'éloignement des eaux; et le vice-roi a aussitôt envoyé des barques pour les amener à terre.

La perte qui s'est faite à Callao est immense, parce que les grandes boutiques qui fournissent la ville de Lima des choses nécessaires, et où sont les principaux dépôts de son commerce, étoient alors extraordinairement remplies de grains, de suif, d'eau-de-vie, de cordages, de bois, de fer, d'étain et de toutes sortes de marchandises. Ajoutez à cela les meubles et les ornements des églises où tout éclatoit en or et en argent; les arsenaux et les magasins du Roi qui étoient pleins: tout cela, sans compter la valeur des maisons et des édifices ruinés, monte à une somme excessive; et si l'on y joint encore ce qui s'est perdu d'effectif à Lima, la chose pa-

roit  
le d  
puta  
chos  
il fa  
P  
Call  
cont  
red  
envi  
fin à  
espé  
où i  
seco  
dése  
toit  
nou  
env  
côte  
reill  
On  
tinu  
29  
que  
ima  
dan  
I  
les

roitra incroyable à quiconque ne connoît pas le degré d'opulence de ce royaume. Par la supputation qui s'en est faite, pour rétablir les choses dans l'état où elles étoient auparavant, il faudroit plus de six cents millions.

Pendant cette affreuse nuit, qui anéantit Callao, les habitants de Lima étoient dans de continuelles alarmes, à cause des mouvemens redoublés qui faisoient trembler la terre aux environs, et parce qu'ils ne voyoient point de fin à ces épouvantables secousses. Toute leur espérance étoit dans la ville même de Callao, où ils se flattoient de trouver un asile et des secours. Leur douleur devint donc un véritable désespoir, lorsqu'ils apprirent que Callao n'étoit plus. Les premiers qui en apportèrent la nouvelle, furent des soldats que le vice-roi avoit envoyés pour savoir ce qui se passoit sur les côtes. Jamais on n'a vu une consternation pareille à celle qui se répandit alors dans Lima. On étoit sans ressource; les tremblements continuoient toujours, et l'on en compta, jusqu'au 29 novembre, plus de soixante, dont quelques-uns furent très-considérables. Je laisse à imaginer quelle étoit la situation des esprits dans de si étranges conjonctures.

Dès le lendemain de cette nuit lamentable, les prédicateurs et les confesseurs se partagè-

rent dans tous les quartiers pour consoler tant de misérables , et les exhorter à profiter de ce fléau terrible pour recourir à Dieu par la pénitence. Le vice-roi se montra partout , s'employa sans relâche à soulager les maux de ces infortunés citoyens.

On peut dire que c'est un bienfait de la Providence , d'avoir donné à Lima , dans son malheur , un vice-roi aussi plein de zèle , d'activité et de courage. Il a fait voir en cette occasion des talents supérieurs et des qualités surprenantes. C'est une justice qu'on lui rend tout d'une voix. Sans lui la faim auroit achevé de détruire tout ce qui restoit d'habitants. Tous les vivres qu'on attendoit de Callao étoient perdus ; tous les fours étoient détruits à Lima ; tous les conduits des eaux pour les moulins étoient comblés. Dans ce péril extrême , le vice-roi ne se déconcerta point ; il envoya à tous les baillis des provinces voisines ordre de faire voiturer au plutôt les grains qui s'y trouvoient. Il rassembla tous les boulangers ; il fit travailler jour et nuit pour remettre les fours et les moulins en état ; il fit rétablir tous les canaux , aqueducs , fontaines , afin que l'eau ne manquât point ; il prit garde que les bouchers pussent fournir de la viande à l'ordinaire , et il chargea les deux consuls de tenir la main à l'exécution

de tous ces ordres. Au milieu de tant de soins, il n'a pas négligé ce qui regardoit le service du Roi. Après avoir fait tirer de dessous les ruines toutes les armes qui pouvoient en être dégagées, il a envoyé des officiers à Callao pour sauver le plus qu'il se pouvoit des effets du Roi, et il a mis des gardes à l'Hôtel de la monnoie pour garantir du pillage tout ce qu'il y avoit d'or et d'argent. Comme il reçut avis que les côtes étoient couvertes de cadavres qui demeuroient sans sépulture, et que la mer y rejetoit à chaque instant une quantité prodigieuse de meubles et de vaisselle d'or et d'argent, il donna sur le champ des ordres pour faire enterrer les corps. Quant aux effets qui étoient de quelque prix, il voulut que les officiers les retirassent et en tinssent un registre exact où chacun pût reconnoître ce qui lui appartenoit; il fit défense, sous peine de la vie, à tout particulier de rien prendre de tout ce qui seroit sur les côtes; et, pour se faire obéir en ce point important, il fit dresser deux potences à Lima et deux à Callao; et quelques exemples de sévérité faits à propos tinrent tout le monde en respect.

Depuis la perte de la garnison de Callao le vice-roi n'avoit plus que cent cinquante soldats de troupes réglées avec autant de mili-

ciens; cependant il ne laissa pas de doubler partout les gardes, pour réprimer l'insolence du peuple, et surtout des Nègres et des esclaves. Il en composa trois patrouilles différentes, qu'il fit circuler incessamment dans la ville, pour prévenir les vols, les querelles, les assassinats, qu'on avoit tout lieu de craindre dans une pareille confusion. Une autre attention qu'il a eue, fut d'empêcher qu'on allât sur les grands chemins acheter le blé qui arrivoit. Il a ordonné que tout le blé fût premièrement porté au milieu de la place, sous peine de deux cents coups de fouet pour les personnes de basse extraction, et d'un exil de quatre ans pour les autres. Toutes ces dispositions aussi sagement imaginées que vigoureusement exécutées, ont maintenu le bon ordre.

Cependant, le dernier jour de novembre, sur les quatre heures et demie du soir, tandis qu'on faisait la procession de Notre-Dame de la Merci, tout à coup il se répandit un bruit par toute la ville que la mer venoit encore une fois de franchir ses bornes, et qu'elle étoit déjà près de Lima. Sur le champ, voilà tout le peuple en mouvement : on court, on se précipite; il n'est pas jusqu'aux religieuses qui, dans la crainte d'une prochaine submersion, ne sortent de leurs cloîtres, fuyant avec le peu-

ple,  
vie.  
van  
Chr  
thel  
Dan  
seul  
sori  
s'est

L  
côte  
terre  
milie  
meu  
mon  
on f  
arré  
d'en  
parl  
qu'il  
sur s

Q  
des  
à lui  
elles  
ner a  
défe  
Cetta

ple, et chacun ne songeant plus qu'à sauver sa vie. La foule des fuyards augmentoit l'épouvante. Les uns se jettent vers le mont Saint-Christophe, les autres vers le mont Saint-Barthelemi; on ne se croit nulle part en sûreté. Dans ce mouvement général il n'a péri qu'un seul homme, Dom Pedro Landro, grand trésorier, qui en fuyant à cheval, est tombé et s'est tué.

Le vice-roi qui n'avoit reçu aucun avis des côtes, comprit aussitôt que ce n'étoit qu'une terreur panique. Il affecta donc de rester au milieu de la place, où il avoit établi sa demeure, s'efforçant de persuader à tout le monde qu'il n'y avoit rien à craindre. Comme on fuyoit toujours, il envoya des soldats pour arrêter le peuple; mais il leur fut impossible d'en venir à bout. Alors il y alla lui-même, et parla avec tant d'autorité et de confiance, qu'il fut obéi à l'instant, et que chacun revint sur ses pas.

Quelques monastères de religieuses, qui ont des rentes sur la caisse royale, ont eu recours à lui, pour lui représenter le triste état où elles étoient réduites. Elles ont prié d'ordonner au gouverneur de police de veiller à leur défense pour les garantir de toute insulte. Cette demande et plusieurs autres de cette ma-

ture, ont engagé le vice-roi à donner ordre que l'on fit un écrit général des réparations les plus pressantes qu'il y avoit à faire pour mettre les habitants en sûreté. Il a voulu même que l'on dressât des plans pour la réédification de cette ville; et il s'est proposé de faire désormais bâtir les maisons avec assez de solidité pour pouvoir résister à de pareils tremblemens. Celui qui a été chargé de toute cette opération, est M. Godin, de l'académie des sciences de Paris, envoyé par le roi de France pour découvrir la figure de la terre, et qui depuis quelque temps occupe par ordre du vice-roi, la charge de professeur de mathématiques à Lima, jusqu'à ce qu'il puisse trouver les moyens de repasser en France.

Ce qui embarrassoit le plus le vice-roi, surtout dans les circonstances de la guerre actuelle, étoit le fort de Callao qui est la clef de ce royaume. C'est pourquoi, après avoir mis ordre à tout dans Lima, il s'est transporté avec M. Godin à Callao, pour choisir un terrain où l'on pût construire des fortifications capables d'arrêter l'ennemi, et y établir des magasins suffisants, afin que le commerce ne soit pas interrompu.

Au reste, le tremblement de terre a fait aussi de grands ravages dans tous les environs,

d'un  
qu'  
dro  
aba  
le v  
plut  
est  
Lim  
tend  
par

A

d'un côté jusqu'à Cannelto, et de l'autre jusqu'à Chançay et Guaura. Dans ce dernier endroit, le pont, quoique très solide, a été abattu; mais comme c'est un grand passage, le vice-roi a ordonné qu'on le rétablît au plutôt. On ne sait pas encore au juste ce qui est arrivé dans les autres endroits voisins de Lima et de Callao. Les relations que l'on attend nous en apprendront sans doute quelques particularités.

A Cordone de Tucuman, le 1<sup>er</sup> mars 1747.

---

## LETTRE

Du P. Morghen, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. le marquis de Reybac, etc.

A Guacho, le 20 septembre 1755.

MONSIEUR,

J'AI eu l'honneur de vous envoyer l'an passé la description du Chili, d'après les observations d'un de nos missionnaires, qui l'a parcouru, je n'ose me flatter d'avoir dignement rempli les moments que vous avez bien voulu consacrer à la lecture de cette lettre que je vous prie de ne regarder que comme un foible témoignage de ma reconnoissance et de mon attachement. Si j'entreprends aujourd'hui de vous extraire ce que j'ai remarqué de plus intéressant dans une autre relation du même missionnaire, concernant le Pérou, c'est que j'aime à me persuader que la distance des lieux ne diminue rien de l'amitié dont vous m'honorez, et que vous apprendrez avec plai-

sir que j'existe encore, malgré les infirmités de l'âge et les fatigues continuelles d'une mission laborieuse et pénible.

Il seroit peut-être à propos de suivre notre missionnaire dans ses courses. Cependant j'ai cru devoir changer l'ordre de sa narration, et commencer par la capitale du Pérou, dont la description termine son récit. Je n'ai point oublié, Monsieur, les brillants tableaux que vous m'avez faits autrefois de ce pays; mais j'ose vous assurer qu'ils sont peu conformes à la vérité, et que les voyageurs qui nous en ont suggéré l'idée, se sont moins embarrassés de dire le vrai, que de charmer l'esprit de leurs lecteurs. Au reste, je ne prétends point que le Pérou soit un de ces pays ingrats et sauvages qui n'ont rien d'agréable pour les étrangers. On y trouve certainement une grande partie des choses qui attirent les voyageurs curieux de singularités; mais on pourroit rabattre beaucoup de l'image que s'en sont formée les Européens. Vous en jugerez par le récit du missionnaire dont je ne suis, pour ainsi dire, que le simple copiste.

Lima est la capitale du Pérou. Les Espagnols qui la découvrirent le jour de l'Épiphanie, changèrent son nom en celui de *Ciudad de los Reyes* (Ville des Rois). Cette ville est

située au pied d'une montagne peu haute pour ce pays, mais qui le seroit beaucoup pour le nôtre. Une rivière, ou plutôt un large torrent en baigne les murs, et distribue ses eaux par des canaux souterrains dans tous les quartiers de la ville, ce qui contribue beaucoup à en purifier l'air qui y est naturellement assez malsain. Les environs de Lima sont arides et produisent peu de verdure. Ce n'est même que depuis quelques années qu'on y sème du blé, et il n'y croît pas s'il ne s'élevoit tous les matins un brouillard épais qui humecte la terre, car il n'y pleut jamais.

On trouve au nord, entre la ville et la montagne dont j'ai parlé, une promenade publique, qui seroit charmante, et peut-être unique dans son espèce, si l'art y secondoit la nature. C'est un cours planté de quatre rangs d'orangers fort gros, qui sont couverts en tout temps de fruits et de fleurs. On y respire une odeur très agréable. Il seroit à souhaiter que les habitants soignassent mieux l'entretien de ces arbres précieux, dont le nombre diminue tous les jours. En entrant dans la ville du côté du cours, on rencontre un faubourg très-étendu, dont les maisons sont assez bien bâties. Entre ce faubourg et la ville, est la rivière, qu'on traverse sur un pont de pierre,

et dont le point de vue m'a paru enchanteur, car on voit de là, d'un côté la mer dans l'éloignement, et la rivière qui va s'y jeter après plusieurs détours; et de l'autre la célèbre vallée de Lima, que les poètes de cette ville ont si souvent chantée, et qui mérite en effet une grande partie de leurs louanges. La porte de la ville qui répond à ce pont, a quelque apparence de grandeur, et c'est peut-être le seul morceau d'architecture qui soit un peu régulier. Les maisons n'ont ordinairement qu'un étage, le toit en est plat et fait en terrasse; toutes les fenêtres qui regardent sur la rue sont masquées de jalousies. En général les appartements sont vastes, mais sans aucun ornement : six chaises, une estrade ou tapis, et quelques carreaux, composent tout l'ameublement des chambres. Dans les grandes maisons, il y a communément une salle bâtie à l'épreuve des tremblements de terre; les murailles en sont soutenues par plusieurs piliers enclavés irrégulièrement les uns dans les autres. Cette précaution peut bien à la vérité en empêcher la chute, mais non pas la garantir des autres accidents.

Il y a dans Lima une grande place. C'est un carré régulier. L'église cathédrale, et le palais de l'archevêque, en forment une face; le palais

du vice-roi en fait une autre. Les deux dernières sont formées par plusieurs maisons d'égale hauteur, qui paroissent belles, parce que les autres ne le sont pas. Au milieu de cette place est un grand jet d'eau, orné de figures de bronze; et le bassin, qui est large et spacieux, sert de fontaine publique.

Le palais du vice-roi n'est beau ni dans son architecture, ni dans ses aménagements. La maison de ville n'a rien de plus distingué; on y voit seulement l'histoire des Indiens et de leurs Incas, de la main des peintres de Cusco, qui passent pour les plus habiles du pays. Le goût de ces peintres est tout-à-fait gothique; car, pour l'intelligence du sujet qu'ils représentent, ils font sortir de la bouche de leurs personnages des rouleaux sur lesquels ils écrivent ce qu'ils veulent leur faire dire. L'intérieur des églises est riche en dorures et en bustes d'argent massif, mais sans art; du reste, l'architecture m'en a paru fort commune. On y voit plusieurs tableaux, où sont retracées les actions principales de Notre-Seigneur. La variété, le brillant, l'éclat des couleurs, et surtout les noms des étrangers qui en sont les auteurs : tout cela les fait estimer au-delà de leur mérite; ce ne sont que de très-mauvaises copies d'originaux fort foibles, et si je ne me

trompe, les Espagnols ont tiré tous ces tableaux d'Italie, lorsqu'ils étoient maîtres du Milanéz; car on y reconnoît visiblement la touche de l'école lombarde, dont les peintures sont plus riches en couleurs que conformes aux règles du bon goût.

Je pourrois m'étendre davantage sur cette ville, vous en décrire les usages, les mœurs, le gouvernement; mais comme les usages, les mœurs et le gouvernement de Lima sont, à peu de chose près, les mêmes que dans les villes d'Espagne, je n'en ferai point ici mention. Je terminerai cet article par une coutume assez singulière qui ne regarde que les esclaves. Les magistrats, pour alléger un peu le poids de leurs fers, les divisent en tribus, dont chacune a son roi, que la ville entretient, et à qui elle donne la liberté. Ce fantôme de roi rend la justice aux esclaves de sa tribu, et ordonne des punitions selon la qualité des crimes, sans cependant pouvoir condamner les criminels à mort. Lorsqu'un de ces rois vient à mourir, la ville lui fait des obsèques magnifiques. On l'enterre la couronne en tête, et les premiers magistrats sont invités au convoi. Les esclaves de sa tribu s'assemblent, les hommes dans une salle où ils dansent et s'enivrent, et les femmes dans une autre, où

elles pleurent le défunt , et forment des danses lugubres autour du corps. Elles chantent tour à tour des vers à sa louange , et accompagnent leurs voix d'instruments aussi barbares que leur musique et leur poésie. Quoique tous ces esclaves soient chrétiens, ils ne laissent pas de conserver toujours quelques superstitions de leur pays, et l'on n'ose leur interdire certains usages auxquels ils sont accoutumés dès leur enfance , dans la crainte d'aigrir leur esprit naturellement opiniâtre et soupçonneux.

Cette bizarre cérémonie dure toute la nuit, et finit par l'élection d'un nouveau roi. Si le sort tombe sur un esclave, la ville rend à son maître le prix de l'argent qu'il a déboursé, et donne une femme à l'élu, s'il n'est pas encore marié; de sorte que lui et ses enfants sont libres et peuvent acquérir le droit de bourgeoisie. C'est par cette politique que les magistrats retiennent dans le devoir les esclaves du pays, qui joignent à leurs vices naturels tous ceux que la servitude entraîne ou produit.

Quoique Pisco ne soit remarquable, ni par son étendue, ni par la beauté de ses édifices, cependant on pourroit le regarder comme une des premières villes du Pérou. L'an 1690, elle fut abîmée par des tremblements de terre.

Elle étoit située sur les bords de la mer. La terre s'étant agitée avec violence, la mer se retira à deux lieues loin de ses bords ordinaires. Les habitants effrayés d'un si étrange événement, se sauvèrent dans les montagnes. Après la première surprise, quelques-uns eurent la hardiesse de revenir pour contempler ce nouveau rivage; mais la mer revint en fureur et avec tant d'impétuosité, qu'elle engloutit tous ces malheureux, que la fuite et la vitesse de leurs chevaux ne purent dérober à la mort. La ville fut submergée et la mer pénétra fort avant dans la plaine. La rade où les vaisseaux jettent l'ancre aujourd'hui, est le lieu même où la ville étoit assise autrefois.

Pisco ayant été ruiné de la sorte, fut rebâti à un quart de lieue de la mer. Sa situation est assez agréable : la noblesse de la province y fait son séjour, et le voisinage de Lima y amène une foule de négociants lorsque nos vaisseaux y abordent. On peut jeter l'ancre ou devant la ville ou dans un enfoncement qui est à deux lieues plus haut vers le midi. Ce dernier ancrage est le meilleur, mais le moins commode, parce que le canton est désert. Le pays m'a paru fort beau, et l'air y est plus pur que dans les autres ports du Pérou. Il y a plusieurs églises à Pisco, mais elles sont plus riches

que belles; cependant j'ai vu avec beaucoup de plaisir un monastère de pères Récollets, situé au bout d'une allée d'oliviers, dans un lieu très solitaire. L'église en est propre et bien entretenue, et les cloîtres en sont d'une simplicité charmante.

A deux ou trois lieues de là on trouve une montagne où l'on prétend que les Indiens s'assembloient autrefois pour adorer le soleil. La tradition marque que ces sauvages jetoient du haut de cette montagne dans la mer, des pièces d'or et d'argent, des émeraudes, dont le pays abondoit, et quantité d'autres bijoux qui étoient en usage parmi eux. Cette montagne est si fameuse dans la province, que c'est la première chose que les étrangers vont voir à leur arrivée. J'ai suivi la coutume établie, mais je n'y ai rien trouvé qui fût digne de la curiosité d'un voyageur.

En quittant le territoire de Pisco, j'entrai dans la province de Chinca, qui a pour capitale aujourd'hui un petit bourg d'Indiens qui porte le nom de la province. C'étoit autrefois une ville puissante, qui, dans son étendue, contenoit près de deux cent mille familles. On comptoit dans cette province plusieurs millions d'habitants; actuellement elle est déserte; à peine y reste-t-il deux cents familles. Je trou-

vai sur ma route quelques monuments érigés pour conserver la mémoire de ces géans dont parle l'histoire du Pérou, et qui furent frappés de la foudre pour un crime qui fit descendre autrefois le feu du ciel sur les villes de Sodome et de Gomorrhe. Voici à ce sujet la tradition des Indiens. Ces peuples disent que pendant un déluge qui inonda leur pays, ils se retirèrent sur les plus hautes montagnes jusqu'à ce que les eaux se fussent écoulées dans la mer; que lorsqu'ils descendirent dans les plaines, ils y trouvèrent des hommes d'une taille extraordinaire, qui leur firent une guerre cruelle; que ceux qui échappèrent à leur barbarie, furent obligés de chercher un asile dans les cavernes des montagnes; qu'après y avoir demeuré plusieurs années, ils aperçurent dans les airs un jeune homme qui foudroya les géants, et que, par la défaite de ces usurpateurs, ils rentrèrent en possession de leurs anciennes demeures. On n'a pu savoir en quel temps ce déluge est arrivé; c'est peut-être un déluge particulier tel que celui de la Thessalie, dont on démêle la vérité parmi les fables que les anciens nous ont laissées de Deucalion et de Pyrrha. Quant à l'existence et au crime des géants, je ne m'y arrêterai point, d'autant plus que les monuments que j'ai vus n'ont aucune trace

d'antiquité. Les vestiges des guerres fameuses qui ont dépouillé cette province, sont quelque chose de plus réel. Pays autrefois charmant, ce n'est plus qu'un vaste désert qui vous attriste sur le malheureux sort de ses anciens habitants; on ne peut y penser sans être saisi d'effroi, et l'humeur sombre et tranquille du peu d'Indiens qu'on y voit, semble vous rappeler sans cesse les infortunes et la mort de leurs aïeux. Ces Indiens conservent très chèrement le souvenir du dernier de leurs Incas, et s'assemblent de temps en temps pour célébrer sa mémoire. Ils chantent des vers à sa louange, et jouent sur leurs flûtes des airs si lugubres et si touchants qu'ils excitent la compassion de tous ceux qui les entendent. On a vu des effets frappants de cette musique. Deux Indiens attendris par le son des instruments se précipitèrent, il y a quelques jours, du haut d'une montagne escarpée, pour aller rejoindre leur prince et lui rendre dans l'autre monde les services qu'ils lui auroient rendus dans celui-ci. Cette scène tragique se renouvelle souvent, et éternise par là, dans l'esprit des Indiens, le douloureux souvenir des malheurs de leurs ancêtres.

On rencontre dans la province de Chinca plusieurs tombeaux antiques. J'en ai vu un

dans lequel on avoit trouvé deux hommes et deux femmes, dont les cadavres étoient encore presque entiers. A côté d'eux étoient quatre pots d'argile, quatre tasses, deux chiens et plusieurs pièces d'argent. C'étoit-là sans doute la manière dont les Indiens inhumoient leurs morts. Comme ils adoroient le soleil, et qu'ils s'imaginoient qu'en mourant ils devoient comparoitre devant cet astre, on mettoit dans leurs tombeaux ces sortes de présents pour les lui offrir et le fléchir en leur faveur. Les historiens conviennent que dans plusieurs endroits du Pérou, les cadavres conservent longt-temps leur forme naturelle. Soit que l'extrême sécheresse de la terre produise cet effet, soit qu'il y ait quelque autre qualité qui maintienne les corps sans corruption, il est certain qu'il n'est pas rare d'en trouver d'entiers après plusieurs années.

Arica, autre petite ville, n'est pas plus considérable que Pisco; mais elle est beaucoup plus renommée à cause du commerce qu'y font les Espagnols qui viennent du Potosi et des autres mines du Pérou. Cette ville est située à 18 degrés 28 minutes de latitude méridionale : sa rade est fort mauvaise, et les vaisseaux y sont exposés à tous les vents.

Quoique Arica soit sur le bord de la mer,

l'air y est très mal sain, et on l'appelle communément le tombeau des Français. Les habitants mêmes du pays ressemblent plutôt à des spectres qu'à des hommes; les fièvres malignes, la pulmonie, et en général toutes les maladies qui proviennent, ou de la corruption de l'air, ou des influences de cette corruption sur le sang, ne sortent presque jamais de leur ville. Il y a dans le voisinage une montagne toujours couverte des ordures de ces oiseaux de proie que nous appelons gouëllans et cormorans, et qui se retirent là pendant la nuit. Comme il ne pleut jamais dans la plaine du Pérou, et que les chaleurs y sont excessives, ces ordures échauffées par les rayons du soleil, exhalent une odeur empestée qui doit infecter l'atmosphère. Le nombre de ces oiseaux est si grand, que l'air en est quelquefois obscurci. Le gouverneur en retire un gros revenu : on se sert de leurs ordures pour engraisser les terres qui sont sèches et arides. Tous les ans il vient plusieurs vaisseaux pour acheter de cette marchandise qui se vend assez cher, et dont tout le profit revient au gouverneur. La montagne d'où on la tire est creuse, et l'on assure, sans beaucoup de fondement, qu'il y aoit autrefois une mine d'argent très abondante. Les habitants du pays ont là-dessus des idées fort singulières.

Ils s'imaginent que le diable réside dans les concavités de cette montagne, aussi bien que dans un autre rocher, appelé *Morno de los diablos*, qui est situé à l'embouchure des rivières d'Yta et de Sama, à quinze lieues d'Arica. Ils prétendent que les Indiens ayant été vaincus par les Espagnols, y avoient caché des trésors immenses, et que le diable, pour empêcher les Espagnols d'en jouir, avoit tué plusieurs Indiens qui vouloient les leur découvrir. Ils disent aussi qu'on entend sans cesse un bruit épouvantable auprès de ces montagnes; mais comme elles sont situées sur le bord de la mer, je ne doute point que les eaux qui entrent avec violence dans leurs concavités, ne produisent cette espèce de mugissement que les Espagnols, qui ont l'imagination vive, et qui trouvent du merveilleux partout, attribuent à la puissance et à la malignité du diable.

Quelques jours après mon arrivée à Arica, il y eut un tremblement de terre si extraordinaire, qu'il se fit sentir à deux cents lieues à la ronde. Tobija, Arreguipa, Tagna, Moche-goa, et plusieurs autres petites villes ou bourgs furent renversés. Les montagnes s'écroulèrent, se joignirent et engloutirent les villages bâtis sur les collines et dans les vallées. Ce désordre

dura deux mois entiers par intervalles. Les secousses étoient si violentes, qu'on ne pouvoit se tenir debout; cependant peu de personnes périrent sous les ruines des maisons, parce qu'elles ne sont bâties que de roseaux revêtus d'une terre fort légère. Je fus obligé de coucher près de six semaines sous une tente qu'on m'avoit dressée en rase campagne, sans savoir ce que je deviendrois. Enfin, je crus devoir quitter les environs d'une ville où je craignois à tout moment d'être englouti, et je pris la route d'Ylo, petit bourg à quarante lieues de là. Mais avant de vous parler de ce nouvel endroit, je vais vous dire encore un mot d'Arica.

Le gouvernement de cette ville est un des plus considérables du Pérou, à cause du grand commerce qui s'y fait. En arrivant, je trouvai dans le port sept vaisseaux français qui avoient liberté entière de trafiquer. Le gouverneur lui-même, qui est très riche et d'une probité infinie dans le commerce, faisoit des achats considérables pour envoyer aux mines. Environ à une lieue de la ville, est une vallée charmante, remplie d'oliviers, de palmiers, de bananiers, et autres arbres semblables, plantés sur le bord d'un torrent qui coule entre deux montagnes et va qui se jeter dans la mer près d'Arica. Je

n'ai vu nulle part que là une si grande quantité de tourterelles et de pigeons ramiers; les moineaux ne sont pas plus communs en France. On trouve aussi dans cette partie du Pérou un animal que les Indiens appellent *guanapo*, et les Espagnols, *carniero de la tierra*. C'est une espèce de mouton fort gros, dont la tête ressemble beaucoup à celle du chameau. Sa laine est précieuse et infiniment plus fine que celle que nous employons en Europe. Les Indiens se servent de ces animaux au lieu de bêtes de somme, et leur font porter deux cents, quelquefois trois cents livres pesants; mais lorsqu'ils sont trop chargés ou trop fatigués, ils se couchent et refusent de marcher. Si le conducteur s'obstine à vouloir, à force de coups, les faire relever, alors ils tirent de leur gosier une liqueur noire et infecte, et la lui vomissent au visage.

J'ai vu encore aux environs d'Arica une foule prodigieuse de ces oiseaux dont je vous ai parlé. Vous apprendrez sans doute avec plaisir la manière curieuse dont ils donnent la chasse aux poissons. Ils forment sur l'eau un grand cercle qui a quelquefois une demi-lieue de circonférence, et ils pressent leurs rangs à mesure que ce cercle diminue. Lorsque par ce moyen ils ont rassemblé au milieu d'eux une

grande quantité de poissons, ils plongent et les poursuivent sous l'eau, tandis qu'une troupe d'autres oiseaux, dont j'ignore le nom, mais dont le bec est long et pointu, vole au-dessus du cercle, se précipite à propos dans la mer pour avoir part à la chasse, et en ressort incontinent avec sa proie. Nos matelots attrapent ces derniers oiseaux en plantant à fleur d'eau, et à vingt ou trente pas du rivage, un pieu fait en forme de lance, au bout duquel ils attachent un petit poisson. Ces oiseaux fondent sur cette proie, avec tant d'impétuosité, qu'ils restent presque toujours cloués à l'extrémité du pieu. Tous ces oiseaux ont un goût détestable; les matelots mêmes peuvent à peine en supporter l'odeur. On voit pareillement sur cette côte un nombre infini de baleines, de loups marins, de pingoins et d'autres animaux de cette espèce. Les baleines s'approchent même si près du rivage, qu'elles y échouent quelquefois. On m'avoit souvent parlé d'un poisson d'une grosseur extraordinaire, à qui on avoit donné le nom de licorne; j'ai eu le plaisir de le voir sur les côtes d'Arica. Il est en effet d'une grandeur prodigieuse. Il nage avec une rapidité singulière, et il ne se nourrit guère que de bonites, de thons, de dorades et d'autres poissons de cette espèce. Comme cet

animal a une longue corne à la tête, et que les plus anciens pilotes n'en avoient jamais vu de semblable, on lui a donné le nom de licorne, nom qui lui convient aussi bien que celui de poisson spada au poisson qui porte ce nom.

Je fus à peine à Ylo, bourg situé au bord de la mer à 17 degrés 40 minutes de latitude méridionale, que je m'empresai de voir aux environs une vallée délicieuse, plantée d'oliviers, et arrosée par un torrent qui tarit en hiver, mais que les neiges fondues qui tombent du haut des montagnes voisines, enflent considérablement en été. Observez, monsieur, que le mot d'hiver dont je me sers, ne doit être entendu que par rapport aux hautes montagnes du Pérou, et non par rapport à la plaine, où la chaleur et l'été sont éternels. Les Français avoient fait bâtir, dans cette vallée, un grand nombre de magasins très bien fournis; mais les derniers tremblemens de terre en ont renversé la plus grande partie. Je ne m'arrêterai point à vous faire la description d'Ylo; c'est un très petit bourg où je n'ai rien vu de remarquable; c'est pourquoi je n'y suis resté que cinq jours. Je n'ai pas fait un plus long séjour à Villa-Hermosa, ville célèbre par son attachement aux rois d'Espagne. Elle est à quarante lieues d'Ylo du côté des montagnes. Au com-

mencement du règne de Philippe V, dont vous savez l'histoire, cette ville se montra d'une manière qui fera toujours honneur à la générosité de ses habitants. Rappelez-vous l'affreuse extrémité où se trouvoit le roi d'Espagne dans ses guerres avec l'archiduc; rappelez-vous en même temps les cruautés inouïes que les Espagnols avoient exercées auparavant dans le Pérou, et vous verrez si la nation espagnole avoit droit d'attendre d'un pays qui devoit naturellement la détester, les services essentiels qu'elle en a reçus. Cependant les femmes de Villa-Hermosa vendirent à vil prix leurs bagues, leurs cercles d'or, et tous les autres bijoux qu'elles possédoient; les hommes vendirent également ce qu'ils avoient de plus précieux pour subvenir aux besoins du prince. Les uns et les autres se dépouillèrent de tout de leur plein gré, uniquement dans l'intention de contribuer au soutien d'un monarque que la fortune abandonnoit. Un trait de grandeur d'âme si caractéristique et si touchant est, pour les habitants de Villa-Hermosa, un titre bien marqué à l'estime et aux bienfaits des rois d'Espagne.

Guacho et Guaura sont deux petites villes du même royaume, situées à 11 degrés 40 minutes de latitude méridionale. La première a

un petit port à l'abri des vents d'ouest et de sud, mais fort exposé à la tramontane. En général, Guacho est mal bâti, mais habité par des Indiens d'une franchise et d'une bonne foi admirables dans le commerce qu'ils font de leurs denrées. Les vaisseaux qui partent du Pérou, soit pour retourner en France, soit pour aller à la Chine, peuvent y faire d'excellentes provisions plus commodément et à meilleur marché qu'en aucun autre endroit du Pérou; et ce qu'il y a de particulier, c'est que l'eau qu'on y prend se conserve long-temps sur mer sans se corrompre. Guaura est assis dans le lieu le plus riant, le plus agréable et le plus champêtre du monde; une rivière coule au milieu; les maisons y sont plus commodes et beaucoup mieux bâties que partout ailleurs; j'ai remarqué que les habitants n'avoient presque aucun des vices ordinaires à leur nation. On peut regarder ce petit canton comme les délices du Pérou, si l'on considère la douceur du génie des habitants, l'aménité du climat, et la fertilité du pays. J'avoue que je serois tenté d'y passer mes jours, si la Providence ne m'avoit point destiné à les finir dans les travaux de l'apostolat.

En sortant de Guaura, je dirigeai ma route du côté de Cagnette, bourg de la province de Chinca. Je ne détaillerai point tout ce que j'ai

eu à souffrir dans ce voyage. Je vous dirai seulement que ce pays est un peu moins aride que les provinces voisines, à cause du grand nombre de rivières qui l'arrosent; ce sont des torrents formés par les neiges fondues, qui tombent avec rapidité du haut des montagnes, et qui entraînent dans leur cours les arbres et les rochers qu'ils rencontrent; leur lit n'est pas profond, parce que les eaux se partagent en plusieurs bras; mais leur cours n'en est que plus rapide. On est souvent obligé de faire plus d'une lieue dans l'eau, et l'on est heureux quand on ne trouve point de ces arbres et de ces rochers que les torrents roulent avec leurs flots, parce que les mules intimidées et déjà étourdies par la rapidité et le fracas des chutes d'eau, tombent facilement et se laissent souvent entraîner dans la mer avec le cavalier. A la vérité on trouve aux bords de ces torrents des Indiens appelés *Cymbadores*, qui connoissent les gués, et qui moyennant une somme d'argent, conduisent les voitures, en jetant de grands cris pour animer les mules, et les empêcher de se coucher dans l'eau. Mais si on n'a pas soin de les bien payer, ils sont capables de vous abandonner dans les endroits les plus dangereux, et de vous voir périr sans pitié.

J'arrivai enfin à Cagnette, après vingt-quatre heures de fatigues, de craintes et de périls. Je songeai d'abord à me reposer. Le lendemain je parcourus ce bourg d'un bout à l'autre. Les habitants m'en parurent pauvres et misérables; leur nourriture ordinaire est le blé d'Inde et le poisson salé. C'est un pays ingrat, triste et désert. L'habillement des femmes est assez singulier : il consiste en une espèce de casaque qui se croise sur le sein, et qui s'attache avec une épingle d'argent, longue d'environ dix pouces, dont la tête est ronde et plate, et a six ou sept pouces de diamètre : voilà toute leur parure. Pour les hommes, ils sont vêtus à peu près comme les autres Indiens.

Les eaux d'un torrent voisin de Cagnette, s'étoient débordées lorsque j'entrai dans le territoire de ce bourg. Mes guides me dirent qu'on ne pouvoit, sans beaucoup risquer, continuer la route ordinaire, et qu'il falloit me résoudre à faire une journée de plus, et à passer un pont qui se trouve entre deux montagnes. Je suivis leur conseil; mais quand je vis ce pont, ma frayeur fut extrême. Imaginez-vous deux pointes de montagnes escarpées et séparées par un précipice affreux, ou plutôt par un abîme profond, où deux torrens rapides se précipitent avec un bruit épouvantable. Sur ces

deux pointes on a planté de gros pieux auxquels on a attaché des cordes faites d'écorces d'arbres, qui passant et repassant plusieurs fois d'une pointe à l'autre, forment une espèce de rets qu'on a couvert de planches et de sable. Voilà tout ce qui forme le pont qui communique d'une montagne à l'autre. Je ne pouvois me résoudre à passer sur cette machine tremblante qui avoit plutôt la forme d'une escarpolette que d'un pont. Les mules passèrent les premières avec leur charge ; pour moi je suivis en me servant et des mains et des pieds, sans oser regarder ni à droite ni à gauche. Mais enfin la Providence me sauva et j'entrai dans la province de Pachakamac. Je passai en quittant le pont au pied d'une haute montagne dont la vue fait frémir ; le chemin est sur le bord de la mer, il est si étroit qu'à peine deux mules peuvent y passer de front. Le sommet de la montagne est comme suspendu et perpendiculaire sur ceux qui marchent au-dessous , et il semble que cette masse soit à tout moment sur le point de s'écrouler ; il s'en détache même de temps en temps des rochers entiers , qui tombent dans la mer, et qui rendent ce chemin aussi pénible que dangereux. Les Espagnols appellent ce passage *el mal passo d'Ascia*, à cause d'une mauvaise hôtellerie de ce nom qu'on trouve à une lieue de là.

Dans l'espace de plus de quarante lieues , je n'ai pas vu un seul arbre , si ce n'est au bord des torrents , dont la fraîcheur entretient un peu de verdure. Ces déserts inspirent une secrète horreur ; on n'y entend le chant d'aucun oiseau ; et dans toutes ces montagnes je n'en ai vu qu'un appelé *condor*, qui est de la grosseur d'un mouton , qui se perche sur les montagnes les plus arides , et qui ne se nourrit que des vers qui naissent dans les sables brûlants dont les montagnes sont environnées.

La province de Pachakamac est une des plus considérables du Pérou ; elle porte le nom du dieu principal des Indiens qui adorent le soleil sous ce nom , comme l'auteur et le principe de toutes choses. La ville capitale de cette province étoit fort puissante autrefois , et renfermoit plus d'un million d'ames dans son enceinte. Elle fut le théâtre de la guerre des Espagnols , qui l'arrosèrent du sang de ses habitants. Je passai au milieu des débris de cette grande ville ; ses rues sont belles et spacieuses , mais je n'y vis que des ruines et des ossements entassés. Il règne parmi ces masures un silence qui inspire de l'effroi , et rien ne s'y présente à la vue qui ne soit affreux. Dans une grande place qui m'a paru avoir été le lieu le plus fréquenté de cette ville , je vis plusieurs corps

que la qualité de l'air et de la terre avoient conservés sans corruption; ces cadavres étoient épars çà et là; on distinguoit aisément les traits de leurs visages : car ils avoient seulement la peau plus tendue et plus blanche que les Indiens n'ont coutume de l'avoir.

Je ne vous parlerai point de plusieurs autres petites villes que j'ai vues dans ma route; je me contenterai de vous dire qu'en général elles sont pauvres, mal bâties, et très-peu fréquentées des voyageurs.

---

Sur

L

1687

maif

de bo

Aprè

préfé

river

sieur

cultes

tagne

coup

ciple

embr

Ce pa

ximit

qui es

le ver

sionn

préte

ne, e

---

## MEMOIRE HISTORIQUE

Sur un Missionnaire distingué de l'Amérique méridionale.

LE P. Castagnares naquit le 25 septembre 1687, à Salta, capitale de la province du Tucumán. Son ardeur pour les missions se déclara de bonne heure, et le fit entrer chez les Jésuites. Après le cours de ses études, il se livra par préférence à la mission des Chiquites. Pour arriver chez ces peuples, il fallut parcourir plusieurs centaines de lieues, dans des plaines incultes; dans des bois, sur des chaînes de montagnes, par des chemins rudes et difficiles, coupés de rochers affreux et de profonds précipices, dans des climats tantôt glacés, tantôt embrasés. Il parvint enfin chez les Chiquites. Ce pays est extrêmement chaud, et par la proximité du soleil ne connoît qu'une seule saison, qui est un été perpétuel. A la vérité, lorsque le vent du midi s'élève par intervalles, il occasionne une espèce de petit hiver; mais cet hiver prétendu ne dure guère de suite qu'une semaine, et dès le premier jour que le vent du nord

se fait sentir, il se change en une chaleur accablante.

La nature a étrangement à souffrir dans un pareil climat. Le froment et le vin y sont inconnus. Ce sont des biens que ces terres ardentes ne produisent pas, non plus que beaucoup d'autres fruits qui croissent en Europe et même dans d'autres contrées de l'Amérique méridionale.

Un plus grand obstacle au succès d'une si grande entreprise est l'extrême difficulté de la langue des Chiquites qui fatigue et rebute les meilleures mémoires. Le P. Castagnares, après l'avoir apprise avec un travail inconcevable, se joignit au P. Suarez l'an 1720, pour pénétrer dans le pays des Samuques (peuple alors barbare, mais aujourd'hui chrétien), dans l'intention de les convertir et de découvrir la rivière du Pilcomayo, pour faciliter la communication de la mission des Chiquites avec celle des Guaranis qui habitent les rives des deux fleuves principaux. Ce sont le Parana et l'Uruguay, lesquels forment ensuite le fleuve immense de la Plata. Quant au Pilcomayo, il coule des montagnes du Pérou, d'occident en orient, presque jusqu'à ce qu'il décharge ses eaux dans le grand fleuve du Paraguay; et celui-ci entre dans le Parana à la vue de la ville de Las Corrientes.

tig  
ran  
fisa  
mon  
ave  
de l  
le b  
tère  
rent  
dans  
sion  
l'affe  
ce fl  
chos  
Lo  
vaux  
le P.  
jours  
espér  
eut s  
tirent  
Le p  
déplo  
il arr  
Jean  
treize  
muqu

Les supérieurs avoient ordonné aux PP. Paigno et Rodriguez de sortir du pays des Guaranis, avec quelques canots et un nombre suffisant de personnes pour les conduire, de remonter le fleuve du Paraguay, pour prendre avec eux quelques nouveaux ouvriers à la ville de l'Assomption, et de remonter tous ensemble le bras le plus voisin du Pilcomayo. Ils exécutèrent ponctuellement cet ordre, et remontèrent le fleuve de l'espace de quatre cents lieues, dans le dessein de joindre les deux autres missionnaires des Chiquites, de gagner en passant l'affection des infidèles qui habitent le bord de ce fleuve, et de disposer insensiblement les choses à la conversion de ces barbares.

Le succès ne répondit pas d'abord aux travaux immenses qu'ils eurent à soutenir : mais le P. Castagnares eut la constance de suivre toujours le même projet ; il ne se rebuta point, et espéra contre toute espérance. Cette fermeté eut sa récompense. Les Samuques se convertirent au moment qu'on s'y attendoit le moins. Le père étoit à l'habitation de Saint-Joseph, déplorant l'opiniâtreté de ces barbares, quand il arriva tout à coup à la penplade de Saint-Jean - Baptiste, éloignée de Saint-Joseph de treize lieues, près de cent Indiens, partie Samuques, partie Cucutades, sous la conduite

de leurs caciques, demandant d'être mis au nombre des catéchumènes. Quelle joie pour les missionnaires et les néophytes ! Aussi, quel accueil ne firent-ils pas à des hommes qu'ils étoient venus chercher de si loin, et qui se présentoient d'eux-mêmes ? On baptisa dès-lors les enfants de ces barbares. Mais parce que plusieurs des adultes tombèrent malades, le P. Herbas, supérieur des Missions, jugea à propos de les reconduire tous dans leur pays natal, pour y fonder une peuplade, à laquelle il donna par avance le nom de Saint-Ignace.

Le supérieur voulut se trouver lui-même à la fondation, et prit avec lui le P. Castagnares, qui voyoit avec des transports de joie que de si heureux préparatifs commençoient à remplir les plus ardents de ses vœux. Les Pères mirent quarante jours à gagner les terres des Samuques, avec des travaux si excessifs, que le père supérieur, plus avancé en âge, ne les put supporter, et qu'il y perdit la vie. Castagnares, d'une santé plus robuste et moins avancé en âge, résista à la fatigue et pénétra avec les Samuques qui lesuivoient, et quelques Chiquites, jusqu'aux Cucutades qui habitent le bord d'un torrent quelquefois presque à sec, et qui forme quelquefois un fleuve considérable. C'est-là qu'est aujourd'hui située l'habitation de Saint-Ignace

des  
men  
vit  
boie  
influ  
qu'u  
lèbre  
bare  
nour  
Il s'a  
terre  
être  
voise  
rêts.  
les d  
de l'a  
celui  
affab  
sents  
solum  
noien  
de Sa  
rempl  
naire  
cette  
sent d  
leur  
cherce

des Samuques. Il en posa les premiers fondements ; et ayant perdu son compagnon, il se vit presque accablé des travaux qui retomboient tous sur lui seul. Il avoit à souffrir les influences de ce rude climat, sans autre abri qu'une toile destinée à couvrir l'autel où il célébroit. Il lui fallut encore étudier la langue barbare de ces peuples, et s'accoutumer à leur nourriture, qui n'est que de racines sauvages. Il s'appliqua surtout à les humaniser dans la terre même de leur habitation, ce qui peut-être n'étoit guère moins difficile que d'appriivoiser des bêtes féroces au milieu de leurs forêts. Mais la force de la grâce applanit toutes les difficultés, et rien n'étonne un cœur plein de l'amour de Dieu et du prochain. Tel étoit celui du P. Castagnares : par sa douceur, son affabilité, sa prudence, et par les petits présents qu'il faisoit à ces barbares, il gagna absolument leur amitié. De nouvelles familles venoient insensiblement augmenter l'habitation de Saint-Ignace. Ces accroissements imprévus remplissoient de consolation le zélé missionnaire, et le faisoient penser à établir si bien cette fondation, que les Indiens n'y manquassent de rien, et ne pensassent plus à errer, selon leur ancienne coutume, en vagabonds, pour chercher leur subsistance dans les forêts. Mais

comme le père se trouvoit seul, et qu'il auroit fallu leur faire cultiver la terre, et leur fournir quelque bétail qui pût leur donner de petites douceurs, ce n'étoit là que de belles idées qu'il étoit impossible de réaliser, jusqu'à ce qu'il lui arrivât du secours et des compagnons.

Cependant le Seigneur adoucit ses peines, et lui faisoit trouver de petites ressources, d'autant plus sensibles qu'elles provenoient de l'affection de ses néophytes. Un Samuque, dont il n'avoit pas été question jusque-là, alloit de temps en temps dans les forêts voisines, sans qu'on le lui commandât ou qu'on l'en priât, tnoit un sanglier et alloit le mettre à la porte du missionnaire, se retiroit ensuite, sans demander aucune de ces bagatelles qu'ils estiment tant, et sans même attendre aucun remerciement. L'Indien fit au père trois ou quatre fois ces présents désintéressés.

Une chose manquoit à cette habitation, chose absolument nécessaire, le sel. Ce pays avoit été privé jusque-là de salines; mais on avoit quelque soupçon vague qu'il y en avoit dans les terres des Zathéniens. Un grand nombre d'Indiens voulut s'en assurer et éclaircir ce fait. Après avoir parcouru toutes les forêts, sans avoir découvert aucune marque qu'il y eût du sel, un de ces Indiens monta sur une

petite éminence pour voir si de là on ne découvroit rien de ce qui étoit si ardemment désiré. Il vit à très-peu de distance une marre d'eau colorée, environnée de bruyères. La chaleur qu'il enduroit l'engagea à traverser ces bruyères pour aller se baigner. En entrant dans l'eau il remarqua que la mare étoit couverte d'une espèce de verre, il enfonça sa main, et la retira pleine d'un sel à demi-formé. L'Indien satisfait appela ses compagnons; et le missionnaire en étant informé, prit des mesures pour faire des chemins sûrs qui y aboutissent et pour les mettre à l'abri des barbares idolâtres.

Le père Castagnares entreprit ensuite avec ses Indiens de construire une petite église : et, pour remplir le projet général qu'il avoit formé, il voulut défricher des terres pour les ensemer. Mais comme les Indiens ne sont point accoutumés au travail, il falloit être toujours avec eux, exposé aux rigueurs du climat, et souvent le père arrachoit lui-même les racines des arbres que les Indiens avoient coupés, et il mettoit le premier la main à tout pour animer les travailleurs. Les Chiquites faisoient leur part de l'ouvrage; mais ils disparurent tout à coup, et s'en retournèrent chez eux.

Leur éloignement nous fit beaucoup de

» peine, dit un de nos missionnaires, parce  
» qu'ils avoient soin de quelques vaches que  
» nous avions. Nous ne nous étions point  
» aperçus avant leur éloignement de la crainte  
» excessive que les Samuques ont de ces ani-  
» maux, qu'ils fuient avec plus d'horreur que  
» les tigres les plus féroces. Ainsi, nous nous  
» vîmes obligés à tuer les veaux de notre pro-  
» pre main quand nous avions besoin de  
» viande, et à traire les vaches pour nous  
» nourrir de leur lait. » Ce fut alors qu'arriva  
une aventure assez plaisante. Les Zathéniens,  
avec quelques Samuques et les Cucutades, se  
liguèrent pour faire une invasion dans la peu-  
plade de Saint-Joseph. Ils en étoient déjà fort  
près lorsqu'un incident leur fit abandonner ce  
dessein. Les vaches païssoient à quelque dis-  
tance de l'habitation. La vue de ces animaux  
et les seules traces qu'aperçurent les Zathéniens  
leur causèrent tant de frayeur, que bien loin  
de continuer leur route, toute leur valeur ne  
put les empêcher de fuir avec la plus grande  
et la plus ridicule précipitation.

Dieu permit alors qu'une grande maladie  
interrompit les projets du père Castagnares;  
mais, quoiqu'il fût sans secours, et dans un  
pays où il manquoit de tout, la même Provi-  
dence rétablit bientôt sa santé dont il faisoit un

si bo  
conv  
trava  
Il  
honn  
rants.  
eût à  
penda  
et d'e  
aposte  
dèles,  
ces pe  
dit qu  
de Jés  
peuve  
fasse,  
de l'é  
craint  
sert q  
trop  
peuve  
salut.  
gnares  
nes et  
Sa  
succès  
de re  
là il so

si bon usage. Il ne fut pas plutôt remis et convalescent, qu'il se livra à de plus grands travaux.

Il est un point de ressemblance entre les hommes apostoliques et les anciens conquérants. Ceux-ci ne pouvoient apprendre qu'il y eût à côté de leurs états d'autres régions indépendantes, sans brûler du désir de les asservir et d'en accroître leur empire. Et les hommes apostoliques qui parcourent des contrées infidèles, quand ils ont soumis quelques-uns de ces peuples idolâtres à l'évangile, si on leur dit qu'au delà il est une nation chez qui le nom de Jésus n'a pas encore été prononcé, ils ne peuvent s'arrêter; il faut que leur zèle se satisfasse, et qu'ils aillent y répandre la lumière de l'évangile. La difficulté, les dangers, la crainte même d'une mort violente : tout cela ne sert qu'à les animer davantage; ils se croient trop heureux, si, au prix de leur sang, ils peuvent arracher quelques âmes à l'ennemi du salut. C'est ce qui détermina le père Castagnares à entreprendre la conversion des Terènes et des Mataguais.

Sa mission chez les Terènes n'eut pas de succès, et il fut obligé, après bien des fatigues, de revenir à l'habitation de Saint-Ignace. De là il songea à faire l'importante découverte du

fleuve Pilcomayo, dont nous avons déjà parlé, et qui devoit servir à la communication des missions les unes avec les autres. Après avoir navigué soixante lieues, ne pouvant continuer sa route par eau, il prit terre et voyagea à pied en côtoyant le rivage du fleuve. Etrange résolution ! le pieux missionnaire n'ignoroit pas qu'il lui falloit traverser plus de trois cents lieues de pays, qui n'étoient habitées que par des nations féroces et barbares. Il connoissoit la stérilité de ces côtes. Malgré cela, avec dix hommes seulement, et une très modique provision de vivres, il osa tenter l'impossible. Il voyagea dix jours, traversant des terres inondées, dans l'eau jusqu'à la poitrine, se nourrissant de quelques dattes de palmiers, souffrant nuit et jour la persécution des insectes qui épuisoient son sang ; il lui falloit souvent marcher pieds nus dans des marécages couverts d'une herbe dure, et si tranchante, qu'elle ne faisoit qu'une plaie de ses pieds, qui teignoient de sang les eaux qu'il traversoit. Il marcha ainsi, jusqu'à ce qu'ayant perdu toutes ses forces et manquant de tout, il fut obligé de se remettre sur le fleuve pour s'en retourner à l'habitation de Saint-Ignace.

Son repos y fut court : la soif de la gloire de Dieu le pressa d'aller chez les barbares

non  
étoit  
exh  
malg  
den  
les r  
tion  
nemi  
néop  
chris  
fond  
croy  
mais  
mauv  
quère  
il alle  
Il  
temp  
accue  
de c  
troup  
qu'au  
voulo  
s'y ét  
ses g  
envoy  
coupe  
chape

nommés Mataguais. Un Espagnol, dont le nom étoit *Acozar*, sincèrement converti par les exhortations du missionnaire, l'accompagna, malgré les représentations de ses amis et l'évidence du danger. Ils arrivèrent : les barbares les reçurent bien ; mais il y avoit chez une nation avancée dans les terres, un cacique ennemi déclaré des missionnaires, de leurs néophytes et de tout ce qui conduisoit au christianisme. Ce perfide vint inviter le père à fonder une peuplade chez lui. Le missionnaire croyant l'invitation sincère, vouloit s'y rendre ; mais il y eut des Indiens qui connoissoient la mauvaise intention du cacique, et qui ne manquèrent pas d'avertir le père du danger auquel il alloit s'exposer.

Il résolut donc de s'arrêter pendant quelque temps chez les premiers Mataguais qui l'avoient accueilli. Dans cet intervalle il n'y eut point de caresses qu'il ne fit au cacique et à sa troupe. Il le renvoya enfin avec promesse qu'aussitôt qu'il auroit achevé la chapelle qu'il vouloit bâtir, il passeroit dans sa nation pour s'y établir. Le cacique dissimulé se retira avec ses gens. Le père se croyant en pleine sûreté, envoya ses compagnons dans la forêt pour couper les bois propres à la construction de la chapelle, et les Mataguais qui lui étoient fidèle-

les pour les rapporter. Ainsi, il resta presque seul avec l'espagnol Acozar. A peine ceux-ci s'étoient-ils éloignés, qu'un Indien de la suite du traître cacique retourna sur ses pas. Que voulez-vous, lui demanda le père ? Il répondit qu'il revenoit pour chercher son chien qui s'étoit égaré ; mais il ne revenoit que pour remarquer si le père étoit bien accompagné ; et le voyant presque seul, il alla sur le champ en donner avis à son cacique, qui revint à l'instant avec tous ses gens, assaillit le père avec une fureur infernale, et lui ôta sacrilégement la vie. Les autres barbares firent le même traitement à Acozar, qui eut ainsi le bonheur de mourir dans la compagnie de cet homme apostolique. Aussitôt ils mirent la croix en pièces : ils brisèrent tout ce qui servoit au culte divin, et emportèrent triomphants tous les petits meubles du missionnaire, comme s'ils eussent remporté une victoire mémorable. La mort, ou pour mieux dire, le martyre du père Augustin Castagnares arriva le 15 septembre 1744, la cinquante-septième année de son âge.

---

www

Du P.

JE  
messe  
écrire  
aux fa  
été de  
Je s  
Cadix  
pagnie  
page p  
gation  
nous  
alors l  
de lo  
mouill  
riffe,  
pour f  
Je

## LETTRE

Du P. Cat, missionnaire de la Compagnie de Jésus,  
à Monsieur....

A Buenos-Ayres, le 18 mai 1729.

Je me hâte, Monsieur, de remplir la promesse que je vous ai faite en partant, de vous écrire les particularités de mon voyage, qui, aux fatigues près d'un trajet long et pénible, a été des plus heureux.

Je sortis le 8 novembre 1728, de la rade de Cadix, avec trois missionnaires de notre Compagnie. Poussé par un vent favorable, l'équipage perdit bientôt la terre de vue, et la navigation fut si rapide, qu'en trois jours et demi nous arrivâmes à la vue des Canaries. Mais alors le vent ayant changé, nous fûmes obligés de louvoyer jusqu'au 16, jour auquel nous mouillâmes à la baie de Sainte-Croix de Ténériffe, où nous nous arrêtâmes quelque temps pour faire de nouvelles provisions.

Je ne trouve rien de plus ennuyeux que le

séjour d'un vaisseau arrêté dans un port. Heureusement nous ne restâmes pas long-temps dans celui où nous étions, et le 26 janvier nous nous trouvâmes sous le tropique du cancer. Je fus alors témoin d'un spectacle auquel je ne m'attendois guère. On vit paroître tout à coup sur le vaisseau dix ou douze aventuriers que personne ne connoissoit. C'étoient des gens ruinés qui, voulant passer aux Indes pour y tenter fortune, s'étoient glissés dans le navire, parmi ceux qui y avoient porté les provisions, et s'étoient cachés entre les ballots. Ils sortirent de leur retraite les uns après les autres, bien persuadés qu'étant si avancés en mer on ne chercheroit point un port pour les mettre à terre. Le capitaine, indigné de voir tant de bouches surnuméraires, se livra à des transports de fureur qu'on eut bien de la peine à calmer; mais enfin on en vint à bout,

Quoique nous fussions sous la zone torride, nous n'étions cependant pas tout à fait à l'abri des rigueurs de l'hiver, parce que le soleil étoit alors dans la partie du sud, et qu'il régnoit un vent frais qui approchoit de la bise. Mais le printemps survint tout à coup, et quelques semaines après nous éprouvâmes les chaleurs de l'été, qui ne cessèrent pour nous que quand nous eûmes passé le tropique du capri-

corn  
de so  
succ

Le  
jour  
rable  
par s  
seau  
génie  
conn  
cérém  
La ve  
une t  
et pré  
les pa  
certai  
pour  
(c'est  
de la  
gagés  
dire d  
L'édi  
le lur  
l'ordr  
rèren  
plus  
dress  
trois

corne. Alors nous nous trouvâmes en automne , de sorte qu'en moins de trois mois nous eûmes successivement toutes les saisons.

Le 18 de février nous passâmes la ligne. Ce jour sera pour moi un jour à jamais mémorable. On célébra une fête qui vous surprendra par sa singularité. Nous n'avions dans le vaisseau que des Espagnols : vous connoissez leur génie romanesque et bizarre, mais vous le connoîtrez encore mieux par la description des cérémonies qu'ils observent en passant la ligne. La veille de la fête, on vit paroître sur le tillac une troupe de matelots armés de pied en cap, et précédés d'un héraut qui donna ordre à tous les passagers de se trouver le lendemain à une certaine heure sur la plate-forme de la poupe, pour rendre compte au *Président de la ligne* (c'est le nom qu'ils donnent au principal acteur de la comédie) des raisons qui les avoient engagés à venir naviguer dans ces mers, et lui dire de qui ils en avoient obtenu la permission. L'édit fut affiché au grand mâit ; les matelots le lurent les uns après les autres, car tel étoit l'ordre du président, après quoi ils se retirèrent dans le silence le plus respectueux et le plus profond. Le lendemain dès le matin on dressa sur la plate-forme une table d'environ trois pieds de largeur sur cinq de longueur :

on y mit un tapis, des plumes, du papier, de l'encre et plusieurs chaises à l'entour. Les matelots formèrent une compagnie beaucoup plus nombreuse que la veille; ils étoient habillés en dragons, et chacun d'eux étoit armé d'un sabre et d'une lance. Ils se rendirent au lieu marqué au bruit du tambour, ayant des officiers à leur tête. Le président arriva le dernier. C'étoit un vieux Catalan qui marchoit avec la gravité d'un roi de théâtre. Ses manières ridiculement hautaines, jointes à son air original et burlesque, qu'il soutenoit du plus grand sang froid, faisoient bien voir qu'on ne pouvoit choisir personne qui fût plus en état de jouer un pareil rôle.

Aussitôt que le digne personnage fut assis dans le fauteuil qu'on lui avoit préparé, on fit paroître devant lui un homme qui avoit tous les défauts du *Thersite* d'Homère. On l'accusoit d'avoir commis un crime avant le passage de la Ligne. Ce prétendu coupable voulut se justifier, mais le président regardant ses excuses comme autant de manque d'égards, lui donna vingt coups de canne, et le condamna à être plongé cinq fois dans l'eau.

Après cette scène le président envoya chercher le capitaine du vaisseau, qui comparut tête découverte, et dans le plus grand respect.

Interrogé pourquoi il avoit eu l'audace de s'avancer jusque dans ces mers, il répondit qu'il en avoit reçu l'ordre du roi son maître. Cette réponse aigrit le président qui le mit à une amende de cent vingt flacons de vin. Le capitaine représenta que cette taxe excédoit de beaucoup ses facultés; on disputa quelque temps, et, enfin, le président voulut bien se contenter de vingt-cinq flacons, de six jambons, et de douze fromages de Hollande, qui furent délivrés sur le champ.

Les passagers furent cités à leur tour les uns après les autres. Le président leur fit à tous la même demande qu'au capitaine; ils répondirent de leur mieux, mais toujours d'une manière plaisante et digne des interrogations absurdes du président, qui finit sa séance par mettre tout le monde à contribution.

Quand la cérémonie fut achevée, le capitaine et les officiers du vaisseau servirent au président des rafraîchissements de toutes espèces, dont les matelots eurent aussi leur part; mais la scène n'étoit point encore finie. Dès qu'on fut sur le point de se séparer, le capitaine du vaisseau, qui s'étoit retiré quelque temps auparavant, sortit tout à coup de sa chambre, et demanda d'un ton fier et arrogant ce que signifioit cette assemblée? On lui répondit que

c'étoit le cortège du président de la ligne. « Le » président de la ligne! reprit le capitaine en » colère, de qui veut-on me parler? ne suis- » je point le maître ici, et quel est l'insolent » qui ose me disputer le domaine de mon vais- » seau? Qu'on saisisse à l'instant ce rebelle » et qu'on le plonge dans la mer.» A ces mots le président troublé se jeta aux genoux du capitaine, qu'il pria très instamment de commuer la peine; mais tout fut inutile, il fallut obéir. On plongea trois fois dans l'eau sa risible excellence, et ce président si respectable, qui avoit fait trembler tout l'équipage, en devint tout à coup le jouet et la risée. Ainsi se termina la fête.

Peut-être étiez-vous déjà instruit de cet usage; mais vous ignoriez peut-être aussi la manière dont il se pratique parmi les Espagnols, qui surpassent en fait de plaisanteries originales, toutes les autres nations. Je ne suis point entré dans tous les détails de cette fête qui est sujette à bien des inconvénients; je n'ai voulu que vous donner une idée du caractère d'un peuple qu'on ne connoît point encore assez.

Lorsque nous eûmes passé la ligne, nous éprouvâmes des calmes qui nous chagrinerent autant que le passage nous avoit réjouis. Pour

trom  
pren  
un p  
ou s  
suiv  
prim  
le v  
capit  
paire  
rien  
et m  
qui  
pas  
N  
men  
couv  
mal  
pelé  
parc  
tour  
prés  
on s  
la tē  
pois  
s'élā  
le d  
L  
nou

tromper notre ennui, nous nous occupions à prendre des chiens de mer, ou requins. C'est un poisson fort gros, qui a ordinairement cinq ou six pieds de long, et qui aime beaucoup à suivre les vaisseaux. Parmi ceux que nous primes, nous en trouvâmes un qui avoit dans le ventre deux diamans de grand prix que le capitaine s'appropriâ, un bras d'homme et une paire de souliers. La chair de ce poisson n'est rien moins qu'agréable : elle est fade, huileuse et malsaine; il n'y a guère que les matelots qui en mangent, encore n'en mangeroient-ils pas s'ils avoient d'autres mets.

Nous n'avions pour le pêcher d'autre instrument que l'hameçon que nous avions soin de couvrir de viande. Alléché par l'odeur, cet animal venoit accompagné d'autres poissons appelés *romeniros*, qu'on nomme aussi *pilotes*, parce qu'ordinairement ils le précèdent ou l'entourent. Il avaloit le morceau que nous lui présentions, et dès qu'il étoit hors de l'eau, on s'armoit d'un gros bâton et on lui cassoit la tête. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les poissons qui l'accompagnoient, le voyant pris, s'élançoient en foule sur son dos comme pour le défendre, et se laissoient prendre avec lui.

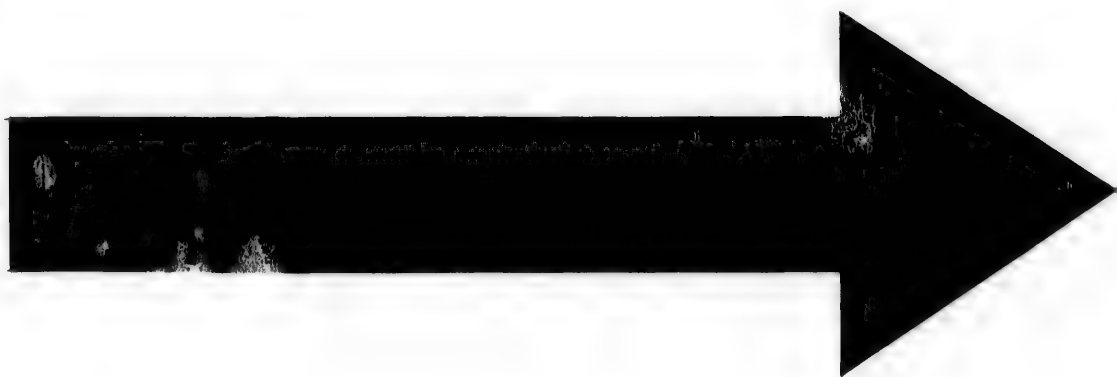
Le requin ne fut pas le seul poisson que nous primes. Il en est un que j'étois fort cu-

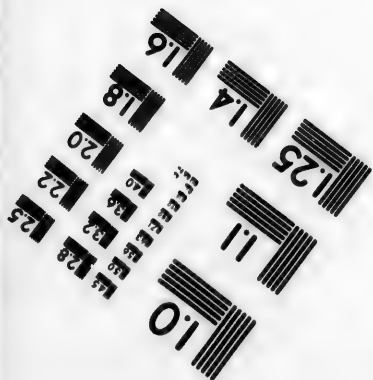
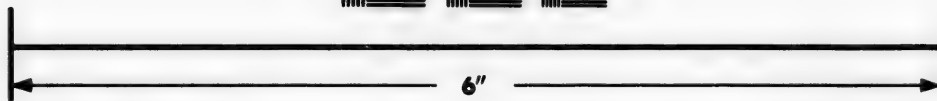
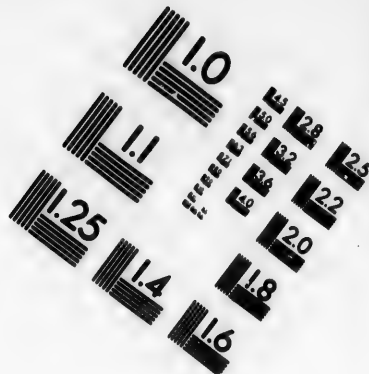
rieux de voir, et je ne tardai pas à me satisfaire : c'étoit le poisson volant. Celui-ci a deux ailes fort semblables à celles de la chauve-souris : on l'appelle *poisson volant*, parce que pour se dérober aux poursuites d'un autre poisson très-vorace, nommé *la bonite*, il s'élance hors de l'eau, et vole avec une rapidité merveilleuse à deux ou trois jets de pierre, après quoi il retombe dans la mer, qui est son élément naturel. Mais comme la bonite est fort agile, elle le suit à la nage, et il n'est pas rare qu'elle se trouve à temps pour le recevoir dans sa gueule au moment où il retombe dans l'eau, ce qui ne manque jamais d'arriver lorsque le soleil, ou le trop grand air commence à sécher ses ailes. Les poissons volants, comme presque tous les oiseaux de mer, ne volent guère qu'en bande, et il en tombe souvent dans les vaisseaux. Il en tomba un sur le nôtre : je le pris dans ma main, et je l'examinai à loisir. Je le trouvai de la grosseur du *mulet de mer*, dont le R. P.... vous a donné la description dans la lettre curieuse qu'il vous écrivit l'an passé. Mais deux choses m'ont extrêmement frappé, c'est sa vivacité extraordinaire et sa prodigieuse familiarité. On dit que cet oiseau aime beaucoup la vue des hommes ; si j'en juge par la quantité qui voltigeoient

sans cesse autour de notre navire, je n'ai aucune peine à le croire : d'ailleurs il arrive souvent que, poursuivi par la bonite, il se réfugie sur le premier vaisseau qu'il rencontre, et se laisse prendre par les matelots qui sont ordinairement assez généreux ou assez peu amateurs de sa chair pour lui rendre la liberté.

Le 26 février nous eûmes le soleil à pic et à midi nous remarquâmes que les corps ne jetoient aucune ombre. Quelques jours auparavant nous avions essuyé une tempête que je ne décrirai point ici ; je vous dirai seulement que ce fut dans cette circonstance que je vis le feu Saint - Elme pour la première fois. C'est une flamme légère et bleuâtre, qui paroît au haut d'un mât ou à l'extrémité d'une vergue. Les matelots prétendent que son apparition annonce la fin des tempêtes ; voilà pourquoi ils portent toujours avec eux une image du Saint dont ce feu porte le nom. Aussitôt que j'aperçus ce phénomène, je m'approchai pour le considérer ; mais le vent étoit si furieux et le vaisseau si agité, que les mouvements divers que j'éprouvois me permirent à peine de le voir quelques instants.

Voici une autre chose que j'ai trouvée digne de remarque. Lorsqu'il pleut sous la zone





# Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503**

24  
23  
22  
21  
20  
19

10  
01  
00

torride, et surtout aux environs de l'équateur, au bout de quelques heures la pluie paroît se changer en une multitude de petits vers blancs assez semblables à ceux qui naissent dans le fromage. Il est certain que ce ne sont point les gouttes de pluie qui se transforment en vers. Il est bien plus naturel de croire que cette pluie, qui est très chaude et très malsaine, fait simplement éclore ces petits animaux, comme elle fait éclore en Europe les chenilles et les autres insectes qui rongent nos espaliers. Quoi qu'il en soit, le capitaine nous conseilla de faire sécher nos vêtements; quelques-uns refusèrent de le faire, mais ils s'en repentirent bientôt après; car leurs habits se trouvèrent si chargés de vers, qu'ils eurent toutes les peines du monde à les nettoyer. Je ne finirois point, mon révérend père, si je vous racontois toutes les petites aventures de notre voyage. Je ne vous parlerai pas même des lieux que nous avons vus sur notre route; n'étant point sorti du vaisseau, je ne pourrois vous en donner qu'une idée imparfaite. Je passerai donc sous silence tout ce qui nous est arrivé jusqu'à notre entrée dans le fleuve de la Plata, dont je crois devoir vous dire un mot.

J'avois ouï dire en Europe que ce fleuve

avoit environ cinquante lieues de large à son embouchure : on ne disoit rien de trop ; je me suis convaincu par moi-même de la vérité du fait. Quand nous partîmes d'une forteresse située à plus de trente lieues de l'embouchure, dans un endroit où la largeur du fleuve est moindre que partout ailleurs, nous perdimmes la terre de vue avant d'arriver au milieu, et nous naviguâmes un jour entier sans découvrir l'autre bord. Arrivé à Buenos-Aires, je suis monté souvent sur une montagne très élevée par un temps fort serein, sans rien découvrir qu'un horizon terminé par l'eau. A la vérité le fleuve de la Plata est d'une profondeur peu proportionnée à sa largeur ; outre cela, il est rempli de bancs de sable fort dangereux, sur lesquels on ne trouve guère que quatre ou cinq brasses d'eau. Le plus périlleux est à l'embouchure ; on le nomme *le banc Anglais*. J'ignore ce qui l'a fait appeler ainsi ; cela vient peut-être de ce que les Anglais l'ont découvert les premiers, ou de ce qu'un vaisseau de leur nation y a échoué. Quoi qu'il en soit, notre capitaine ne connoissoit la Plata que sous le nom redoutable d'*Enfer des pilotes* ; ce n'étoit pas sans raison, car ce fleuve est en effet plus dangereux que la mer même en courroux. En pleine mer, quand les vents

se déchainent, les vaisseaux n'ont pas beaucoup à craindre, à moins qu'ils ne rencontrent dans leur route quelque rocher à fleur d'eau. Mais sur la *Plata* on est sans cesse environné d'écueils; d'ailleurs les eaux s'y élevant davantage qu'en haute mer, le navire court grand risque, à cause du peu de profondeur, de toucher le fond et de s'ouvrir, en descendant de la vague en furie dans l'abîme qu'elle creuse en s'élevant. Nous n'entrâmes dans le fleuve qu'aux approches de la nuit; mais grâce à l'habileté du pilote, la navigation fut si heureuse, que nous abordâmes beaucoup plutôt que nous ne pensions à l'île de *Los-Lobos* (île des Loups). Quoique nous y ayons séjourné quelque temps, je n'ai cependant rien de particulier à vous en écrire, sinon qu'elle n'est pour ainsi dire habitée que par des loups marins. Lorsque ces animaux aperçoivent un bâtiment, ils courent en foule au-devant de lui, s'y accrochent, en considèrent les hommes avec attention, grincent des dents, et se replongent dans l'eau; ensuite ils passent et repassent continuellement devant le navire, en jetant des cris dont le son n'est point désagréable à l'oreille; et lorsqu'ils ont perdu le bâtiment de vue, ils se retirent dans leur île ou sur les côtes voi-

sines  
chass  
vous  
féroce  
fuien  
armé  
pour  
et de  
fleuv  
viag  
son  
extre  
telle  
pron  
foibl  
mtn  
qui  
un  
tabl  
part  
prit  
on  
nav  
trou  
je  
le  
resp  
un

sines. Vous vous imaginez peut-être que la chasse de ces animaux est fort dangereuse. Je vous dirai qu'ils ne sont ni redoutables par leur férocité, ni difficiles à prendre; d'ailleurs ils s'enfuient aussitôt qu'ils aperçoivent un chasseur armé. Leur peau est très belle et très estimée pour la beauté de son poil qui est ras, doux et de longue durée. J'ai vu encore dans le fleuve de la Plata un poisson qu'on appelle *viagros*. Il a quatre longues moustaches; sur son dos est un aiguillon dont la piqure est extrêmement dangereuse; elle est même mortelle lorsqu'on n'a pas soin d'y remédier promptement. Cet aiguillon paroît cependant foible; mais on en jugeroit mal si l'on n'examinoit que les apparences. Voici un trait qui peut vous en donner une idée. Ayant pris un de ces poissons, nous le mîmes sur une table épaisse d'un bon doigt; il la perça de part en part avec une facilité qui nous surprit tous également. Le reste du voyage fut on ne peut pas plus satisfaisant. Après une navigation agréable et tranquille, nous nous trouvâmes à la vue de Buenos-Ayres, d'où je vous écris. Cette ville est, je crois, sous le 32° degré de latitude méridionale. On y respire un air assez tempéré, quoique souvent un peu trop rafraîchi par les vents qui règnent

sir le fleuve. Les campagnes des environs n'offrent que de vastes déserts: l'on n'y trouve que quelques cabanes çà et là, et fort éloignées les unes des autres. Le pêcher est presque le seul arbre fruitier que l'on voit aux environs de Buenos-Ayres. La vigne ne sauroit y venir à cause de la multitude innombrable de fourmis dont cette terre abonde: ainsi l'on ne boit dans ce pays d'autre vin que celui qu'on y fait venir d'Espagne par mer, ou par terre, de Mendoza, ville de Chili, assise au pied des Cordillères, à trois cents lieues de là. A la vérité, ces déserts arides et incultes sont peuplés de chevaux et de bœufs sauvages. Quelques jours après mon arrivée à Buenos-Ayres, un Indien vendit à un homme de ma connoissance huit chevaux pour un baril d'eau-de-vie, encore auroient-ils paru fort chers s'ils n'eussent été d'une extrême beauté; car on en trouve communément à six ou huit francs, même à meilleur marché, si l'on va les chercher à la campagne où les paysans en ont toujours un grand nombre à vendre. Les bœufs ne sont pas moins communs; pour s'en convaincre, on n'a qu'à faire attention à la quantité prodigieuse de leurs peaux qui s'envoient en Europe.

Vous ne serez pas fâché de savoir la manière

dont  
à che  
où ils  
tain  
armé  
guisé  
frapp  
c'est  
qu'ils  
d'adr  
de c  
tomb  
leven  
pour  
mani  
hors  
de t  
tre  
seur  
aprè  
men  
port  
don  
si g  
obs  
min  
gier  
E'p

dont on les prend. Une vingtaine de chasseurs à cheval s'avancent en bon ordre vers l'endroit où ils prévoient qu'il peut y en avoir un certain nombre; ils ont en main un long bâton armé d'un fer taillé en croissant et bien aiguisé; ils se servent de cet instrument pour frapper les animaux qu'ils poursuivent, et c'est ordinairement aux jambes de derrière qu'ils portent le coup, mais toujours avec tant d'adresse, qu'ils ne manquent presque jamais de couper le nerf de la jointure. L'animal tombé bientôt à terre sans pouvoir se relever. Le chasseur, au lieu de s'y arrêter, poursuit les autres, et frappant de la même manière tous ceux qu'il rencontre, il les met hors d'état de fuir, de sorte qu'en une heure de temps, vingt hommes peuvent en abattre sept à huit cents. Lorsque les chasseurs sont las, ils descendent de cheval, et après avoir pris un peu de repos, ils assomment les bœufs qu'ils ont terrassés, en emportent la peau, la langue et le suif, en abandonnent le reste aux corbeaux, qui sont ici en si grande quantité que l'air en est souvent obscurci. On feroit beaucoup mieux d'exterminer les chiens sauvages qui se sont prodigieusement multipliés dans le voisinage de Buenos-Ayre. Ces animaux vivent sous terre,

dans des tanières faciles à reconnoître par les tas d'ossements que l'on aperçoit autour. Comme il est fort à craindre que les bœufs sauvages venant à leur manquer, ils ne se jettent sur les hommes mêmes, le gouverneur de Buenos-Ayres avoit jugé cet objet digne de toute son attention. En conséquence il avoit envoyé à la chasse de ces chiens carnassiers des soldats qui en tuèrent beaucoup à coups de fusil; mais, au retour de leur expédition, ils furent tellement insultés par les enfants de la ville, qui les appeloient *vainqueurs de chiens*, qu'ils n'ont plus voulu retourner à cette espèce de chasse.

Je vous ai dit que le fleuve de la Plata étoit un des plus dangereux de l'Inde; l'Uruguay, son affluent, qui n'en est séparé que par une pointe de terre, ne l'est pas moins. Il est vrai qu'il n'est point rempli de bancs de sable, comme le premier; mais il est semé de rochers cachés à fleur d'eau, qui ne permettent point aux bâtimens à voiles d'y naviguer. Les balsa<sup>s</sup> sont les seules barques qu'on y voie,

<sup>s</sup> Les balsa sont des espèces de radeaux faits de deux canots, qui ne sont autre chose que des troncs d'arbres creusés. On les unit ensemble par le moyen de quelques solives légères, qui portent également sur les deux canots, et y sont solidement attachés.

et l  
caus

C  
neuz  
espè  
d'un  
Il e  
fam  
ceux  
du f  
palm  
en l  
leur  
qua  
la d  
ne  
rem  
des  
plu  
écla  
ses  
vifs  
pid

On  
pla  
bar  
con  
voy

et les seules qui n'y courent aucun risque à cause de leur légèreté.

Ce fleuve est, à ce qu'on dit, très poissonneux. On y trouve des loups marins, et une espèce de porc, appelé *capigua*, du nom d'une herbe que cet animal aime beaucoup. Il est d'une familiarité excessive, et cette familiarité même le rend fort incommode à ceux qui veulent le nourrir. Les deux bords du fleuve sont presque couverts de bois, de palmiers et d'autres arbres assez peu connus en Europe, et qui conservent toute l'année leur verdure. On y trouve des oiseaux en quantité. Je ne m'arrêterai point à vous faire la description de tous ceux que j'y ai vus. Je ne vous parlerai que d'un seul, non moins remarquable par sa petitesse que par la beauté de son plumage. Cet oiseau (*le colibri*) n'est pas plus gros qu'un roitelet; son cou est d'un rouge éclatant, son ventre d'un jaune tirant sur l'or, ses ailes d'un vert d'émeraude. Il a les yeux vifs et brillants, la langue longue, le vol rapide, et les plumes d'une finesse qui surpasse

On les couvre de bambous, et sur cette espèce de plancher on construit avec des nattes une petite cabane couverte de paille ou de cuir, et capable de contenir un lit avec les autres petits meubles d'un voyageur.

tout ce que j'ai vu en ce genre de plus doux et de plus délicat. Cet oiseau, dont le ramage m'a paru beaucoup plus mélodieux que celui du rossignol, est presque toujours en l'air, excepté le matin et le soir, temps auquel il suce la rosée qui tombe sur les fleurs, et qui est, dit-on, sa seule nourriture. Il voltige de branche en branche tout le reste de la journée, et lorsque la nuit tombe, il s'enfonce dans un buisson, ou se perche sur un cotonnier pour y prendre du repos. Cet oiseau conserve encore son éclat après sa mort; et comme il est extraordinairement petit, les femmes des Sauvages s'en font des pendants d'oreilles, et les Espagnols en envoient souvent à leurs amis dans des lettres.

Ces bois dont je viens de vous parler sont remplis de cerfs, de chevrenils, de sangliers et de tigres. Ces derniers sont beaucoup plus grands et plus féroces que ceux d'Afrique. Quelques Indiens m'apportèrent, il y a huit jours, la peau d'un de ces animaux; je la fis tenir droite, et je pus à peine, même en haussant le bras, atteindre à la gueule de l'animal. Il est vrai qu'il étoit d'une taille extraordinaire, mais il n'est pas rare d'en trouver de semblable. Ordinairement ils fuient lorsqu'ils aperçoivent des chasseurs. Cependant, aussitôt

qu'ils se sentent frappés d'une balle ou d'un trait, s'ils ne tombent pas morts du coup, ils se jettent sur celui qui les a frappés avec une impétuosité et une fureur incroyables; on prétend même qu'ils le distingueroient au milieu de cent autres personnes. Le père supérieur des missions de l'Uruguay en fut témoin il y a quelques jours. Il étoit en route avec deux ou trois Indiens qui virent entrer un tigre dans un bois voisin de leur route; aussitôt ils résolurent de l'attaquer. Curieux de voir cette chasse, le père se mit incontinent à l'écart, pour pouvoir sans danger examiner ce qui se passeroit. Les Indiens, accoutumés à ce genre de combat, s'arrangèrent de cette manière. Deux étoient armés de lances, le troisième portoit un mousquet chargé à balles. Celui-ci se plaça entre les deux autres. Tous trois s'avancèrent dans cet ordre et tournèrent autour du bois, jusqu'à ce qu'enfin ils aperçurent le tigre; alors celui qui portoit le mousquet, lâcha son coup et frappa l'animal à la tête. Le missionnaire m'a raconté qu'il vit en même temps partir le coup et le tigre enfoncé dans les lances. Car dès qu'il se sentit blessé, il voulut s'élancer sur celui qui avoit tiré le coup; mais les deux autres prévoyant bien ce qui devoit arriver, avoient tenu leurs

lances prêtes pour arrêter l'animal. Ils l'arrê-  
tèrent en effet, lui percèrent les flancs chacun  
de leur côté, et le tinrent un moment suspendu  
en l'air. Quelques instants après ils prirent  
un de ses petits, qui pouvoit avoir tout au  
plus un mois : je l'ai vu et touché, non sans  
crainte, car tout jeune qu'il étoit il écumoit  
de rage, ses rugissemens étoient affreux, il  
se jetoit sur tout le monde, sur ceux mêmes qui  
lui apportoit à manger, heureusement que  
ses forces ne répondoient point à son courage,  
autrement il les eût dévorés. Voyant donc qu'on  
ne pouvoit l'appriivoiser, et craignant d'ailleurs  
que ses rugissemens ne nous attirassent la  
visite des tigres du voisinage, nous lui atta-  
châmes une pierre au cou et le fîmes jeter dans  
l'Uruguay, sur les bords duquel nous nous  
trouvions alors.

Les Indiens ont encore une manière de faire  
la guerre aux bêtes féroces. Outre la lance,  
l'arc et les flèches, ils portent à leur ceinture  
deux pierres rondes, enfermées dans un sac de  
cuir, et attachées aux deux bouts d'une corde  
longue d'environ trois brasses. Les sacs sont  
de peau de vache. Les Indiens n'ont point  
d'arme plus redoutable. Lorsqu'ils trouvent  
l'occasion de combattre un lion ou un tigre,  
ils prennent une de leurs pierres de la main

ganc  
pen  
se tr  
lanc  
dina  
Qua  
et d  
com  
fléch  
des  
ains  
de  
cerf  
mau  
cets  
cor  
cerf  
pen  
ven  
app  
Le  
des  
aus  
bea  
gra  
por  
esp  
che

gauche, et de la droite font tourner l'autre à peu près comme une fronde, jusqu'à ce qu'ils se trouvent à même de porter le coup, et ils la lancent avec tant de force et d'adresse, qu'ordinairement ils abattent ou tuent l'animal. Quand les Indiens sont à la chasse des oiseaux et des bêtes moins dangereuses, ils ne portent communément avec eux que leur arc et leurs flèches. Rarement arrive-t-il qu'ils manquent des oiseaux, même au vol. Souvent ils tuent ainsi de gros poissons qui s'élèvent au-dessus de la surface de l'eau. Mais pour prendre le cerf, la vigogne, le guanacos et d'autres animaux légers à la course, ils emploient les lacets et les deux pierres attachées au bout de la corde dont j'ai parlé. La vigogne ressemble au cerf pour la forme et l'agilité, mais elle est un peu plus grosse. Du poil qui croît sous son ventre, on fabrique des chapeaux fins, qu'on appelle pour cette raison chapeaux de vigogne. Le poil des côtés sert à faire des serviettes et des mouchoirs fort estimés. Le guanacos tient aussi de la figure du cerf; il est cependant beaucoup plus petit; il a le cou long, de grands yeux noirs, et une tête haute qu'il porte fort majestueusement. Son poil est une espèce de laine assez semblable au poil de chèvre; mais j'ignore l'usage qu'on en fait.

Cet animal est ennemi de la chaleur ; quand le soleil est un peu plus ardent qu'à l'ordinaire, il crie, s'agite et se jette à terre, où il reste quelquefois très long-temps sans pouvoir se relever.

Outre ces animaux, il en est un qui m'a paru fort singulier : c'est celui que les Moxes appellent *orocomo*. Il a le poil roux, le museau pointu, et les dents larges et tranchantes. Lorsque cet animal, qui est de la grandeur d'un gros chien, aperçoit un Indien armé, il prend aussitôt la fuite ; mais s'il le voit sans armes, il l'attaque, le renverse par terre, le foule à plusieurs reprises, et quand il le croit mort, il le couvre de feuilles et de branches d'arbres, et se retire. L'Indien, qui connoît l'instinct de cette bête, se lève dès qu'elle a disparu, et cherche son salut dans la fuite, ou monte sur un arbre, d'où il considère à loisir tout ce qui se passe. L'*orocomo* ne tarde pas à revenir accompagné d'un tigre qu'il semble avoir invité à venir partager sa proie ; mais ne la trouvant plus, il pousse des hurlements épouvantables, regarde son compagnon d'un air triste et désolé, et semble lui témoigner le regret qu'il a de lui avoir fait faire un voyage inutile.

Je ne puis m'empêcher de vous parler en-

core d'une espèce d'ours particulière, qu'on appelle *ours aux fourmis*. Cet animal a , au lieu de gueule, un trou rond toujours ouvert. Le pays produit une quantité prodigieuse de fourmis; l'ours, dont je parle, met son museau à l'entrée de la fourmilière, et y pousse fort avant sa langue, qui est extrêmement pointue; il attend qu'elle soit couverte de fourmis, ensuite il la retire avec promptitude pour les engloutir. Il continue le même jeu, jusqu'à ce qu'il soit rassasié de ce mets favori. Quoique sans dents, il est pourvu néanmoins d'armes terribles. Ne pouvant se jeter sur son ennemi avec fureur, comme font les lions et les tigres, il l'embrasse, il le serre et le déchire avec ses pattes. Cet animal est souvent aux prises avec le tigre; mais comme celui-ci sait faire un aussi bon usage de ses dents, que celui-là de ses griffes, le combat se termine d'ordinaire par la mort des deux combattants. Du reste toutes ces bêtes féroces n'attaquent guère les hommes, à moins qu'elles n'en soient attaquées les premières, de sorte que les Indiens qui le savent, passent souvent les journées entières au milieu des forêts sans courir aucun danger.

Ces différents animaux ne sont pas la seule richesse du pays. Il produit toutes les espèces d'arbres que nous connoissons en Europe. On

y trouve même dans quelques endroits le fameux arbre du *Brésil*, et celui dont on tire cette liqueur célèbre, qu'on appelle *sang de dragon*, et sur laquelle les voyageurs ont débité les fables les plus extravagantes. Je ne vous en dirai rien à présent, parce que je n'en connois point encore toutes les propriétés. Je me réserve à vous les détailler, lorsque j'en serai plus instruit. Le pays produit encore certains fruits singuliers, dont vous serez peut-être bien aise d'avoir quelque idée. Il en est un entr'autres qui ressemble assez à une grappe de raisin; mais cette grappe est composée de grains aussi menus que ceux du poivre. Chaque grain renferme une petite semence qu'on mange ordinairement après le repas, et sa vertu consiste à procurer, quelque temps après, une évacuation douce et facile. Ce fruit qu'on appelle *mbegue*, est d'un goût et d'une odeur fort agréables. Le *pigna*, autre fruit du pays, a quelque ressemblance avec la pomme de pin, c'est ce qui a fait donner le nom de pin à l'arbre qui le produit. Cependant la figure du *pigna* approche davantage de l'artichaut; sa chair, qui est jaune comme celle du coing, lui est fort supérieure, et pour la saveur, et pour le parfum. On estime beaucoup dans le pays une plante nommée *mburusugia*, qui porte une

très  
de la  
de ca  
Quan  
tire  
vertu  
toma  
coë q  
rabo  
ses r  
goût.  
nue s  
conté  
d'un  
que c  
à plu  
tienn  
dans  
fit ve  
réuss  
une s  
un co  
Vous  
cours  
nés c  
cour  
c'est  
lence

très belle fleur, que les Indiens appellent la fleur *de la passion*, et qui se change en une espèce de calebasse de la grosseur d'un œuf de poule. Quand ce fruit est mûr, on le suce, et l'on en tire une liqueur douce et délicate, qui a la vertu de rafraîchir le sang, et de fortifier l'estomac. J'ai vu encore une plante nommée *pacœ* qui produit des cosses longues, grosses, raboteuses, et de différentes couleurs. Ces cosses renferment une espèce de fève de très bon goût. Je ne vous parlerai pas de l'herbe connue sous le nom d'*herbe du Paraguay*; je me contenterai de vous dire que c'est la feuille d'un arbrisseau qui ne se trouvoit autrefois que dans les montagnes de Maracayu, situées à plus de deux cents lieues des peuplades chrétiennes. Lorsque ces peuplades s'établirent dans les terres qu'elles ont défrichées, on y fit venir de jeunes plants de Maracayu, et ils réussirent à merveille. Aujourd'hui il y en a une si grande quantité, que les Indiens en font un commerce considérable avec les Espagnols. Vous n'ignorez pas les calomnies et les discours injurieux que ce commerce a occasionnés contre nous; mais vous savez aussi que la cour d'Espagne n'en a tenu aucun compte: c'est pourquoi je passerai cet article sous silence, pour vous dire un mot du génie et des

mœurs des Indiens encore barbares, qui ne sont soumis à aucunes lois.

Les sauvages ne connoissent entre eux ni princes ni rois. On dit en Europe qu'ils ont des républiques, mais ces républiques n'ont point de forme stable; il n'y a ni lois, ni règles fixes pour le gouvernement civil non plus que pour l'administration de la justice. Chaque famille se croit absolument libre, chaque Indien se croit indépendant. Cependant comme les guerres continuelles qu'ils ont à soutenir contre leurs voisins, mettent sans cesse leur liberté en danger, ils ont appris de la nécessité à former entre eux une sorte de société, et à se choisir un chef, qu'ils appellent *cacique*, c'est-à-dire, capitaine ou commandant. En le choisissant, leur intention n'est pas de se donner un maître, mais un protecteur et un père, sous la conduite duquel ils veulent se mettre. Pour être élevé à cette dignité, il faut auparavant avoir donné des preuves éclatantes de courage et de valeur. Plus un cacique devient fameux par ses exploits, plus sa peuplade augmente, et il aura quelquefois sous lui jusqu'à cent cinquante familles.

Si nous en croyons quelques anciens missionnaires, il y a parmi les caciques des magiciens qui savent rendre leur autorité respec-

tabl  
veng  
entr  
la v  
pas à  
tend  
les a  
dres  
leur  
ment  
caciq  
de la  
son q  
qu'un  
Po  
préter  
que n  
la gra  
l'espr  
après  
joint  
profo  
Le  
dissip  
ment  
dès q  
passe  
sent

table par les maléfices qu'ils emploient pour se venger de ceux dont ils sont mécontents. S'ils entreprennent de les punir publiquement par la voie d'une justice réglée, on ne tarderoit pas à les abandonner. Ces imposteurs font entendre au peuple que les lions, les tigres et les animaux les plus féroces sont à leurs ordres, pour dévorer quiconque refuseroit de leur obéir. On les croit d'autant plus facilement qu'il n'est pas rare de voir ceux que le cacique a menacés tomber dans des maladies de langueur, qui sont plutôt un effet du poison qu'on sait leur faire prendre adroitement qu'une suite de la frayeur qu'on leur inspire.

Pour parvenir à la dignité de cacique, les prétendants ont ordinairement recours à quelque magicien, qui, après les avoir frottés de la graisse de certains animaux, leur fait voir l'esprit de ténèbres dont il se dit inspiré; après quoi il nomme le cacique, à qui il enjoint de conserver toujours une vénération profonde pour l'auteur de son élévation.

Les républiques ou peuplades d'Indiens se dissipent avec la même facilité qu'elles se forment; chacun étant son maître, on se sépare dès qu'on est mécontent du cacique, et l'on passe sous un autre chef. Les effets que laissent les Indiens dans un lieu qu'ils abandon-

nent, sont si peu de chose, qu'il leur est aisé de réparer bientôt leur perte. Leurs demeures ne sont que de misérables cabanes bâties au milieu des bois avec des bambous ou des branches d'arbres, posées, les unes auprès des autres, sans ordre et sans dessin. La porte en est ordinairement si étroite et si basse, qu'il faut pour ainsi dire se traîner à terre pour y entrer. Demandez-leur la raison d'une structure si bizarre : ils vous répondront froidement que c'est pour se défendre des mouches, des cousins et de quelques autres insectes dont je ne me rappelle point les noms.

Les Indiens vivent, comme vous savez, du produit de leur chasse et de leur pêche, de fruits sauvages, du miel qu'ils trouvent dans les bois, ou de racines qui naissent sans culture. Les sangliers et les cerfs sont en si grande quantité dans les forêts, qu'en peu d'heures les sauvages peuvent renouveler leurs provisions. Mais afin d'en avoir toujours en abondance, ils changent souvent de demeure, et voilà la raison qui les empêche de se rassembler en grand nombre dans un même lieu. Ces changements sont sans contredit un des plus grands obstacles à leur conversion.

Les sauvages sont presque tous d'une taille haute. Ils sont agiles et dispos. Les traits de

leur  
des  
reco  
croit  
parti  
avoir  
dant  
port  
tour  
res  
émer  
Dans  
auto  
plum  
assez  
une  
des  
sont  
se co  
anim  
et en  
L  
qual  
que  
de b  
les a  
Ce  
aucu

leur visage ne diffèrent pas beaucoup de ceux des Européens. Cependant il est facile de les reconnoître à leur teint basané. Ils laissent croître leurs cheveux, parce qu'une grande partie de la beauté consiste, selon eux, à les avoir extrêmement longs. Il n'est rien cependant qui les défigure davantage. La plupart ne portent point de vêtements; ils se mettent autour du cou, en guise de collier, certaines pierres brillantes, que l'on prendroit pour des émeraudes ou pour des rubis encore bruts. Dans les jours de cérémonie, ils s'attachent autour du corps une bande ou ceinture faite de plumes de différentes couleurs, dont la vue est assez agréable. Pour les femmes, elles portent une espèce de chemise, appelée *tipoy*, avec des manches assez courtes. Les peuples qui sont plus exposés ou plus sensibles au froid, se couvrent de la peau d'un bœuf ou d'un autre animal. En été, ils mettent le poil en dehors, et en hiver, ils le tournent en dedans.

L'adresse et la valeur sont presque les seules qualités dont les sauvages se piquent, et presque les seules qu'ils estiment. On leur apprend de bonne heure à tirer de l'arc, et à manier les autres armes qui sont en usage parmi eux. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il n'en est aucun qui ne soit extraordinairement habile

dans ces sortes d'exercices ; jamais ils ne manquent leur coup , même en tirant au vol. Les massues dont ils se servent dans les combats , sont faites d'un bois dur et pesant ; elles sont tranchantes des deux côtés , fort épaisses au milieu , et se terminent en pointe. A ces armes offensives , quelques-uns ajoutent , lorsqu'ils vont à la guerre , un grand bouclier d'écorce , pour se mettre à couvert des traits de leurs ennemis.

Ces peuples sont si vindicatifs , que le moindre mécontentement suffit pour faire naître entre deux peuplades la guerre la plus cruelle. Il n'est pas rare de les voir prendre les armes pour disputer à quelque peuple voisin un morceau de fer , plus estimé chez eux que l'or et l'argent ne le sont en Europe. Quelquefois ils s'arment par pur caprice , ou simplement pour s'acquérir une réputation de valeur. Les Européens ne sont peut-être guère en état de sentir ce qu'il y a de barbare dans un pareil procédé. Accoutumés eux-mêmes à s'armer quelquefois sans raison les uns contre les autres , leur conduite diffère peu en cela de celle des Indiens ; mais ce qui inspirera sans doute de l'horreur pour ces derniers , c'est l'inclination qu'ils ont à se nourrir de chair humaine. Lorsqu'ils sont en guerre , ils font le

plus qu'ils peuvent de prisonniers, et les mangent au retour de leur expédition. En temps même de paix les Indiens d'une même peuplade se poursuivent les uns les autres, et se tendent mutuellement des pièges pour assouvir leur appétit féroce. Cependant il faut convenir qu'il en est beaucoup parmi eux qui ont horreur de cette barbare coutume. J'en ai vu d'un caractère doux et paisible; ceux-ci vivent tranquilles chez eux; s'ils prennent les armes contre leurs voisins, ce n'est que quand la nécessité les y contraint; mais alors ce sont les plus redoutables dans les combats.

Vouloir entreprendre de vous faire une peinture des mœurs qui conviennent également à tous les peuples sauvages de l'Inde, ce seroit former un projet impossible. Vous concevez que les usages et les coutumes doivent varier presque à l'infini. Je me contente donc de rapporter ce qui m'a paru le plus universellement établi parmi eux. On peut cependant dire en général qu'il y a deux espèces d'hommes dans le pays dont je parle. Les uns sont absolument barbares; les autres conservent, jusque dans le sein même de la barbarie, une douceur, une droiture, un amour de la paix, et mille autres qualités estimables, qu'on est tout étonné de trouver dans des hommes sans édu-

cation , et pour ainsi dire sans principes. Les historiens, faute de remarquer cette différence, ont été peu d'accord sur le génie et le caractère des Indiens. Tantôt on nous les représente comme des gens grossiers et stupides , aussi bornés dans leurs vues , qu'inconstants et légers dans leurs résolutions ; capables d'embrasser aujourd'hui le christianisme , et de retourner demain dans leurs bois. Tantôt on nous les peint comme des hommes d'un tempérament vif et plein de feu , d'une patience admirable dans le travail , d'un esprit pénétrant , d'une intelligence vaste , et enfin , d'une docilité singulière aux ordres de ceux qui ont droit de leur commander. Telle est l'idée que Barthélemi de *Las-Casas* nous donne des Indiens qui habitoient le Mexique et le Pérou , lorsque les Espagnols y abordèrent pour la première fois. Cet écrivain célèbre auroit dû observer que ces peuples étoient déjà civilisés. Ils avoient en effet un roi environné d'une cour nombreuse , ce qui ne se trouve dans aucune contrée de l'Amérique méridionale. Ce seroit donc à tort qu'on voudroit juger des autres Indiens par ceux-là. Les bonnes et les mauvaises coutumes établies dans chaque canton passent des pères aux enfants , et la bonne ou la mauvaise éducation qu'on y reçoit , l'emporte presque tou-

jours sur le caractère propre des particuliers. Il n'est pas surprenant que des nations errantes et sauvages, telles que la plupart de celles du Paraguay, connoissent si peu la beauté de l'ordre, et les charmes de la société. Il n'est pas étonnant non plus que leurs jeunes gens étant mal élevés, et n'ayant sous les yeux que de mauvais exemples, se livrent si facilement à la débauche et à la dissolution. Je trouve encore moins étrange qu'étant accoutumés, comme ils le sont, dès leur plus tendre enfance, à la chasse et à la pêche, exercices fatigants, qui ne sont cependant pas sans plaisirs, ils négligent si fort le soin de cultiver les campagnes.

La saison des pluies est pour eux un temps de réjouissances. Leurs festins et leurs danses durent ordinairement trois jours et trois nuits de suite, dont ils passent la plus grande partie à boire, mais il arrive très souvent que les fumées de la *chicha* venant à leur troubler le cerveau, ils font succéder les disputes, les querelles et les meurtres à la joie, aux plaisirs et aux divertissements. Il est permis aux caciques d'avoir plusieurs femmes; les autres Indiens n'en peuvent avoir qu'une. Mais si par hasard ils viennent à s'en dégoûter, ils ont droit de la renvoyer et d'en prendre une au-

tre: Jamais un père n'accorde sa fille en mariage, à moins que le prétendant n'ait donné des preuves non équivoques de son adresse et de sa valeur. Celui-ci va donc à la chasse, tue le plus qu'il peut de gibier, l'apporte à l'entrée de la cabane où demeure celle qu'il veut épouser, et se retire sans dire mot. Par l'espèce et la quantité du gibier, les parents jugent si c'est un homme de cœur et s'il mérite d'obtenir leur fille en mariage.

Il y a beaucoup d'Indiens qui n'ont point d'autre lit que la terre ou quelques ais, sur lesquels ils étendent une natte de jonc et la peau des animaux qu'ils ont tués. Ils se croient fort heureux lorsqu'ils peuvent se procurer un *hamac* (espèce de filet suspendu entre quatre pieux); quand la nuit arrive, ils le suspendent à des arbres pour y prendre leur repos.

L'orateur romain dit quelque part, qu'il n'y a aucun peuple dans le monde qui ne reconnoisse un Être suprême, et qui ne lui rende hommage. Ces paroles se vérifient parfaitement bien à l'égard de certains peuples du Paraguay, peuples grossiers et barbares, dont quelques-uns, à la vérité, ne rendent aucun culte à Dieu, mais qui sont persuadés de son existence, et qui le craignent beaucoup. Ils sont également persuadés que l'ame ne périt point avec le

corps, du moins je l'ai jugé ainsi par le soin avec lequel ils ensevelissent leurs morts. Ils mettent auprès d'eux des vivres, un arc, des flèches et une massue, afin qu'ils puissent pourvoir à leur subsistance dans l'autre vie, et que la faim ne les engage pas à revenir dans le monde pour tourmenter les vivants. Ce principe universellement reçu parmi les Indiens est d'une grande utilité pour les conduire à la connoissance de Dieu. Du reste la plupart s'embarrassent très peu de ce que deviennent les ames après la mort.

Les Indiens donnent à la lune le titre de mère, et l'honorent en cette qualité. Lorsqu'elle s'éclipse, on les voit sortir en foule de leurs cabanes, en poussant des cris et des hurlements épouvantables, et lancer dans l'air une quantité prodigieuse de flèches pour défendrer l'astre de la nuit des chiens qu'ils croient s'être jetés sur lui pour le déchirer. Plusieurs peuples de l'Asie, quoique civilisés, pensent sur les éclipses de lune à peu près comme les sauvages de l'Amérique. Quand il tonne, ces nations s'imaginent que l'orage est suscité par l'ame de quelqu'un de leurs ennemis morts, qui veut venger la honte de sa défaite. Les sauvages sont très superstitieux dans la recherche de l'avenir; ils consultent souvent

le chant des oiseaux , le cri de certains animaux , et les changements qui surviennent aux arbres. Ce sont leurs oracles , et ils croient pouvoir en tirer des connoissances certaines sur les accidents fâcheux dont ils sont menacés.

N'attendez pas de moi que je vous détaille les différents points de la religion de ces barbares. D'abord je ne la connois que fort imparfaitement. Outre cela , comme chaque peuple a son culte , ses cérémonies et ses dieux particuliers , je ne finirois pas si je voulois vous en faire une description exacte et complète. Peut-être qu'un jour je pourrai vous donner cette satisfaction ; mais auparavant je veux tout voir par moi-même , pour ne rien vous marquer que de certain. J'ai l'honneur d'être en l'union de N. S. J. C. , etc.

---

---

**LETTRE**

Du P. Antoine Sepp, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. Guillaume Stinglhaim, provincial de la même Compagnie dans la province de la Haute-Allemagne.

MON RÉVÉREND PÈRE,

*La paix de N. S.*

LA mission du Paraguay, une des plus florissantes que nous ayons dans le nouveau Monde, mérite certainement votre attention, et celle de toutes les personnes qui s'intéressent à la propagation de la foi. La grâce que Dieu m'a faite de m'y consacrer depuis plusieurs années, me met en état de vous en donner des connoissances, qui vous apprendront les qualités que doivent avoir ceux qui vous pressent de les envoyer partager avec nous les travaux de la vie apostolique. Au reste je ne vous entretiendrai ici que de ce qui me regarde, laissant aux autres missionnaires le soin d'informer

leurs amis qui sont en Europe, de ce qui se passe dans les nouvelles missions qui leur sont confiées.

Il y a peu d'années qu'on avoit formé le dessein de porter la foi chez des peuples infidèles, qu'on appelle ici *Tscharos*. Ils sont presque aussi féroces que les bêtes parmi lesquelles ils vivent; ils vont quasi tout nus, et ils n'ont guère de l'homme que la figure. Il ne faudroit point d'autre preuve de leur barbarie, que la bizarre coutume qu'ils observent à la mort de leurs proches. Quand quelqu'un vient à mourir, chacun de ses parents doit se couper l'extrémité des doigts de la main ou même un doigt tout entier, pour mieux témoigner sa douleur; s'il arrive qu'il meure assez de personnes pour que leurs mains soient tout à fait mutilées, ils vont aux pieds, dont ils se font pareillement couper les doigts, à mesure que la mort leur enlève quelque parent.

On songea donc à civiliser ces barbares, et à leur annoncer l'évangile. On jeta les yeux pour cela sur deux missionnaires pleins de zèle et de courage : le P. Antoine Bohm, qui est mort depuis quelque temps de la mort des saints, et le P. Hyppolite Doctili, italien. L'un et l'autre ont acquis un grand usage de traiter avec les Indiens, par le grand nombre de na-

tions du Paraguay qu'ils ont converties à la foi.

Un de ces Indiens , nommé *Morcira* , qui étoit fort accrédité parmi ses compatriotes , et qui entendoit assez bien la langue espagnole , s'offrit aux missionnaires pour leur servir d'interprète. L'offre fut acceptée avec joie : c'étoit un imposteur qui abusoit de la confiance des deux hommes apostoliques , et qui , loin d'entrer dans leurs vues , ne cherchoit qu'à rendre odieux le nom chrétien. Lorsque les pères expliquoient à ces infidèles les vérités de la religion , le perfide trucheman , au lieu d'interpréter leurs paroles dans la langue du pays , les avertissoit de se précautionner contre la tyrannie des Espagnols , et leur faisoit entendre que ces nouveaux venus ne pensoient qu'à les attirer peu à peu vers leurs peuplades , afin de les livrer ensuite aux ennemis de la nation , et de les jeter dans un cruel esclavage.

Il n'en fallut pas davantage pour irriter tous les esprits contre les missionnaires : on prenoit déjà des mesures pour les massacrer. Le P. Bohm eût été sacrifié le premier à leur fureur , si un néophyte qui l'accompagnoit , n'eût arrêté le bras d'un de ces barbares , déjà levé pour lui décharger un coup de massue sur la tête. Des dispositions si éloignées du christianisme ,

furent juger aux deux missionnaires qu'il n'étoit pas encore temps de travailler à la conversion de ces peuples , et ils se retirèrent pénétrés de douleur.

Peu de jours après leur départ , le même Moreira , qui avoit fait échouer par ses artifices le projet des missionnaires , parut dans ma peuplade , qui n'est pas éloignée des terres habitées par ceux de sa nation. La pensée me vint de gagner cette ame endurcie depuis long-temps dans toute sorte de crimes , et dont l'aversion pour le christianisme sembloit être insurmontable. Je l'engageai peu à peu par des démonstrations d'amitié à venir dans ma cabane , je l'y reçus avec tendresse , je lui donnai de l'herbe du Paraguay , et je lui fis d'autres petits présents que je savois devoir lui être agréables.

Ces marques d'affection l'apprivoisèrent insensiblement. Attiré par mes caresses et par mes libéralités , il vint toutes les semaines me rendre quelques visites ; il m'amena même son fils. Quand je crus l'avoir gagné tout à fait , je lui représentai fortement le déplorable état dans lequel il vivoit ; je lui fis sentir qu'étant dans un âge avancé , il devoit bientôt paroître au tribunal du souverain juge , et qu'il devoit s'attendre à des supplices éternels , si , conti-

quant à fermer les yeux à la lumière qui l'avoit tant de fois éclairé, il persévéroit dans son infidélité. Je l'embrassai en même temps, et je le conjurai d'avoir pitié de lui-même. Je m'aperçus qu'il s'attendrissoit, et aussitôt je le mis lui et son fils entre les mains de quelques néophytes, pour le retenir dans la peuplade. Il est maintenant entièrement changé; il se rend exactement à l'église avec les autres fidèles; quoiqu'il ait soixante ans, il ne fait nulle difficulté de s'asseoir au milieu des enfants, de faire le signe de la croix, et d'apprendre comme eux le catéchisme, il récite le rosaire avec les néophytes; enfin c'est sincèrement qu'il est converti, et il y a lieu de croire que son exemple produira aussi la conversion de ses compatriotes: sa femme l'a déjà suivi avec dix familles de la même nation qui demandent le baptême, et qui demeurent dans ma peuplade pour se faire instruire.

Le fils de Moreira, touché de la grâce que Dieu lui avoit faite de l'appeler au christianisme, ne songea plus qu'à procurer le même bonheur à ceux qui lui étoient le plus chers. Il alla lui-même chercher sa femme, et l'amena à la peuplade. Elle a un frère marié dans le même pays, qui a voulu l'y accompagner, et il me presse maintenant de le mettre au rang des chrétiens.

Quelques jours après son arrivée, la femme de ce dernier se présenta à moi presque demi morte de lassitude, et de la longue abstinence qu'elle avoit gardée. « Il y a long-temps, » me dit-elle en m'abordant, que je désire » d'embrasser le christianisme. Quand je me » suis vue abandonnée de mon mari, je n'ai » plus pensé qu'à exécuter mon dessein : j'ai » donc pris le parti de venir le joindre; mais j'ai » eu le malheur de plaire à de jeunes Indiens, » qui se doutant de ma résolution, ne me per- » doient pas de vue, et cherchoient à me rete- » nir malgré moi, pour me faire enfin consen- » tir à leurs passions brutales. Je me suis » échappée pendant la nuit, et lorsque je me » croyois fort éloignée d'eux, je les ai aperçus » dès la pointe du jour qui me poursuivoient. » J'avois beau courir, ils étoient sur le point » de m'atteindre. Dans l'extrémité où je me trou- » vois, je me suis jetée dans un marais qui » étoit tout proche; j'y ai demeuré tout le » jour enfoncée dans la boue jusqu'au cou. La » crainte que j'avois d'être déconverte, me je- » toit dans de continuelles alarmes, et ne me » laissoit pas la liberté de faire attention à ce » que je souffrois dans un lieu si incommode. » Enfin j'ai cru qu'à la faveur de la nuit je pou- » vois sortir de mon marais, et continuer ma

» route en toute sûreté. Le Seigneur, qui m'a  
» protégé dans cette fâcheuse conjoncture, a  
» guidé mes pas vers vous, et je sens que votre  
» présence me fait oublier toutes mes fatigues :  
» aidez-moi, mon père, dans le dessein que  
» j'ai d'entrer dans la voie du salut, c'est l'u-  
» nique chose après laquelle je soupire, et c'est  
» aussi la seule qui ait pu vous porter à venir  
» demeurer au milieu de nous. »

Un si grand courage dans une personne du sexe, à quelque chose de bien extraordinaire. Je ne jugeai pas qu'elle eût besoin d'autre épreuve pour me convaincre de la sincérité de ses dispositions; c'est pourquoi, aussitôt qu'elle fut instruite, je lui administrai le saint baptême. La ferveur de sa piété répond parfaitement à la fermeté qu'elle a fait paroître, pour rompre les liens qui l'attachoient à l'idolâtrie.

Je jouissois de la douceur que goûte un missionnaire à retirer des âmes égarées du chemin de la perdition, lorsque je reçus ordre de mes supérieurs de me rendre à Notre-Dame de Foi. C'est une des peuplades les plus nombreuses et les plus étendues qui soient dans le Paraguay, située aux bords du fleuve Parana. Le P. Ferdinand de Orga, qui gouvernoit cette église, n'étoit plus en état de remplir ses fonctions, soit à cause de son grand âge, qui

passoit quatre-vingts ans , soit à cause de plusieurs infirmités , fruit de ses longs travaux.

Ce bon vieillard me témoigna l'excès de sa joie par l'abondance des larmes qu'il répandit en m'embrassant. En effet , jamais cette chrétienté n'eut plus besoin d'être secourue que dans le temps que j'y arrivai. La peste qui étoit répandue dans tout le Paraguay, se faisoit déjà sentir dans la peuplade, et elle y fit en peu de temps de plus grands ravages que partout ailleurs. Elle commençoit d'abord par de petites pustules qui couvroient tout le corps de ceux qui en étoient frappés ; ensuite elle saisissoit le gosier, et portoit un feu dévorant dans les entrailles , qui desséchant l'humide radical, affoiblissoit l'estomac, et causoit un dégoût universel, ce qui étoit suivi de la pourriture des intestins, et d'un flux de sang continu. Les enfants mêmes qui étoient encore dans le sein de leur mère , n'étoient pas épargnés. Plusieurs de ces enfants naissoient avant le terme ordinaire ; mon attention étoit de les baptiser aussitôt, car ils mouroient tous le même jour qu'ils étoient nés.

Comme il me falloit pourvoir aux besoins du corps et de l'ame de tant de malades et de mourans , il ne m'eût pas été possible de visiter chaque jour toutes les maisons de la peuplade ;

ainsi, afin d'être plus à portée de les secourir, je pris le parti de les rassembler tous dans un même lieu. Je choisis pour cela un bâtiment fort vaste où se fabriquoit la tuile, dont je fis une espèce d'hôpital. J'y fis transporter dans leurs hamacs tous ceux qui ressembloient les premières atteintes du mal contagieux; je plaçai les hommes d'un côté et les femmes de l'autre; je pratiquai aussi un lieu séparé pour celles qui étoient enceintes, et on m'avertissoit aussitôt que quelque enfant venoit au monde, afin de le baptiser sur le champ.

Mon premier soin étoit d'administrer les sacrements à chaque malade, et de le disposer à une sainte mort. Ensuite, je leur donnois les remèdes que je croyois pouvoir les guérir, et qui effectivement en ont tiré plusieurs des portes de la mort. J'appris à quelques Indiens la manière dont ils devoient s'y prendre pour saigner. Le premier couteau, ou quelque autre outil semblable, leur servoit de lancette, et en peu de temps ils ouvrirent la veine à plus de mille personnes. Je parcourois plusieurs fois le jour chaque hamac, soit pour porter des bouillons aux malades, soit pour leur faire boire de l'eau de limon, afin de rafraîchir leurs entrailles. Comme la malignité de la contagion se jetoit presque toujours sur leurs

yeux ou sur leurs oreilles, en sorte qu'ils étoient en danger de demeurer sourds ou avengles le reste de leur vie, je faisois une autre tournée, suivi d'un Indien qui leur ouvroit les yeux, tandis, qu'à la faveur d'un long tuyau, j'y soufflois du sucre candi en poudre, ou bien je leur mettois dans l'oreille de petites boules de coton imbibées de vinaigre. Telles furent pendant près de trois mois mes occupations de chaque jour, qui me laissoient à peine le temps de prendre un morceau à la hâte et de réciter mon office.

Ces remèdes, que Dieu m'inspira de leur donner, eurent tout le succès que je pouvois souhaiter; ils rendirent la santé à un grand nombre de ces pauvres gens, qui étant dépourvus de tout secours humain, n'auroient jamais pu résister à la violence du mal. J'attribue aussi la guérison subite de plusieurs à une protection sensible de la sainte Vierge, qu'ils invoquoient lorsqu'ils étoient sur le point de rendre le dernier soupir. J'avois dressé un autel au milieu de la salle, et j'y avois posé sa statue, au pied de laquelle je mis un morceau de la statue miraculeuse de Notre-Dame d'Oëtingen, qui m'a été donné par les chanoines de cette ville, lorsque je partis de Bavière pour la mission du Paraguay.

te qu'ils  
ours ou  
isois une  
leur ou-  
eur d'un  
candi en  
l'oreille  
es de vi-  
de trois  
our, qui  
endre un  
office.  
de leur  
pouvois  
un grand  
tant dé-  
auroient  
nal. J'at-  
usieurs à  
Vierge,  
t sur le  
J'avois  
e, et j'y  
quelle je  
leuse de  
é donné  
sque je  
raguay.

Le temps ne me permet pas d'entrer dans le détail de toutes les faveurs que la sainte Vierge répand sur nos Indiens; les moins crédules parmi eux en sont tellement frappés, qu'ils la réclament dans tous leurs besoins; et ce n'est pas en vain qu'ils ont recours à cette mère de miséricorde; nous avons encore éprouvé tout récemment l'effet de ses bontés. La peste ayant cessé d'affliger nos néophytes, s'étoit répandue dans les campagnes; le blé, qui étoit déjà en fleur, se trouva tout corrompu par l'infection de l'air; on ne doutoit plus que la disette ne devînt universelle, et que la famine ne fit périr ceux que les maladies contagieuses avoient épargnés.

Dans l'extrême consternation où l'on étoit, il me vint dans l'esprit de faire une procession générale, et de porter la statue de la sainte Vierge dans toutes les campagnes. Cette procession se fit avec un grand ordre; tous les habitants de la peuplade, jusqu'aux plus petits enfants, y assistèrent, et jamais ils ne donnèrent des marques plus véritables de leur piété. La confiance que nous avions eue en la Mère de Dieu ne fut pas vaine; les campagnes prirent aussitôt une face nouvelle, et la récolte fut des plus abondantes, en sorte même que nous fûmes en état d'assister les

peuplades voisines, que la stérilité faisoit beaucoup souffrir.

Je me croyois à la fin de toutes mes fatigues, et je commençois à respirer, lorsque je me sentis attaqué à mon tour d'une maladie qui me fit croire que je touchois à ma dernière heure; je tombai tout à coup dans une faiblesse extrême, accompagnée d'un dégoût général de toutes choses. On jugea que le repos et le changement d'air pourroient me rétablir; ainsi je quittai le climat sec et brûlant où j'étois pour me rendre sur les bords du fleuve Uruguay, où l'air est beaucoup plus doux et plus tempéré. Mon départ coûta bien des larmes à ces pauvres Indiens, qui me regardoient comme leur libérateur; je n'avois pas moins de peine à me séparer d'eux; mais dans l'état de langueur où je me trouvois, ma présence leur étoit absolument inutile. Ainsi je me trainai comme je pus jusqu'à la peuplade de Saint-François-Xavier, où à peine eus-je demeuré quelques jours, que je sentis mes forces revenir peu à peu, et que ma santé fut bientôt rétablie.

Le Seigneur, en me rendant la vie, lorsque je me croyois à la fin de ma course, me destinoit à d'autres travaux. La peuplade de Saint-Michel, la plus grande qui soit dans le Para-

guay, étoit devenue si nombreuse, qu'un missionnaire ne pouvoit plus suffire à l'instruction de tant de peuples; l'église, quoique fort vaste, ne pouvoit plus les contenir, et les campagnes capables de culture ne rapportoient que la moitié des grains nécessaires pour leur subsistance. C'est ce qui fit prendre la résolution de partager la peuplade, et d'en tirer de quoi établir ailleurs une colonie. On me chargea de l'exécution de cette entreprise, dont je comprenois toute la difficulté. Il s'agissoit de conduire quatre à cinq mille personnes dans une rase campagne, d'y bâtir des cabanes pour les loger, et de défricher des terres incultes pour en tirer de quoi les nourrir. Je savois d'ailleurs combien les Indiens sont attachés au lieu de leur naissance, et l'aversion extrême qu'ils ont pour toute sorte de travail. Les autres difficultés que je prévoyois ne me paroissoient pas moins grandes.

Néanmoins, regardant l'ordre de mes supérieurs comme me venant de Dieu même, plus j'avois sujet de me défier de mes propres forces, plus je m'appuyai sur le secours du Ciel; et à l'instant toutes mes répugnances s'évanouirent. J'assemblai donc les principaux caciques, (ce sont les chefs des premières familles, qui ont dans leur dépendance quarante, cin-

quante, et quelquefois cent Indiens, dont ils sont absolument les maîtres). Je leur représentai la nécessité où l'on étoit de diviser leur peuplade, à cause de la multitude excessive de ses habitants; qu'ils devoient faire un sacrifice à Dieu de l'inclination qu'ils avoient à demeurer dans une terre qui leur étoit si chère; que je ne leur demandois rien que je n'eusse pratiqué moi-même, puisque j'avois quitté ma patrie, mes parents et mes amis, pour venir demeurer parmi eux, et leur enseigner le chemin du Ciel; qu'au reste, ils pouvoient compter que je ne les abandonnerois pas; qu'ils me verroient marcher à leur tête, et partager avec eux leurs plus rudes travaux.

Ces paroles, que je prononçai d'une manière tendre, firent une telle impression sur leurs esprits, qu'à l'instant vingt-un caciques, et sept cent cinquante familles se joignirent à moi, et s'engagèrent à me suivre partout où je voudrois les conduire. Ils renouvelèrent leurs promesses à l'arrivée du P. Provincial : *Payguacu*, s'écrièrent-ils en leur langue, *aguy yebete yebi yebi oro eniche angandebe*; c'est-à-dire, *grand Père*, (ils appellent ainsi le P. Provincial), nous vous remercions de la visite que vous voulez bien nous rendre; nous irons volontiers où vous souhaitez.

Il n'y a que Dieu qui ait pu mettre dans le cœur de ces Indiens une disposition si prompte. Dès-lors je jugeai favorablement du succès, et je ne songeai plus qu'à me mettre en chemin pour chercher un lieu propre à fonder la nouvelle colonie. Les principaux caciques m'accompagnèrent à cheval; nous marchâmes toute la journée vers l'orient; et enfin nous découvrîmes sur le soir un vaste terrain, environné de collines et de bois fort touffus. Au haut de ces collines nous trouvâmes quatre sources extrêmement claires, dont les eaux serpentoient lentement dans les campagnes, et descendoient dans le fond de la vallée, où elles formoient une petite rivière assez agréable. Les rivières sont nécessaires dans une habitation d'Indiens, parce que ces peuples étant d'un tempérament fort-chaud, ont besoin de se baigner plusieurs fois le jour. J'ai même été surpris de voir que, lorsqu'ils ont mangé, le pain étoit l'unique remède qui les guérissoit de leur indigestion.

Nous entrâmes ensuite dans les bois, où nous fîmes lever quantité de cerfs et d'autres bêtes fauves. La situation d'un lieu si commode nous détermina à y établir notre peuplade. Le lendemain, qui étoit la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, nous montâmes au plus haut de la

colline, et j'y plantai une croix fort élevée pour prendre possession de cette terre au nom de Jésus-Christ. Tous nos Indiens l'adorèrent en se prosternant, après quoi ils chantèrent le *Te Deum* en action de grâces.

Je portai aussitôt à la peuplade de Saint-Michel l'agréable nouvelle de la découverte que nous venions de faire. Tous les Indiens destinés à peupler la nouvelle colonie, se disposèrent au départ, et firent provision des outils qu'ils purent trouver, soit pour couper le bois, soit pour mettre les terres en état d'être cultivées : ils conduisirent aussi un grand nombre de bœufs propres au labour. Je ne jugeai pas à propos que leurs femmes et leurs enfants les suivissent, jusqu'à ce que la peuplade commençât à se former, et que la terre eût porté de quoi fournir à leur subsistance.

Les caciques commencèrent d'abord par faire le partage des terres que devoit posséder chaque famille; ensuite ils semèrent quantité de coton. Cette plante vient fort bien dans les campagnes du Paraguay. La semence en est noire et de la grosseur d'un pois; l'arbre croît en forme de buisson, il porte dès la première année, il faut le tailler chaque année comme on taille la vigne en Europe. La fleur paroît vers le mois de décembre ou de janvier:

elle ressemble assez à une tulipe jaune. Au bout de trois jours elle se fane et se détache. Un bouton lui succède, qui mûrit peu à peu : il s'ouvre vers le mois de février, et il en sort un flocon de laine fort blanche. C'est de cette laine que les Indiens font leurs vêtements. Les missionnaires apportèrent autrefois du chanvre d'Espagne : il croît dans ce pays aussi facilement que croît le coton ; mais l'indolence des femmes indiennes ne put s'accommoder de toutes les façons qu'il faut donner au chanvre pour le mettre en état d'être filé : le travail leur en parut trop difficile, et elles l'abandonnèrent pour se borner à la toile de coton, qu'elles font avec moins de peine.

Aussitôt qu'on eut appris dans les autres peuplades que nous travaillions à fonder une nouvelle colonie, chacun à l'envi voulut nous aider. Les uns nous envoyèrent des bœufs ; d'autres nous amenèrent des chevaux ; quelques autres nous apportèrent du blé d'Inde, des pois et des fèves pour ensemençer les terres. Ces secours, venus si à propos, encouragèrent nos Indiens. Ils partagèrent entr'eux les travaux : une partie furent destinés à labourer la terre et à y semer les grains ; les autres, à couper des arbres pour la construction de l'église et des maisons. Avant toutes

choses, je choisis le lieu où devoit se construire l'église et la maison du missionnaire : de là je tirai des lignes parallèles qui devoient être autant de rues, où l'on devoit bâtir les maisons de chaque famille; en sorte que l'église étoit comme le centre de la peuplade, où aboutissoient toutes les rues. Selon ce plan, le missionnaire se trouve logé au milieu de ses néophytes, et par-là plus à portée de veiller à leur conduite, et de leur rendre tous les services propres de son ministère.

Pendant que mes Indiens étoient occupés à bâtir la nouvelle peuplade, je fis une découverte qui nous sera dans la suite d'une grande utilité. Ayant aperçu une pierre extraordinairement dure, qu'on appelle ici *itacura*, parce quelle est semée de plusieurs taches noires, je la jetai dans un feu très ardent, et je trouvai que ces grains ou taches qui couvroient la pierre, se détachant de toute la masse par l'action du feu, se changeoient en du fer aussi bon que celui qu'on trouve dans les mines d'Europe.

Cette découverte me fit d'autant plus de plaisir, que nous étions obligés de faire venir d'Espagne tous les outils dont on a besoin. Mais il n'y avoit pas moyen d'en fournir un si grand peuple : aussi un Indien se croyoit-il

fort riche quand il avoit une faux, une hache, ou un autre instrument de cette nature. Lorsque j'arrivai au Paraguay, la plupart de ces pauvres gens coupoient leurs blés avec des côtes de vache, qui leur tenoit lieu de faux : un roseau d'une espèce particulière qu'ils fendoient par le milieu, leur servoient de couteau : ils employoient des épines pour coudre leurs vêtements. Telle étoit leur pauvreté, qui me rend encore plus précieuse l'heureuse découverte que je viens de faire.

En même temps que je remerciois le Seigneur de ce nouveau secours qu'il m'envoyoit, je bénissois sa providence d'avoir dépourvu le Paraguay de toutes les choses capables d'exciter l'avidité des étrangers. Si l'on trouvoit dans le Paraguay des mines d'or ou d'argent, comme on en trouve en d'autres pays, il se peupleroit bientôt d'Européens qui forceroient nos Indiens à fouiller dans les entrailles de la terre, pour en tirer le précieux métal après lequel ils soupirent : il arriveroit de là que, pour se soustraire à une si dure servitude, les Indiens prendroient la fuite, et chercheroient un asile dans les plus épaisses forêts, en sorte que, n'étant plus réunis dans les peuplades, il ne seroit pas possible aux missionnaires de travailler à leur conversion, ni

de les instruire des vérités du christianisme.

Il y avoit près d'un an qu'on étoit occupé à former la nouvelle peuplade : l'église et les maisons étoient déjà construites, et la moisson surpassoit nos espérances. Je crus qu'il étoit temps d'y transporter les femmes et les enfants que j'avois retenus jusqu'alors dans la peuplade de Saint-Michel. C'étoit un touchant spectacle de voir cette multitude d'Indiennes marcher dans les campagnes, chargées de leurs enfants qu'elles portoient sur leurs épaules, et des autres ustensiles servant au ménage, qu'elles tenoient dans leurs mains. Aussitôt qu'elles furent arrivées, on les logea dans la maison qui leur étoit destinée, où elles oublièrent bientôt leurs anciennes habitations, et les fatigues qu'elles avoient essayées pour se rendre dans cette nouvelle terre.

Il ne s'agissoit plus que de donner une forme de gouvernement à cette colonie naissante : on fit donc le choix de ceux qui avoient le plus d'autorité et d'expérience, pour administrer la justice ; d'autres eurent les charges de la milice, pour défendre le pays des excursions que les peuples du Brésil font de temps en temps : on occupa le reste du peuple aux arts mécaniques.

Il n'est pas concevable jusqu'où va l'indus-

trie des Indiens pour tous les ouvrages des mains. Il leur suffit de voir un ouvrage d'Europe pour en faire un semblable, et ils l'imitent si parfaitement, qu'il est difficile de décider lequel des deux a été fait dans le Paraguay. J'ai parmi mes néophytes un nommé *Païca*, qui fait toutes sortes d'instruments de musique, et qui en joue avec une dextérité admirable. Le même grave sur l'airain, après l'avoir poli, fait des sphères astronomiques, des orgues d'une invention nouvelle, et une infinité d'autres ouvrages de cette nature. Il y en a parmi nos Indiennes qui, avec des laines de diverses couleurs, font des tapis qui égalent en beauté ceux de Turquie.

Mais c'est surtout pour la musique qu'ils ont un génie particulier: il n'y a point d'instrument, quel qu'il soit, dont ils n'apprennent à jouer en très peu de temps, et ils le font avec une délicatesse qu'on admireroit dans les plus habiles maîtres. Il y a dans ma nouvelle colonie un enfant de douze ans, qui joue sans broncher sur la harpe les airs les plus difficiles, et qui demandent le plus d'étude et d'usage. Cette inclination que nos Indiens ont pour la musique, a porté les missionnaires à les entretenir dans ce goût: c'est pour cela que le service divin est toujours accompagné du son de quel-

ques instruments ; et l'expérience a fait connaître que rien n'aidoit davantage à leur inspirer du recueillement et de la dévotion.

Ce qu'on aura de la peine à comprendre, c'est que ces peuples, ayant un génie si rare pour tous les ouvrages qui se font de la main, n'aient cependant nul esprit pour comprendre ce qui est tant soit peu dégagé de la matière, et qui ne frappe pas les sens. Leur stupidité pour les choses de la religion est telle, que les premiers missionnaires doutèrent quelque temps s'ils avoient assez de raison pour être admis aux sacrements : ils proposèrent leurs doutes au concile de Lima, qui, après avoir mûrement examiné les raisons qu'on apportoit pour et contre, décida pourtant qu'ils n'étoient pas tellement dépourvus d'intelligence, qu'on dût leur refuser les sacrements de l'Eglise. Cela seul doit vous faire juger combien il en coûte aux missionnaires pour former au christianisme un peuple aussi grossier que celui-là. Grâce à Dieu, mes néophytes sont bien instruits ; mais je n'ai pu y réussir qu'en rebattant sans cesse les mêmes vérités, et qu'en les faisant entrer dans leurs esprits par des comparaisons sensibles qui sont à leur portée.

Voilà, mon révérend père, quelles ont été mes principales occupations depuis quelques

années. Priez le Seigneur qu'il me donne les forces nécessaires pour soutenir les travaux auxquels il a plu à sa bonté de me destiner. Surtout je vous conjure de vous souvenir à l'autel de ce petit troupeau, aussi bien que du pasteur à qui il est confié. Je suis avec beaucoup de respect, etc.

---

---

## DISSERTATION

Sur la rivière des Amazones et sur l'opinion qui place dans cette contrée une république de femmes guerrières.

Le plus grand fleuve du monde, l'Amazone, a été nommé successivement, et même indifféremment, *Maragnon*, *Apurimac*, rivière d'*Orellana*, *Riode-Salimoës*, rivière des *Amazones*, ou simplement *l'Amazone*; mais ces deux dernières dénominations, et celle de *Maragnon*, ont insensiblement prévalu.

M. de la Condamine, qui a fait au Pérou, en 1736, avec d'autres académiciens français, des observations astronomiques et géographiques, pour déterminer la figure de la terre, parcourut cette rivière dans tout son cours. Son voyage est rarement en contradiction avec la carte dressée par le père Fritz, missionnaire, qui avoit aussi parcouru l'Amazone dans toute sa longueur; mais il entre dans des détails particuliers qu'il est important de connoître. Écoutons M. de la Condamine.

« La rencontre qu'Orellana dit avoir faite de

quelques femmes armées, en descendant la rivière de Maragnon, et dont un cacique indien lui avoit dit de se défier, la fit nommer la rivière des Amazones. Quelques-uns lui ont donné le nom d'Orellana; mais, avant Orellana, elle s'appeloit déjà Maragnon, du nom d'un autre capitaine espagnol. Les géographes qui ont fait de l'Amazone et du Maragnon deux rivières différentes, trompés comme Laët, par l'autorité de Garcillasso et d'Herrera, ignorent sans doute que, non seulement les plus anciens auteurs espagnols originaux appellent celle dont nous parlons Maragnon, dès l'an 1513, mais que Orellana lui-même dit dans sa relation, qu'il rencontra les Amazones en descendant le Maragnon, ce qui est sans réplique; et en effet, ce nom lui a toujours été conservé sans interruption jusqu'aujourd'hui, depuis plus de deux siècles chez les Espagnols, dans tout son cours, et dès sa source dans le Haut-Pérou. Cependant, les Portugais, établis depuis 1516 au Para, ville épiscopale située vers l'embouchure la plus orientale de ce fleuve, ne le connoissoient là que sous le nom de rivière des Amazones, et plus haut sous celui de Salimoës; et ils ont transféré le nom de Maragnon (ou de *Maranhaon* dans leur idiôme), à une ville et à une province entière, ou capi-

tainerie voisine de celle de Para. J'userai indifféremment du nom de Maragnon ou de rivière des Amazones. »

Selon la carte du Père Fritz, ce fleuve prend sa source dans un lac formé par les Cordillères, à trente lieues de Lima, vers le 11° degré de latitude australe. De là il roule ses eaux dans l'étendue de six degrés au nord jusqu'à Jaen, dans l'audience de Quito, où il commence à être navigable; mais son cours est embarrassé de rochers qui en rendent la navigation difficile et dangereuse. Il passe vers l'est, presque parallèlement à la ligne équinoxiale jusqu'au cap Nord, où il entre dans l'Océan sous l'équateur même, après avoir parcouru depuis Jaen trente degrés en longitude, ou sept cent cinquante lieues communes, évaluées par les détours à mille ou onze cents lieues. Il reçoit du côté du nord et du côté du sud, un nombre prodigieux de rivières, dont plusieurs ont cinq ou six cents lieues de cours, et dont quelques-unes ne sont pas inférieures au Danube et au Nil. Les principales sont, en descendant de sa source à son embouchure, du côté de sa rive droite et au midi, *Rio-Neayalé*, *Rio-Puruz*, *Rio-da-Madeira*, *Rio-Xingu*. Du côté de la rive gauche, et au nord, *Rio-Napo*, *Rio-Ica*, *Rio-Yupura*, *Rio-Negro*,

sur lesquels M. de la Condamine nous fournit encore les détails suivants :

« L'Ucayale est une des plus grandes rivières qui grossissent le Maragnon. A leur rencontre mutuelle, l'Ucayale est plus large que le fleuve où il perd son nom. Les sources de l'Ucayale sont aussi les plus éloignées et les plus abondantes; il rassemble les eaux de plusieurs provinces du Haut-Pérou, et il a déjà reçu l'Apu-Rimac, qui le rend une rivière considérable, par la même latitude où le Maragnon n'est encore qu'un torrent; enfin, l'Ucayale, en rencontrant le Maragnon, le repousse et lui fait changer de direction. D'un autre côté, le Maragnon a fait un long circuit, et est déjà grossi des rivières de Saint-Jago, de Pastaca, de Gualaga, etc., lorsqu'il se joint à l'Ucayale. De plus, il est constant que le Maragnon est partout d'une profondeur extraordinaire. Il est vrai que l'Ucayale n'est pas encore bien connu, et qu'on ignore le nombre et la grandeur des rivières qu'il reçoit.

» Le cours de Rio-Puruz, qui est assez considérable, et qui a son embouchure dans le Maragnon, est encore beaucoup moins connu; aussi ne remonte-t-il, dans la carte de M. Danville, que soixante à quatre-vingts lieues vers le Sud.

» Rio-de-Madeira, ou *rivière du Bois*, est la troisième rivière considérable qui se jette dans le Maragnon, et prend sa source au Pérou, dans la province de Los-Charcas. Elle est pleine de *sauts* ou courants rapides, qui en rendent la navigation fort difficile; car on compte jusqu'à vingt-un de ses sauts considérables, sans les moindres, en la remontant depuis son embouchure jusqu'à près de trois cents milles au sud.

» M. Danville est encore obligé d'abandonner le cours de Rio-Xingu, au-delà de deux cent cinquante milles français, en remontant de son embouchure au sud, faute de connoissances ultérieures que les voyageurs ne nous ont pas encore fournies. »

Les rivières qui se jettent dans le Maragnon, du côté du Nord, sont d'abord Rio-Napo, sur laquelle M. de la Condamine nous fournit peu de détails; elle descend des environs de Pasto au nord de Quito. La deuxième est celle d'Yca, qui descend, comme le Napo, des environs de Pasto, dans les missions franciscaines de Sucumbios, où elle se nomme *Putumayo*.

» La troisième est, selon M. de la Condamine, l'Yupura, qui a ses sources un peu plus vers le nord que le Putumayo, et qui, dans sa partie supérieure, se nomme *Caopecta*, nom

*Bois*, est la  
e jette dans  
e au Pérou,  
s. Elle est  
les, qui en  
ile; car on  
uts considé-  
montant de-  
ès de trois  
  
d'abandon-  
là de deux  
emontant de  
connoissan-  
ne nous ont  
  
e Maragnon,  
o-Napo, sur  
fournit peu  
ons de Pasto  
celle d'Yca,  
des environs  
nciscaines de  
tumayo.  
e la Conda-  
un peu plus  
qui, dans sa  
opecta, nom

totalément inconnu à ses embouchures, dans l'Amazone. Je dis ses embouchures, car il y en a effectivement sept ou huit, formées par autant de bras qui se détachent successivement du canal principal, et si loin les uns des autres, qu'il y a plus de cent lieues de distance de la première bouche à la dernière. Les Indiens leur donnèrent divers noms, ce qui les fait prendre pour différentes rivières. Ils appellent *Yupura* un des plus considérables de ces bras, et en me conformant à l'usage des Portugais qui ont étendu ce nom en remontant, j'appelle *Yupura*, non seulement le bras ainsi nommé anciennement par les Indiens, mais aussi le tronc, d'où se détachent ces bras et les suivants. Tout le pays qu'ils arrosent est si bas, que dans le temps des crues de l'Amazone il est totalement inondé; et qu'on passe en canot d'un bras à l'autre, et à des lacs dans l'intérieur des terres. Les bords de l'*Yupura* sont habités, dans quelques endroits, par les nations féroces, qui se détruisent mutuellement, et dont plusieurs mangent encore leurs prisonniers. Cette rivière, non plus que les différents bras qui entrent plus bas dans l'Amazone, ne sont guère fréquentés d'autres Européens, que de quelques Portugais du Para, qui y vont en fraude acheter des esclaves. »

On trouve enfin *Rio-Negro* ou *Rivière-Noire*, sur laquelle M. de la Condamine nous fournit le détail suivant : « La carte du P. Fritz, dit-il, et la dernière carte d'Amérique de Delisle d'après celle du P. Fritz, font courir cette rivière du nord au sud, tandis qu'il est certain, par le rapport de tous ceux qui l'ont remontée, qu'elle vient de l'ouest, et qu'elle court à l'est, en inclinant un peu vers le sud. Je suis témoin par mes yeux, que telle est sa direction plusieurs lieues au-dessus de son embouchure dans l'Amazone, où *Rio-Negro* entre si parallèlement, que sans la transparence de ses eaux, qui l'ont fait nommer *Rivière-Noire*, on la prendroit pour un bras de l'Amazone, séparé par une île.

« En remontant des quinze jours, des trois semaines et plus dans la *Rivière-Noire*, on la trouve encore plus large qu'à son embouchure, à cause du grand nombre d'îles et de lacs qu'elle forme. Dans tout cet intervalle, le terrain sur ses bords est élevé, et n'est jamais inondé; le bois y est moins fourré, et c'est un pays tout différent des bords de l'Amazone. »

Vincent Pinçon, un des compagnons de Christophe Colomb, découvrit l'embouchure de ce fleuve en 1500, et sa source fut découverte par Gonzale Pizarre en 1538. Orellana, son lieutenant, en parcourut toute l'étendue.

rière-Noire, nous fournit Fritz, dit-il, Delisle d'a- cette rivière certain, par remontée, ourt à l'est, suis témoin ction plu- chure dans arallément, x, qui l'ont a prenoit par une île. , des trois oire, on la n embou- îles et de ertvalle, le 'est jamais et c'est un mazonne. » gnons de abouchure ut décou- Orellana, l'étendue.

Ce voyage coupable et téméraire est trop célèbre pour que nous le passions ici sous silence. M. Robertson (histoire de l'Amérique), en a fait le tableau, également singulier et intéressant, avec les couleurs qui lui sont propres

« Quelque rapides, dit-il, qu'eussent été les progrès des Espagnols, dans l'Amérique méridionale, depuis l'entrée de Pizarre au Pérou, leur passion pour les conquêtes n'étoit pas encore satisfaite. Les officiers que Ferdinand Pizarre avoit mis à la tête de différents détachements, avoient pénétré dans plusieurs provinces. Ils souffrirent beaucoup, les uns dans les régions stériles et froides des Andes, les autres dans les bois, les marais et les plaines; mais ils firent des découvertes qui étendirent les connoissances et la domination des Espagnols. Pierre de Valdivia reprit le projet d'Almagro sur le Chili; et malgré le courage des naturels du pays, il fit de si grands progrès qu'il fonda la ville de Saint-Jago, le premier établissement espagnol dans cette province. Mais de toutes les expéditions faites vers ce temps là, celle de Gonzales Pizarre est la plus mémorable. Le gouverneur, ne voulant souffrir que lui et ses frères dans les places importantes du Pérou, avoit ôté à Benalcasar, qui avoit conquis Quito, le gouvernement de ce

royaume, pour en revêtir son frère Gonzale. Il chargea celui-ci de tenter la découverte et la conquête des pays situés à l'est des Andes, que les Indiens disoient être abondants en canelle et autres épices recherchées. Gonzales, aussi courageux et aussi ambitieux que ses frères, entreprit avec zèle cette périlleuse expédition. Il partit de Quito à la tête de trois cent quarante soldats, dont près de la moitié étoient à cheval, avec quatre mille Indiens pour porter leurs provisions. Dans cette route, qu'il falloit s'ouvrir au travers des montagnes, les malheureux Indiens périrent presque tous par l'excès du froid et de la fatigue auxquels ils n'étoient pas accoutumés. Les Espagnols, quoique plus robustes et plus capables de soutenir la différence des climats, souffrirent infiniment et perdirent quelques hommes. Mais lorsqu'ils furent descendus dans le plat-pays, leurs souffrances augmentèrent. Ils essuyèrent deux mois entiers des pluies continuelles qui ne leur laissoient pas assez d'intervalle pour sécher leurs habits. Les plaines immenses qu'ils traversoient, entièrement dépourvues d'habitants, ou occupées par les peuplades les plus barbares et les moins industrieuses du nouveau-Monde, leur fournissoient fort peu de subsistances. Ils étoient obligés de se faire un

ere Gonzale.  
écouverte et  
des Andes,  
dants en ca-  
s. Gonzales,  
eux que ses  
érilleuse ex-  
tête de trois  
de la moitié  
ille Indiens  
cette route,  
montagnes,  
presque tous  
ue auxquels  
s Espagnols,  
bles de sou-  
uffrirent in-  
ommes. Mais  
e plat-pays,  
s essayèrent  
tinuelles qui  
ervalle pour  
nenses qu'ils  
ues d'habi-  
des les plus  
es du nou-  
ort peu de  
e se faire un

chemin dans les marais ou de l'ouvrir dans les bois en coupant les arbres. Des travaux si continus et le défaut de nourriture auroient épuisé la constance de toute espèce de troupe; mais le courage et la persévérance des Espagnols du xvi<sup>e</sup> siècle étoient à l'épreuve de tout. Toujours séduit par les fausses relations qu'on leur faisoit de la richesse des pays qu'ils alloient chercher, ils persistèrent jusqu'à ce qu'ils eussent atteint les bords du Coca ou Napo, une des grandes rivières qui se jettent dans le Maragnon. Là, ils construisirent avec beaucoup de peine une barque qu'ils comptoient devoir leur être d'une grande utilité, pour leur faire passer les rivières, leur procurer des provisions et reconnoître le pays. Elle fut montée par cinquante soldats sous le commandement de François Orellana, le premier officier de la troupe après Pizarre. Le cours du fleuve les emporta avec une si grande rapidité, qu'ils devancèrent bientôt leurs compagnons, qui les suivoient par terre avec beaucoup de lenteur et de difficulté.»

« Éloigné de son commandement, Orellana, jeune homme ambitieux, commença à se regarder comme indépendant; et transporté de la passion dominante dans ce siècle, il forma le projet de se distinguer lui-même par quel-

que découverte, en suivant le cours du Maragnon jusqu'à l'Océan, et en reconnoissant les vastes pays que ce fleuve arrose. Ce projet étoit aussi hardi que perfide. Orellana fut sans doute coupable en désobéissant à son chef et en abandonnant ses compagnons dans des déserts inconnus, où ils n'avoient d'autre espérance de succès de leur entreprise et de salut pour eux-mêmes, que celle qu'ils fondoient sur cette même barque qu'Orellana leur enlevait. Mais son crime est en quelque sorte expié par la hardiesse avec laquelle il se hasarda à suivre une navigation de près de deux mille lieues au travers de nations inconnues, dans un bâtiment fait à la hâte, de bois vert et mal construit, sans provisions, sans boussole, sans pilote. Son courage et son ardeur supplèrent à tout ce qui lui manquoit. En s'abandonnant avec audace au cours du Napo, il fut porté au sud jusqu'à la grande rivière de Maragnon. Tournant ensuite à l'est avec le fleuve, il suivit cette direction. Il fit des descentes fréquentes sur les bords, tantôt enlevant de force quelques provisions aux nations sauvages qu'il trouvoit sur sa route, et tantôt les obtenant à l'amiable des peuplades plus civilisées. Après une longue suite de dangers surmontés avec un courage étonnant, et de travaux supportés

avec non moins de constance, il entra dans l'Océan, où de nouveaux périls l'attendoient. Il les surmonta de même, et arriva enfin à l'établissement espagnol de l'île de Cubagua, d'où il fit voile pour l'Espagne.»

---

Nous ne terminerions pas cette dissertation sur l'Amazone, sans faire une mention particulière des femmes mêmes dont elle porte le nom. M. de la Condamine en a parlé avec quelque détail. Il ne dit pas positivement qu'elles existent, mais il paroît croire du moins qu'elles ont existé. Nous allons rapporter ici ses propres termes.

« Dans le cours de notre navigation, dit ce savant voyageur, nous avons questionné partout les Indiens de diverses nations, et nous nous étions informés d'eux avec grand soin, s'ils avoient quelque connoissance de ces femmes belliqueuses, qu'Orellana prétendoit avoir rencontrées et combattues, et s'il étoit vrai qu'elles vivoient éloignées du commerce des hommes, ne les recevant parmi elles qu'une fois l'année, comme le rapporte le P. d'Anagua dans sa relation, où cet article mérite d'être lu par sa singularité. Tous nous dirent qu'ils l'avoient ouï raconter ainsi à leurs pères, ajoutant mille particularités trop longues à ré-

péter, qui toutes tendent à confirmer qu'il y a eu dans le continent une république de femmes qui vivoient seules sans avoir d'hommes parmi elles, et qu'elles se sont retirées du côté du nord dans l'intérieur des terres, par la Rivière-Noire, ou par une de celles qui descendent du même côté dans le Maragnon.»

Le savant académicien ajoute à ces premières observations divers témoignages des Indiens qu'ils a interrogés, et ceux dont il est fait mention dans les informations faites, en 1726 et depuis, par deux gouverneurs espagnols de la province de Venezuela, lesquels s'accordent en gros sur le fait des Amazones. « Mais, continue-t-il, ce qui ne mérite pas moins d'attention, c'est que tandis que ces diverses relations désignent le lieu de la retraite des Amazones américaines, les unes vers l'orient, les autres vers le nord, et d'autres vers l'occident; toutes ces directions différentes concourent à placer le centre commun où elles aboutissent, dans les montagnes, au centre de la Guiane, et dans un canton où les Portugais de Para, ni les Français de Cayenne n'ont pas encore pénétré. Malgré tout cela, j'avoue que j'aurois bien de la peine à croire que nos Amazones y fussent actuellement établies, sans qu'on en eût des nouvelles plus

positives de proche en proche, par les Indiens voisins des colonies européennes des côtes de la Guiane; mais cette nation ambulante pourroit bien avoir encore changé de demeure; et ce qui me paroît plus vraisemblable que tout le reste, c'est qu'elles aient perdu avec le temps leurs anciens usages, soit qu'elles aient été subjuguées par une autre nation, soit qu'ennuyées de leur solitude, les filles aient à la fin oublié l'aversion de leurs mères pour les hommes. Ainsi quand on ne trouveroit plus aujourd'hui de vestiges actuels de cette république de femmes, ce ne seroit pas encore assez pour pouvoir affirmer qu'elle n'a jamais existé.»

« D'ailleurs, il suffit, pour la vérité du fait, qu'il y ait eu en Amérique un peuple de femmes qui n'eussent pas d'hommes vivant en société avec elles. Leurs autres coutumes, et particulièrement celle de se couper une mamelle, que le P. d'Anugua leur attribue sur la foi des Indiens, sont des circonstances accessoires et indépendantes, et ont vraisemblablement été altérées, et peut être ajoutées par les Européens, préoccupés des usages qu'on attribue aux anciennes Amazones d'Asie, et l'amour du merveilleux les aura fait depuis adopter aux Indiens dans leurs récits. En effet,

il n'est pas dit que le cacique qui avertit Orelana de se garder des Amazones qu'il nommoit en sa langue *Comapuyaras*, ait fait mention de la maine coupée, et notre Indien de Coaru dans l'histoire de son aïeul, qui vit quatre Amazones, dont l'une allaitoit actuellement un enfant, ne parle pas non plus de cette particularité si propre à se faire remarquer.»

« Je reviens au fait principal. Si pour le nier, on alléguoit le défaut de vraisemblance et l'espèce d'impossibilité morale qu'il y a qu'une pareille république de femmes pût s'établir et subsister, je n'insisterois pas sur l'exemple des anciennes Amazones asiatiques ni des Amazones modernes d'Afrique, puisque ce que nous en lisons dans les historiens anciens et modernes est au moins mêlé de beaucoup de fables, et sujet à contestation. Je me contenterai de faire remarquer que si jamais il y a pu avoir des Amazones dans le monde, c'est en Amérique où la vie errante des femmes qui suivent souvent leurs maris à la guerre, et qui n'en sont pas plus heureuses dans leur domestique, a dû leur faire naître l'idée et leur fournir des occasions fréquentes de se dérober au joug de leurs maîtres, en cherchant à se faire un établissement où elles pussent vivre

dans l'indépendance, et du moins n'être pas réduites à la condition d'esclaves et de bêtes desomme. Une pareille résolution prise et exécutée n'auroit rien de plus extraordinaire ni de plus difficile que ce qui arrive tous les jours dans toutes les colonies européennes d'Amérique, où il n'est que trop ordinaire que des esclaves maltraités ou mécontents fuient par troupes dans les bois et quelquefois seuls, quand ils ne trouvent à qui s'associer, et qu'ils y passent ainsi plusieurs années, et quelquefois toute leur vie dans la solitude»

Je sais que tous, ou la plupart des Indiens de l'Amérique méridionale sont menteurs, crédules, entêtés du merveilleux; mais aucun de ces peuples n'a jamais entendu parler des Amazones de Diodore, de Sicile et de Justin. Cependant il étoit déjà question d'Amazones parmi les Indiens du centre de l'Amérique avant que les Espagnols y eussent pénétré, et il en a été mention depuis chez les peuples qui n'avoient jamais vu d'Européens. C'est ce que prouve l'avis donné par le cacique à Orellana et à ses gens, ainsi que les traditions rapportées par le père d'Anagua et le père d'Araze. Croira-t-on que des sauvages de contrées éloignées se soient accordés à imaginer sans aucun fondement le même fait, et que cette pré-

tendue fable ait été adoptée si uniformément et si universellement à Maynas, au Para, à Cayenne, à Venezuela, parmi tant de nations qui ne s'entendent point, et qui n'ont aucune communication? »

Non, sans doute, les Sauvages ne se sont point accordés à imaginer ce fait ; mais ils ont adopté et répandu des fictions qui leur plaisoient presque autant qu'à ceux-mêmes qui les avoient inventées ; et, quoique le témoignage d'un savant recommandable soit bien propre à laver les missionnaires du reproche de crédulité qui leur a été fait à ce sujet, nous pensons cependant, avec presque tous les géographes et les historiens modernes, que cette république d'Amazones n'est qu'une fable inventée par Orellana ; mais cette fable étoit appuyée du témoignage des Indiens, *menteurs, crédules et entêtés du merveilleux* ; et quand quelques savants jésuites et M. de la Condamine lui-même ont penché à la croire, nous devons être persuadé qu'au sein des mêmes circonstances il ne nous aurait pas été plus facile d'éviter l'erreur. Orellana dit qu'un cacique l'avertit de se garder des Amazones, et vous en concluez qu'il étoit déjà question d'Amazones parmi les Indiens du centre de l'Amérique avant que les Espagnols y eussent

pénétré; et parce que vous ne voulez point soupçonner qu'Orellana a pu mentir, ces Indiens en effet ont bientôt complété votre conviction; mais si vous vous étiez transporté sur les lieux avec la résolution de n'en croire que vos yeux, il n'est guère douteux que vous n'en fussiez revenu détrompé. Ainsî, le premier qui a dit *Orellana ment*, a jeté, ce nous semble, un grand jour sur cette question. M. Robertson n'a pas hésité à nier l'existence des Amazones; il dit en parlant d'Orellana : « La vanité naturelle aux voyageurs qui ont vu des pays inconnus aux autres hommes, et l'artifice ordinaire aux aventuriers occupés de se faire valoir, concoururent à lui faire mêler dans le récit de son voyage beaucoup de merveilleux à la vérité. Il prétendit avoir découvert des nations si riches, que les toits de leurs temples étoient couverts de plaques d'or, et donna une description détaillée d'une république de femmes guerrières qui avoient étendu leur domination sur une partie considérable des plaines immenses qu'il avoit visitées. Ces contes extravagants donnèrent naissance à l'opinion qu'il y avoit dans cette partie du Nouveau-Monde un pays abondant en or, connu sous le nom de *El-Dorado*, et une république d'Amazones. Et tel est le goût des

hommes pour le merveilleux, que ce n'est qu'après beaucoup de temps et beaucoup de difficulté que la raison et l'observation ont détruit ces fables. Le voyage d'Orellana, dépouillé de toutes ces circonstances romanesques, mérite cependant d'être remarqué, non seulement comme une des plus belles expéditions de ce siècle si fécond en entreprises; mais comme le premier événement qui ait donné une connoissance certaine de l'existence de ces régions immenses qui s'étendent à l'est depuis les Andes jusqu'à l'Océan. »

Un autre historien moderne pense qu'Orellana a pu se tromper de bonne foi. « Lorsqu'il parcourut, dit-il, pour la première fois la rivière de Maragnon, il eut à combattre un grand nombre de nations qui embarrassoient sa navigation avec leurs canots, et qui du rivage l'accabloient de flèches. Ce fut alors que le spectacle de quelques sauvages sans barbe, comme le sont tous les peuples américains, offrit sans doute à l'imagination vive des Espagnols une armée de femmes guerrières, et déterminâ l'officier qui commandoit à changer le nom de *Maragnon* que portoit ce fleuve, en celui d'*Amazones*, qu'on lui a depuis conservé. »

Mais, comment supposer cette bonne foi à Orellana, quand on le voit en même temps as-

surcr qu'il a découvert des nations où tout étoit d'or? Non : il créa, dans sa relation mensongère, cette nation de femmes guerrières sur le modèle de celles que l'antiquité plaçoit dans l'Asie mineure. Quelques auteurs, et notamment Strabon, ont nié formellement l'existence de celles-ci; au contraire, Hérodote, Pausanias, Diodore de Sicile, Pline, Plutarque et plusieurs autres écrivains, loin de la révoquer en doute, l'affirment positivement; mais quand il s'agit d'un fait matériel, comme l'existence d'un pays et d'une nation, il faut avouer qu'un témoignage négatif, que tant de siècles n'ont pas confondu, doit faire plus d'impression que vingt témoignages affirmatifs. Plus récemment on a prétendu qu'il y a aussi en Afrique une république d'Amazones; mais contre qui donc se battent ces femmes, et comment se fait-il qu'on n'ait jamais eu de leurs nouvelles que par ouï-dire? Comment celles d'Orellana pourroient-elles exister au centre de la Guiane, et dans une contrée inconnue aux Français de Cayenne et aux Portugais de Para? Enfin, comment, dans un si grand éloignement, pourrions-nous croire une chose aussi extraordinaire, quand les voisins n'en ont encore aucune connoissance?

On pourroit se demander aussi pourquoi

des femmes qui avoient tant d'aversion pour les hommes, consentoient enfin à devenir mères, et comment ces hommes, dans un tel rapprochement, ne les désarmoient point, et ne reprenoient pas leur supériorité; enfin, on pourroit considérer la douceur naturelle du sexe, sa foiblesse et sa pusillanimité comme autant d'obstacles à la possibilité de cette république; mais il est sans doute inutile d'en dire davantage à cet égard.

Voici peut-être tout ce qu'on pourroit supposer : il est possible que des femmes sauvages aient voulu partager les périls de leurs maris dans les guerres que ceux-ci feroient à leurs ennemis; il se peut encore qu'elles aient quelquefois formé un corps d'armée séparé, mais qu'il y ait eu des nations composées de femmes exclusivement; que ces femmes aient fait un divorce presque perpétuel avec leurs maris; qu'elles aient tué, estropié, exposé ou renvoyé leurs enfants mâles, et coupé les mamelles à leurs jeunes filles, afin que dans un âge plus avancé elles pussent tirer plus habilement de l'arc et combattre plus aisément leurs ennemis; c'est ce qui nous paroît hors de toute vraisemblance.

# TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

|                                                                                                                                                                 |      |    |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------|----|
| LETTRE de don Bruno Zabala, maréchal de camp, gouverneur et capitaine général de Buenos-Ayres, au Roi. . .                                                      | Page | 1  |
| CLAUSES insérées dans le décret que le Roi Philippe V envoya au gouverneur de Buenos-Ayres, le 12 novembre 1716. . .                                            |      | 5  |
| OBSERVATIONS géographiques sur la carte du Paraguay, par l'auteur de cette carte.                                                                               |      | 11 |
| EXTRAIT d'une lettre du P. Pierre Lozano, de la Compagnie de Jésus, de la province de Paraguay, au P. Bruno Morales, de la même Compagnie, à la cour de Madrid. |      | 23 |
| LETTRE du P. Morghen, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. le marquis de Reybac, etc. . . . .                                                            |      | 42 |
| MÉMOIRE historique sur un Missionnaire distingué de l'Amérique méridionale. . .                                                                                 |      | 67 |
| LETTRE du P. Cat, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à Monsieur *** . . .                                                                                   |      | 79 |

**TABLE**

|                                                                                                                                                                                                        |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <b>LETTER</b> du P. Antoine Sepp , missionnaire<br>de la Compagnie de Jésus , au P. Guil-<br>laume Stinglhaim, provincial de la même<br>Compagnie dans la province de la Hau-<br>te-Allemagne. . . . . | 115 |
| <b>DSSERTATION</b> sur la rivière des Amazones , et<br>sur l'opinion qui place dans cette contrée<br>une république de femmes guerrières. .                                                            | 138 |

**FIN DE LA TABLE DU SEIZIÈME VOLUME.**

aire  
uil-  
ème  
au-  
115  
, et  
trée  
138

# TABLE

## ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LES MÉMOIRES  
D'AMÉRIQUE, TOMES X, XI, XII, XIII, XIV,  
XV ET XVI DES LETTRES ÉDIFIANTES ET  
CURIEUSES.

VOLUME.

### A.

*Abnakis*, nation sauvage de l'Amérique septentrionale : leurs cabanes, leurs habillements, leur figure, leur caractère, leurs occupations, leur nourriture; leur langue, ses tours, son énergie; la forme de leurs raquettes et de leurs canots. Tome x, page 121 et suivantes.

*Amazone*, fleuve. Histoire des Amazones qui ont peut-être donné leur nom à ce fleuve; leur existence. Tome xiv, 157. Description des bords de ce fleuve, *ibid.* 160. Travaux et mort du P. Richler, missionnaire. *Ibid.* 162 et suiv. Dissertation sur la rivière des Amazones, et sur l'opinion qui place dans cette contrée une république de femmes guerrières. xvi, 138.

*Apéré* ou *Saint-Michel*, rivière qui prend sa source dans les montagnes du Pérou, traverse les terres des Chiriguanes, y change son nom en *Parapiti*, et se décharge dans le lac Mamoré, d'où elle se rend dans le Maragnon, qu'on appelle aussi l'Amazone. xv, 52.

*Akensas*, nation sauvage, et rivière du même nom, affluent du Mississipi. xi, 170.

*Arbre du Brésil*. On en trouve dans l'Amérique espagnole. xvi, 102.

*Arica*, port du Pérou, à environ 19 degrés

de latitude méridionale. C'étoit-là qu'on chargeoit autrefois les richesses qui se tirent du Potosi. xiv, 12. L'air y est très mal sain, et on l'appelle communément le tombeau des Français. xvi, 53 et suiv.

## B.

*Belle-Ile en Amérique.* Cette île qui paroît de figure ronde, est au milieu d'un détroit que forme l'île de Terre-Neuve avec la terre ferme de Labrador. x, 10.

*Bourbon*, rivière que les Anglais appellent *Pornetton*, et dans laquelle se décharge la rivière de Sainte-Thérèse, aux environs de la baie d'Hudson. x, 14.

*Buenos-Ayres*, ville de l'Amérique espagnole, vers le 32° degré de latitude méridionale. Air qu'on y respire; sa population, son commerce et ses environs. xvi, 91.

## C.

*CACNÈTE*, bourg du Pérou, remarquable par

un pont singulier qu'on trouve sur la route de Cagnète à la province de Pachakamac; description de ce pont. xvi, 63.

*Californie*; c'est en 1697 que s'y est fait le premier établissement solide; ce pays étoit dès-lors et bien auparavant renommé pour la pêche des perles. Les Californiens montrent d'heureuses dispositions pour le christianisme. Les PP. Salvatiera et Pico y fondent plusieurs églises. xiii, 183 et suiv. Le climat de la Californie très chaud sur les côtes, est sain et tempéré dans les terres; elles sont fertiles en fruits et en grains, le gibier et le poisson y abondent. *Ibid.* 191 et suiv. Habillements, mœurs et occupations des Californiens. *Ibid.* 196 et suiv. Les missionnaires exhortent le gouverneur espagnol à former un établissement dans la Californie, à y entretenir une correspondance réglée; ils lui communiquent leurs vues sur cet objet. *Ibid.* 200 et suiv.

*Callao* (le), port de Lima. xv, 36. Voyez *Tremblement de terre*.

*Canisiens* ; nation barbare dans le Pérou ; leurs mœurs et leurs occupations. XIII, 170. Ils écoutent les missionnaires et consentent à se réunir en peuplades. *Ibid.* 172. Le *Cucurulu*, rivière très poissonneuse, traverse leur habitation. *Ibid.* 175.

*Casse-tête* ; cette arme des Sauvages est faite d'une corne de cerf ou d'un bois en forme de coutelas, terminé par une grosse boule. Aussitôt qu'ils ont asséné leur coup à la tête de leur ennemi, ils la lui cernent avec leur couteau, et lui enlèvent la chevelure dont ils se font un trophée. x, 173.

*Castagnares* (le Père), missionnaire mis à mort par les Barbares. Mémoire historique sur ses voyages et ses travaux apostoliques. XVI, 67 et suiv.

*Charuas*, nation de l'Amérique méridionale, très fâcheuse à rencontrer en voyage. XIV, 108 et suiv.

*Chaudière-haute*. Faire chaudière-haute chez les Sauvages, c'est donner un grand festin. XI, 135.

*Chinca*, province du Pérou, autrefois très peuplée, aujourd'hui fort déserte. On y trouve quelques anciens monuments. xvi, 50.

*Chiquites*, nations barbares du côté du Pérou; le P. de Arce en a réuni plusieurs, dont il a formé cinq peuplades où les mœurs et la religion fleurissent. xiv, 69. Il y a deux chemins pour se rendre chez les Chiquites, le premier qui est très long, en passant par le Pérou, et un autre, moitié plus court, en s'embarquant sur le fleuve du Paraguay. Le P. de Arce entreprend de le découvrir, et après des fatigues incroyables il est massacré par les Guaycuréens, nation féroce qui habite les bords du fleuve Paraguay; le P. de Blende, son compagnon, qu'il avoit laissé avec les Payaguas, autre peuple de ces contrées, est aussi immolé par ces barbares; éloge de ces deux missionnaires. *Ibid.*, 81 et suiv. Situation du pays des Chiquites, son étendue, la qualité du

Ch

terroir, mœurs et coutumes de ces peuples, leurs occupations, leur religion; entrée des missionnaires dans ce pays, obstacles qu'ils ont à surmonter, première église bâtie. xiv, 208 jusqu'à 224. Irruption des Mamelucs portugais sur les terres des Chiquites; ils sont repoussés. Route que tinrent les Mamelucs du Brésil; état des diverses missions établies dans ce pays et sur les bords des fleuves Parana et Uruguay. *Ibid* 224 et suiv.

*Chiriguanes*, nation du Paraguay; étendue des terres qu'ils habitent. xiv, 117. Voyage de près de mille lieues entrepris par trois missionnaires pour entrer sur leurs terres; ce qu'ils ont eu à y souffrir; inutilité de cette première tentative. *Ibid.* 171 et suiv. Peuplade chrétienne détruite par ces infidèles, et le P. Lizardi, missionnaire, massacré. *Ibid.* 199. Caractère des Chiriguanes, dispositions de leurs bourgades, leur vêtement, leurs parures, leurs mariages, la science de leurs médecins,

leurs devoirs envers les morts, ce qu'ils pensent de l'état de l'ame séparée du corps, leur opiniâtreté dans leurs ridicules superstitions. xiv, 201 et suiv. et x, 164.

*Christianisme*; il n'est connu chez les Sauvages de la Nouvelle-France que sous le nom de *Prière*. L'eau-de-vie et la polygamie sont les principaux obstacles à leur conversion. x, 175 et suiv.

*Cire*; manière de faire une espèce de cire verte, dans l'Amérique septentrionale, avec de la graine de laurier sauvage. x, 123 et xii, 16.

*Colomb* (Christophe), aborde à l'île de Saint-Domingue en décembre 1492. xii, 74. Voyez *St.-Domingue*.

*Conception* (la), ville épiscopale du Chili, peu riche et peu peuplée. xiv, 11 et xv, 35.

*Corduba*, ville assez considérable de l'Amérique méridionale; sa description. xv, 28.

*Creuilly* (le Père de), missionnaire de Cayenne : ses travaux, son zèle pour le salut des Colons, des Nègres et des Indiens : il est le premier qui ait bien connu la langue des Indiens, et qui en ait fait une espèce de grammaire. xii, 167 et suiv.

## D.

*DAMIER*, oiseau ainsi appelé parce qu'il a le dos partagé en petits carreaux noirs et blancs; il se prend à la ligne. xiv, 53.

*Danse de la découverte* en usage chez les Illinois. xi, 134.

## F.

*FESTINS*; les Sauvages en donnent le plus qu'ils peuvent; c'est un moyen d'acquérir de la considération. Description du festin des capitaines, et de ce qu'ils appellent le festin de la guerre. x, 166 et xi, 4.

*Feu Saint-Elme*; description de ce phéno-

mène, et opinion des matelots à son sujet. xiv, 92 et suiv. et xvi, 87.

*Fort Saint-George* ; il est attaqué par M. le marquis de Montcalm : il se rend après une belle défense : la capitulation est violée par les Sauvages. Justification du général et des officiers français. xi, 45 et suiv.

*Funérailles* ; description d'une pompe funèbre de Sauvage. xi, 41 et suiv.

### G.

*GUACHO* et *Guaura*, deux petites villes du Pérou, à 11 degrés 40 minutes de latitude méridionale. La première a un petit port à l'abri des vents d'ouest et de sud : on y trouve des vivres excellents et à bon marché. La seconde est dans une situation très agréable. xvi, 60 et 61. •

*Guaranis* ou *Guaraniens*, peuple barbare de l'Amérique méridionale : on en a rassemblé cent trente mille en trente bourgades différentes, sur les bords du fleuve Parana

et du fleuve Uruguay; ils rappellent par leur piété le premier siècle du christianisme. Description de ce pays et de ses productions; génie de leur langue. xiv, 113 et suiv.

*Guaycaréens*, nation barbare très redoutable pour les Espagnols du Pérou; leurs mœurs, leur caractère, leurs armes, etc. xiv, 104 et suiv.

*Guiane*, continent voisin de Cayenne; les PP. Lombard et Ramette y pénètrent, le parcourent, étudient les différentes langues des Sauvages qui l'habitent, et parviennent à les apprivoiser. xii, 174. Le P. Lombard jette les fondements d'une peuplade; il y élève plusieurs enfants sauvages, dont il fait ensuite des espèces de catéchistes, lesquels se répandent dans les diverses nations qui habitent cette vaste contrée. *Ibid.*, 178 et suiv. Plusieurs adultes, gagnés par le P. Lombard et par les jeunes catéchistes néophytes, se réunissent, se fixent auprès du missionnaire, et y forment

une bourgade. Plan de cet établissement, ordre qui s'y observe, etc. XII, 180. Description de l'église que le P. Lombard a fait construire à *Kourou*, nom de cette bourgade. *Ibid.* 194. Contentement des Sauvages qu'il a réunis, leur piété vraiment édifiante. XIII, 15.

## H.

**HORN** (cap de); il est par les 57 degrés 40 minutes de latitude méridionale, et très difficile à doubler. XIV, 63. Le P. Nyel prétend que sa vraie position est 56 deg. 30 min. tout au plus. *Ibid.* 11.

*Hudson.* Voyez *Udson*.

## I.

**JACCRA**; on appelle ainsi certaines terres dont les rois d'Espagne récompensèrent les officiers et les soldats qui s'étoient signalés dans la conquête de l'Amérique. XV, 27.

*Illinois*, nation sauvage de l'Amérique; ils

vivent dans une grande abondance; leurs rivières sont très poissonneuses, et leurs bois remplis de gibier; les flèches sont les principales armes dont ils se servent, ils les arment de pierres taillées et affilées en forme de langue de serpent; ils sont passionnés pour la chasse et pour la guerre. x, 170 et suiv. Leur pays est par le 39° degré de latitude septentrionale; il est assez beau, mais moins agréable qu'on ne le représente dans une relation qui a paru sous le nom du chevalier Tonti, et qui est désavouée par lui-même. xi, 82, et xii, 19. La rivière des Illinois se décharge dans le Mississipi vers le 39° degré de latitude: sept lieues plus bas le Missouri vient s'y rendre; environ quatre-vingts lieues au-dessous, du côté de l'est, il s'y décharge encore une grande rivière nommée Ouabache. xi, 83. Productions du pays, mœurs, habillements, occupations des hommes et des femmes. *Ibid.* 85 et suiv. Les charlatans y ont beaucoup d'autorité, comme

chez tous les peuples oisifs ou ignorants. **xii**, 89. Les Mascoutens sont une nation illinoise; efforts inutiles du P. Mermet, missionnaire, pour les éclairer et les convertir. *Ibid.*, 92. C'est le premier missionnaire qui ait découvert le Mississipi vers l'année 1672, mais le P. Gravier est le premier fondateur de la mission des Illinois. *Ibid.*, 97. Histoire d'un instructeur ou catéchiste. **xi**, 98 et 99. Grandes chasses des Illinois, les missionnaires les y suivent. *Ibid.*, 102 et 103. Manière de voyager chez les Illinois. *Ibid.*, 114 et 143. Danger de rencontrer des partis sauvages; traitement barbare qu'ils font aux voyageurs qu'ils surprennent; vue perçante des Sauvages. *Ibid.* 116 et 117.

*Jogues* (le Père), l'un des premiers missionnaires qui prêchèrent l'Évangile aux Iroquois : il le font périr dans d'horribles supplices. **x**, 42.

*Iquiavates* ou *Yquivates*, nation des bords du fleuve des Amazones : voyage que fait

chez eux le capitaine Cantos avec un missionnaire; histoire et preuve de leur férocité. Ils se convertissent cependant, et se réunissent en peuplade. xiv, 128 et suiv. Les bords de cette rivières sont habités par différents peuples tous barbares, et qui ont fait mourir plusieurs missionnaires. *Ibid.* 147. Les Portugais font souvent des irruptions sur les terres espagnoles et dans les peuplades chrétiennes. *Ibid.* 149. Mort et éloge du P. Fritz, missionnaire qui a parcouru le fleuve des Amazones, et en a levé la première carte. *Ibid.* 151 et suiv.

*Ile de Flore*; on n'y voit que des loups et des lions marins. xiv, 61.

## L.

*LAS CORRIENTES*, ville de l'Amérique espagnole. xiv, 88.

*Ligne* (la); fête singulière ou plutôt comédie qui se joue au passage de la Ligne. xvi, 81.

*Lima*, capitale du Pérou. xiv, 14 et suiv. xv, 36 et suiv. xvi, 23 et 43 et suiv.

*Lobos*, île qui est la première que forme la rivière de la Plata. xiv, 99- xvi, 90.

*Louisiane* (la); pays fort étendu et peuplé par diverses nations sauvages ; la Nouvelle-Orléans est la capitale de tous ces établissements. Ses fleuves, ses forêts, ses plaines, ses productions, les mœurs de ses habitants, et ce qui met le plus d'obstacle à leur conversion. xii, 9 et suiv.

### M.

*MAGELLAN* ( détroit de ); sa découverte en 1520. xiv, 3. Erreur des géographes, qui donnent à la Terre-de-Feu, qui s'étend depuis le détroit de Magellan jusqu'à celui de le Maire, beaucoup plus d'étendue en longitude qu'elle n'en a. *Ibid.* 7 et 8. Description des habitants de la Terre-de-Feu. *Ibid.* 8.

*Maire* ( détroit de le ); il est formé par la Terre-de-Feu et l'île des États. xiv, 62.

*Maragnon*, fleuve. Voyez *Amazone*.

*Mendoza*, ville située aux pieds des Cordillères. xv, 30.

*Manière* de chasser les bêtes féroces, pratiquée par les Indiens du Pérou. xvi, 98 et 99.

*Manille*, ville située dans l'île de Luçon, et capitale de toutes les îles Philippines; sa description. xv, 42.

*Manitou*, espèce de divinité ou de génie que redoutent et qu'adorent les Sauvages, et qu'ils se forgent au gré de leur imagination. x, 164, et suiv. xi, 89 et suiv.

*Marin* (M.), officier canadien; il attaque et prend le fort de Lydis appartenant aux Anglais; les Sauvages veulent traiter les prisonniers à leur manière; mouvement des officiers français et d'un missionnaire pour les arracher à tant de barbarie. xi, 16 et suiv.

*Mission du Sault*; ferveur et zèle des néophytes. x, 57 et suiv. Étienne, Iroquois de cette mission, meurt victime de sa foi

avec un courage qui étonne les barbares. x, 96 et suiv. Une femme de la même mission, nommée Françoise, finit comme lui sa vie, et avec la même constance, ainsi qu'une autre appelée Marguerite. *Ibid.* 102, 108 et suiv.

*Mississipi*, grand fleuve de l'Amérique septentrionale; il a sept à huit cents lieues de cours; manière de voyager sur ce fleuve. xi, 149 et suiv. Embouchure du Mississipi; l'entrée en est difficile. xii, 10 et 11.

*Missouri*, affluent du Mississipi; l'eau en est excellente. xii, 11 et suiv.

*Moxes*, nation barbare séparée du Pérou par les hautes montagnes appelées les Cordillères; leur pays est sous la zone torride, et s'étend depuis 10 jusqu'à 15 degrés de latitude méridionale. Caractère, mœurs, coutumes et religion de ces peuples; nature du climat qu'ils habitent. xiii, 206, 208 et suiv. Le P. Cyprien Baraze les apprivoise en quelque sorte, il leur

apprend tous les arts de première nécessité, les réunit en peuplades, leur donne des lois, et les assujettit à celle de l'Évangile. xiii, 225 et suiv. Il y avoit dans ces derniers temps plus de trente missionnaires qui travailloient dans quinze à seize bourgades de ces barbares civilisés. xiv, 25. Le P. Baraze trouve une route nouvelle et plus courte pour pénétrer du Pérou chez les Moxes. xiii, 235 et suiv. Il découvre plusieurs autres peuples, entre autres les Baures, nation plus civilisée que les Moxes, et aussi plus perfide; ils font semblant d'écouter le missionnaire, mais pour le tromper et le faire périr : il meurt victime de leur barbarie, le 2 septembre 1702, *Ibid.* 240 et suiv.

## N.

NABUELHUAPI (Notre-Dame de), mission établie par le P. Philippe de la Laguna xiv, 35 et suiv.

*Natchez*, nation de la Louisiane; fertilité de

leur pays, leur culte, leur gouvernement, leurs mœurs, leurs occupations, leur manière de faire la guerre, leurs chasses, leurs médecins, etc. *x*<sup>i</sup>, 176 et suiv. Leur perfidie et leur cruauté, dont presque tous les Français et deux missionnaires établis chez eux furent la victime. *Ibid.* 204 et suiv. Le P. d'Outreleau, troisième missionnaire, échappe au massacre avec un bras cassé. *Ibid.* 213 et suiv. Les Tchactas, nation illinoise, fidèles alliés des Français, les aident à se venger des Natchez. *Ibid.* 221 et suiv.

*Nègres* ; Comment se fait la traite des Nègres ; comment ils se vendent quand ils sont arrivés dans nos colonies. *xiii*, 139 et suiv. Leurs désertions assez fréquentes, malgré les punitions auxquelles ils s'exposent. *Ibid.* 140. Le P. Fauque, missionnaire de Cayenne, entreprend de ramener une troupe de ces Nègres *marrons* qui désoloient les habitations voisines des forêts où ils s'étoient réfugiés ; ses courses, ses fatigues, son succès. *Ibid.* 143 et suiv.

## O.

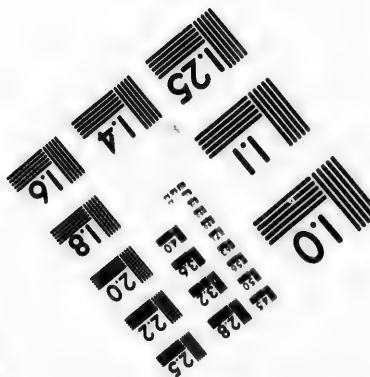
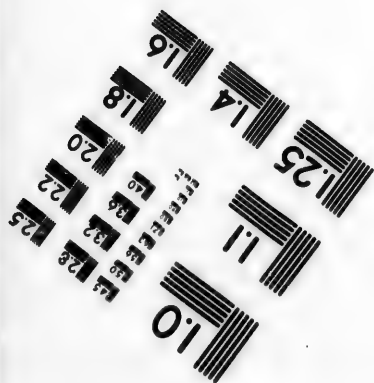
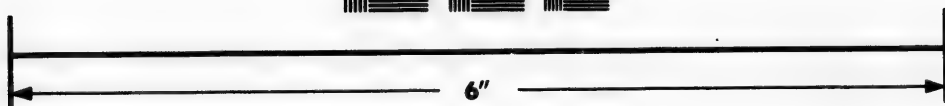
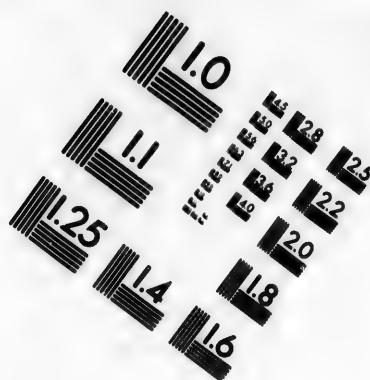
**Ocorome** ou *Ocromo*, animal très singulier du pays des Moxes. XIII, 209; XVI, 100.

*Ours aux fourmis*; description de cet animal. XVI, 101.

*Outoouachs*, nation superstitieuse de l'Amérique septentrionale : elle est très attachée aux jongleries de ses charlatans : ils s'attribuent une origine aussi insensée que ridicule : ils prétendent descendre de trois familles. Fable extravagante sur ces trois familles. X, 160. Il n'y a que la famille du *grand Lièvre* qui brûle les cadavres, les autres les enterrent. *Ibid.* 163.

*Ouyapoc*, grande rivière au-dessous de Cayenne : le Roi a établi une colonie sur ses bords. XII, 204. Le P. Fauque, missionnaire, part d'Ouyapoc et pénètre dans les terres : noms des Indiens qu'il visite, leurs mœurs, la qualité du climat, les rivières, etc. XIII, 2. et suiv. En fouillant la terre à Ouyapoc





# Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503**

1.8  
2.0  
2.2  
2.5  
2.8  
3.2  
3.6  
4.0

10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100

pour le fondement d'une église, on trouve une petite médaille de saint Pierre. *Ibid.* 20. Projet d'un établissement pour les Indiens qui désertent les peuplades portugaises établies sur les bords du fleuve des Amazones. *Ibid.* 23. Manière de gagner les Sauvages : peuplade établie chez les Pirious, par le P. d'Ayma. *Ibid.* 28. Projet de s'étendre chez plusieurs autres nations; leurs noms, leur génie, etc. *Ibid.* 31 et suiv. Voyage du P. Fauque chez les Palikours. *Ibid.* 36. Autre voyage du P. Fauque sur le Camopi, rivière de la Guiane. Description du pays qu'il parcourt; mœurs des Sauvages qu'il visite, et leurs dispositions à se réunir en peuplades, et à écouter les instructions des missionnaires. *Ibid.* 60 et suiv. Relation de la prise du fort d'Ouyapoc par un corsaire anglais, et tout ce que le P. Fauque eut à en souffrir. *Ibid.* 75 et suiv.

## P.

PACHAKAMAK, province du Pérou : elle a été le

théâtre de la guerre que les Espagnols firent à ses habitants ; sa capitale a été détruite, et ne présente plus que de tristes ruines. xvi, 65.

*Placer* (le), banc de sable qui court cinquante lieues le long de la côte du Brésil. xiv, 98.

*Paraguay*, mission florissante : elle consiste en quarante grosses bourgades toutes habitées par des Indiens ; innocence et paix qui y règnent. xiv, 56. Exercices de ces missions, piété des néophytes, ordre qui s'observe, manière dont s'administre le temporel ; comment on pourvoit à la subsistance de chaque bourgade ; comment se sont formées les missions du Paraguay. xv, 11 jusqu'à 25. C'est le grand fleuve du Paraguay qui a donné son nom au vaste pays qu'il traverse ; il reçoit les eaux de plusieurs rivières, et principalement de la rivière Rouge et du Picolmayo, qui prennent leur source dans les montagnes du

Potosi. xv, 48. Les Sauvages qui habitent cette contrée sont appelés *Chiquites* par les Espagnols; étymologie de ce nom, étendue de ce pays; avec quelles fatigues on a réuni ces barbares. *Ibid.* 51. Qualité des terres des Chiquites, fruits, animaux que leur pays produit, difficultés de leur langue : vertu que doit avoir un missionnaire qui se consacre à ces missions : divers obstacles qu'opposent les Mamelucs du Brésil et quelquefois les Européens, à la conversion des infidèles. *Ibid.* 52 et suiv. Ce qu'on entend par Mamelucs; situation de leur ville, leurs brigandages, leurs ruses. *Ibid.* 66 et suiv. Transmigration des néophytes sur les bords des rivières Parana et Uruguay; usages des armes à feu permis par les rois d'Espagne : innocence et ferveur de ces Indiens, leur zèle pour la conversion des autres nations infidèles. *Ibid.* 70. Projet formé pour ouvrir une route au travers des terres qui sont entre les missions des Chiquites et celles du Paraguay :

habi-  
tiques  
e nom,  
atigues  
Qualité  
nimaux  
de leur  
mission-  
divers  
acs du  
s, à la  
et suiv.  
ituation  
urs ru-  
on des  
Parana  
permis  
et fer-  
la con-  
es. *Ibid.*  
oute au  
es mis-  
raguay :

importance de cette découverte. Journal de ce voyage : description du pays et des Indiens qui habitent sur l'un et l'autre bord du Paraguay : diverses aventures arrivées aux missionnaires. xv, 79 et suiv. Excur-sion du P. Cavallero sur les terres des Pa-rakis et des Tapacuras ; violences et arti-fices de quelques Européens envers les mis-sionnaires. *Ibid.* 101 et suiv. Autre excur-sion du même chez les Indiens *Manacicas* ; nature de leur pays, multitude et disposi-tion de leurs villages : leur caractère, leur religion, leurs cérémonies : espèce singu-lière d'un animal nommé *famacosio* : ma-ladie extraordinaire qui règne quelquefois parmi les Indiens ; autorité de leurs caci-ques. xv, 117 et suiv. jusqu'à 132. Excur-sion du même missionnaire chez d'autres nations barbares : comment il est reçu des Quiriquicas, leur changement subit, leur do-cilité, conversion de leur *mapono* ou prêtre des idoles. *Ibid.* 137 et suiv. Voyage chez les Jurucars, férocité de ce peuple, com-

ment il est converti. xv, 148. Autre voyage chez les Indiens *Cozocas*, qui le reçoivent à coups de flèches : deux de ses néophytes en sont blessés. *Ibid.* 154. Fatigues qu'essuya le missionnaire en allant chez les *Subarecas* et les *Bohocas* : peuplade de ces Indiens convertis. *Ibid.* 157 et 158. Il est tué par les *Puizocas* le 18 septembre 1711, et vingt - six néophytes avec lui. *Ibid.* 164. Plusieurs nations indiennes converties par le P. Suarez. Nation des *Morotocos*, leur caractère, stérilité du pays, autorité qui réside dans les femmes; nouvelle peuplade établie sous l'invocation de saint Jean-Baptiste par le P. Zea; son dessein de porter la foi chez les *Zamucos*; perfidie de ces Indiens. *Ibid.* 165 et suiv. Missions pénibles où a travaillé le P. Chomé, autre missionnaire du Paraguay : détail de ses voyages : entreprise d'une nouvelle mission très périlleuse parmi des nations qui ne sont connues que par leur férocité, et chez lesquelles on n'a point encore pé-

nétré. xv, 181 et suiv. Révolte des peuples du Paraguay : efforts inutiles des rebelles pour envahir quatre peuplades d'Indiens, et divers artifices pour les engager à entrer dans la rébellion. *Ibid.* 188 et suiv. Les Jésuites sont chassés de la ville de l'Assomption et de la province par les rebelles ; fidélité et bravoure des Indiens qui sont sous la conduite des missionnaires ; défaite d'un corps de révoltés par un parti de troupes indiennes. *Ibid.* 194. Mémoires sur les missions du Paraguay : situation de ce pays, nature de son climat ; herbe du Paraguay fort estimée, et où elle se trouve : tribut que les Indiens paient au Roi du produit de cette herbe, et quel revenu elle leur procure. *Ibid.* 211 et suiv. Preuves juridiques qu'il n'y a point de mines dans le Paraguay. Indien suborné convaincu de calomnie. xv, 222 et suiv. En quoi consiste la richesse des églises du Paraguay. *Ibid.* 227. Raisons qui ont porté les rois d'Espagne à accor-

der plusieurs privilèges et exemptions aux Indiens réunis en peuplades : fréquents et importants services rendus par ces Indiens à la monarchie espagnole; travaux de ces Indiens pour fortifier les places de l'État; dans combien de guerres ils ont vaincu et chassé les ennemis de l'État. xv, 235 et suiv. Observations géographiques sur la carte du Paraguay. xvi, 11 et suiv.

*Pêche* : manière de pêcher des sauvages d'Amérique; leur adresse et leur agilité dans cet exercice. x, 171, 172, 201. et xi, 10.

*Pintade ou Meléagride* : dissertation du P. Margat sur la pintade. xii, 49 et suiv. Refutation du système de M. Fontanini, qui distingue la pintade de la meléagride. *Ibid.* 59 et suiv.

*Pisco*, ville du Pérou : elle a été ruinée par un tremblement de terre en 1690, et rebâtie dans une situation charmante, à un quart de lieue de l'endroit où elle étoit. xvi, 48 et suiv.

*Plata* (la), rivière : elle conduit à Buenos-Ayres, elle est très poissonneuse; description des terres qui bordent cette rivière et de la ville de Buenos-Ayres. xiv, 54. Manière de voyager dans ces contrées. *Ibid.* 106 et suiv. Autre description de cette rivière. xvi, 88 et suiv.

*Poissons volants* : ils sont assez communs sous le tropique du cancer. xiv, 50, et xvi, 86.

*Portage* : dans l'Amérique septentrionale surtout, quand les rivières cessent d'être navigables, on marche sur les bords, et l'on porte son canot qui n'est que d'écorce, et son petit bagage. C'est ce qu'on nomme *portage*. xi, 125.

*Prisonniers de guerre* : manière cruelle dont ils sont traités chez les Sauvages d'Amérique. x, 173.

## Q.

*Quito*, une des villes des plus considérables de l'Amérique méridionale : description de cette ville. xiv, 155.

## R.

**RASLES** (le P. Sébastien), missionnaire chez les Abnakis; règle qu'il suit dans sa mission, et que suivent tous les autres missionnaires. x, 121 et suiv. et xi, 95 et 96. Zèle des Abnakis de cette mission pour la foi catholique; il leur fait refuser les avantages que leur proposent les Anglais. x, 128 et 191. Tentative des Anglais pour séduire ces Sauvages. *Ibid.* 129. Les Anglais surprennent M. de Saint-Casteins dont la mère étoit abnakise, et cherchent à surprendre et à enlever le P. Rasles. *Ibid.* 140. Détails intéressants sur la vie de ce missionnaire; sa mort, ses vertus. *Ibid.* 215.

**Requin**, monstre marin très vorace : manière de le pêcher. xiv, 53.

## S.

**SAINT-DOMINGUE** : occupation d'un missionnaire dans cette île. xii, 28 et 29. Génie et caractère des Nègres : leur confiance

dans les missionnaires. *xii*, 30 et suiv. Description de l'île, incommodité du climat, maladies, solitude des missionnaires, assiduité qu'ils doivent avoir auprès des Nègres malades. *Ibid.* 35 et suiv. Ce que c'est que les Nègres marrons. *Ibid.* 68. Combien cette île étoit peuplée quand les Espagnols y abordèrent. *Ibid.* 70. Zèle des rois d'Espagne pour la conversion de ce grand peuple. *Ibid.* 71. Caractère de l'amiral Colomb : accueil plein d'amitié que lui fait un cacique de cette île. *Ibid.* 74. Désordres des Espagnols; soulèvement des insulaires. *Ibid.* 77 et suiv. Leur ruine et leur destruction. *Ibid.* 81 et suiv. Zèle d'un vertueux ecclésiastique nommé Las Cazas, son caractère, ses travaux, ses voyages en faveur des insulaires. *Ibid.* 86 et suiv. Description de Léogane, du Cap et des colonies françaises à Saint-Domingue; leurs productions, leur commerce. *Ibid.* 102 et suiv. Maison de providence, où l'on reçoit et l'on nourrit ceux qui arrivent à Saint-

Domingue sans fortune, jusqu'à ce qu'ils soient placés. xii, 114. La Petite Anse, quartier de l'île dont les fonds sont admirables, ainsi que le quartier Morin, la Limonade, etc. *Ibid.* 122 et suiv. Éloge des PP. le Pers, Méric et Boutin, et de quelques autres missionnaires. *Ibid.* 131 et suiv.

*Saintout* (M. de), officier canadien : sa belle défense sur le lac du Saint-Sacrement. xi, 12.

*Sant-Iago*, ville capitale du Chili : elle est grande, bien peuplée, située dans une plaine agréable. xv, 34.

*Serpent à sonnette* ; sa description, et le remède à sa morsure. xi, 36 et 37.

*Sauvages de l'Amérique méridionale* : idée générale de ces peuples, de leurs mœurs, de leur gouvernement, de leurs armes, etc. xvi, 104.

# T.

TEGAHKOUITA, jeune Iroquoise célèbre par sa

piété; sa vie, et sa mort. x, 39 et suiv.

*Transmigrations* : ordre qui s'observe dans les transmigrations, chasses, voyages et changements de demeure des Sauvages chrétiens. x, 202 et suiv.

*Tourmente* (cap), éloigné de huit lieues de Québec. x, 9.

*Tremblement* de terre affreux qui renverse Lima, capitale du Pérou, et détruit Callao; port de cette ville. xvi, 23 et suiv.

## U.

*Udson* ou *Hudson* (baie d') : elle tire son nom de l'Anglais qui l'a découverte; on y fait le commerce des pelleteries avec les Sauvages. x, 2 et suiv. Noms et coutumes des Sauvages qui y portent leurs marchandises; climat et température du pays. *Ibid.* 28 et suiv.

## V.

*Villa-Hermosa*, ville du Pérou, célèbre par

son attachement aux rois d'Espagne; elle en donna surtout des preuves à Philippe V. xvi, 59 et suiv.

*Voyages* : manière de voyager dans les déserts de l'Amérique méridionale, et de passer les rivières. xiv, 104 et 106.

*n de la table des matières contenues dans les tomes x, xi, xii, xiii, xiv, xv et xvi (Mémoires de l'Amérique).*



agne; elle  
Philippe V.

es déserts  
de passer

es tomes x,  
nérique).